



PQ 1520.B88

Roland le vai

cen



3 0081 001 412 786

**JOINT UNIVERSITY
LIBRARIES**



NASHVILLE, TENNESSEE

PQ
1520
.B88

658496

Date Due

RETURNED

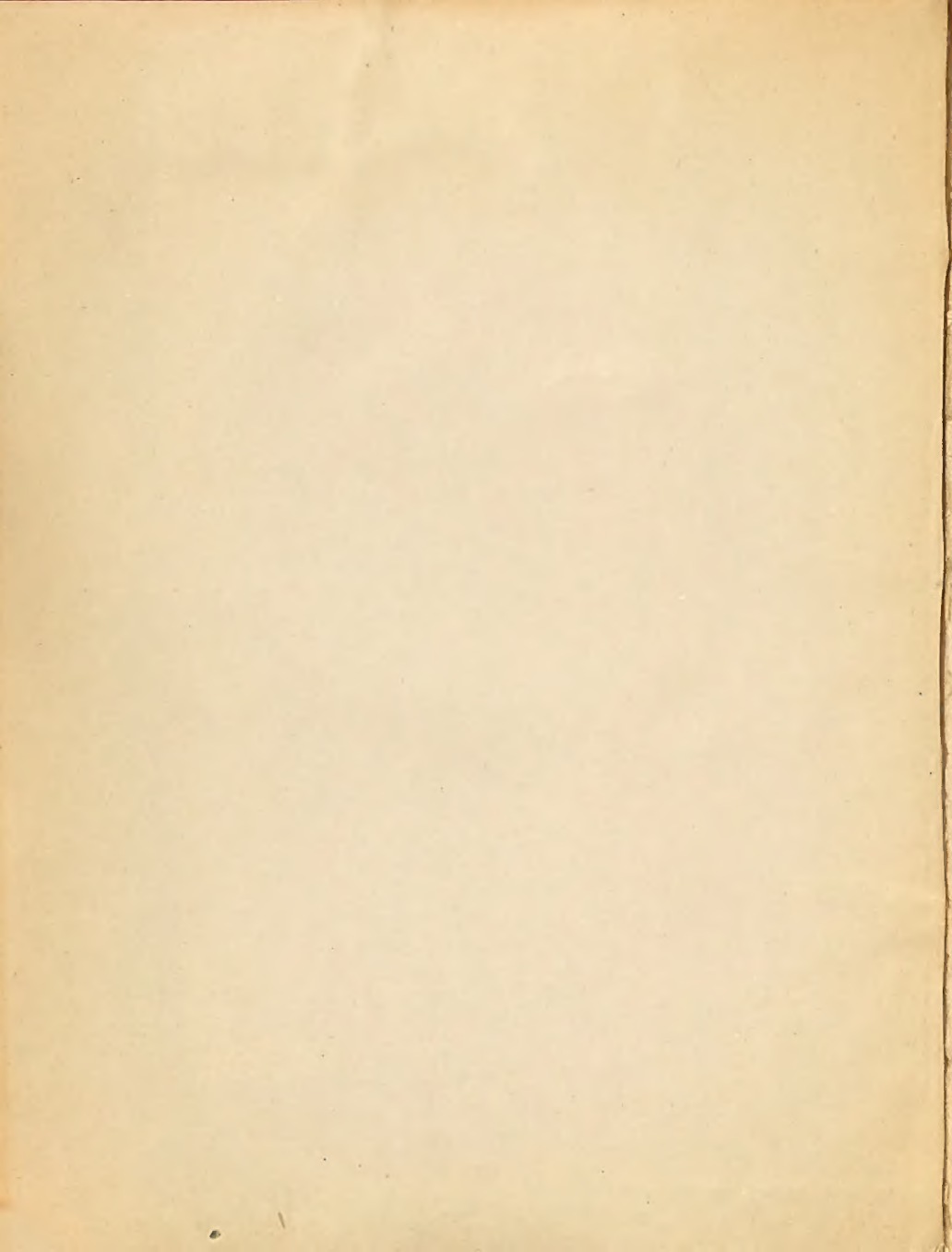
SEP 21 1979

RETURNED

SEP 27 1979

APR 8 2005

REC'D FEB 01 2005



ROLAND, LE VAILLANT PALADIN

DANS LA MÊME COLLECTION :

RABELAIS POUR LA JEUNESSE. Texte adapté par Marie BUTTS,
illustrations en noir et en couleurs de Fernand FAU.

Trois volumes : I. *Gargantua*; II et III. *Pantagruel*.

Chaque volume cartonné, 2 fr. 50.

Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation
et d'exécution réservés pour tous pays.

Copyright 1911, by the Librairie Larousse, Paris.



Roland sonne de l'olifant.

CONTES HÉROÏQUES DE DOUCE FRANCE

ROLAND LE VAILLANT PALADIN

Texte adapté par Marie BUTTS

Chanson de Roland

"



Ogier le Danois

4 planches hors texte en couleurs
et 30 dessins de Fernand FAU

LIBRAIRIE LAROUSSE
13-17, rue Montparnasse. — Paris



A la mémoire de Gaston Paris, dont les admirables travaux m'ont révélé le charme et la poésie des vieilles épopées françaises,

je dédie en hommage pieux, et comme un faible témoignage de ma gratitude, ces Contes héroïques de douce France, modestes adaptations où j'ai uniquement visé à rendre accessibles aux enfants les épisodes les plus émouvants de notre merveilleuse matière épique. Puissent-ils ne paraître point trop indignes des grands auspices sous lesquels je les place.

Marie BUTTS.





AVANT-PROPOS

VOICI, mes amis, une histoire très vieille, car elle faisait, il y a bien des siècles déjà, vibrer les cœurs de tous ceux qui l'entendaient conter ou chanter. Dans ce temps-là — c'était au moyen âge — les trouvères composaient, parfois sur des événements fictifs, le plus souvent sur des faits historiques que l'imagination populaire avait transformés en les embellissant, de longs poèmes appelés Chansons de geste. Leur contenu est extrêmement varié. Il en est de touchants comme Berthe aux grands pieds, de gracieux comme Flore et Blanchefleur, de fantastiques comme Huon de Bordeaux, de mystérieux comme Merlin ou Lancelot du Lac, de guerriers surtout comme Les quatre fils Aymon ou Ogier le Danois. Il n'en est pas de plus noble, de plus grand dans son héroïque simplicité que la Chanson de Roland. En attendant que vous soyez d'âge à la lire en vieux français, dans son intégrité, nous vous l'offrons

abrégée, — car elle est fort longue, — et mise en français suffisamment moderne pour que vous l'entendiez sans difficulté.

Nous transcrivons ici une page de Gaston Paris, l'homme de France qui a étudié avec le plus d'amour notre épopée nationale. Nul ne saurait vous présenter la Chanson de Roland avec autant de charme et d'autorité :

« ... A travers toutes les obscurités de l'histoire et toutes les déformations de la poésie, un point, sombre et lumineux à la fois, se dégage avec certitude : dans la plaine de Roncevaux et sur les hauteurs qui la dominent, des Francs, — des Français déjà, — victimes d'une embûche qu'ils ne pouvaient prévoir, sont morts héroïquement il y a douze cents ans. Du haut du col d'Ibañeta, le roi Charles — qui devait être plus tard l'empereur Charlemagne — a contemplé, des pleurs dans les yeux, le champ de bataille jonché de morts; parmi eux était Roland, l'un de ses meilleurs chefs, comte de la Marche de Bretagne : un poète inconnu, pour consoler les compagnons de Roland, parmi lesquels il était peut-être lui-même, a célébré son courage et déploré sa mort dans un chant qui s'est transmis de génération en génération et de peuple à peuple, qui a porté dans

l'Europe entière, pendant des siècles, la gloire du nom français, qui est devenu le point de départ d'un immense mouvement poétique, et qui, sous la forme très remaniée où il nous est parvenu, fait encore vibrer les cordes les plus profondes du patriotisme et de l'honneur.

« Quand, près des ruines de la pauvre chapelle qui a remplacé celle que Charles lui-même avait construite, on regarde à ses pieds la plaine où jadis tant de braves soldats sont morts en songeant à la « douce France » qu'ils ne devaient pas revoir, on croit entendre à ses côtés les premiers frémissements du thrène immortel, né de leur sang et des pleurs de leurs frères; on sent, à travers les âges, le lien vivant qui rattache nos âmes à l'âme de ces lointains aïeux qui, tant de siècles avant nous, ont aimé notre patrie, dont les uns ont donné leur vie pour elle, dont les autres, déjà dans notre langue, ont chanté ses gloires et ses douleurs. »

Extrait des *Légendes du moyen âge*.
(Hachette, éditeur, Paris.)

A MON JEUNE AMI
SIDNEY FILON

M. B.

ROLAND,

LE VAILLANT PALADIN

CHAPITRE PREMIER

Le message du roi Marsile.



LE roi Charles, notre grand empereur, a conquis toute l'Espagne jusqu'à la mer. Pas un château n'a pu tenir devant lui; pas un mur, pas une cité ne sont restés debout, hormis Saragosse qui est située sur une montagne. C'est le roi Marsile qui la tient; il n'aime point Dieu, mais réclame Mahomet et Apollon (1). Aussi ne peut-il manquer de lui arriver malheur!

A Saragosse, dans un verger plein d'ombre, le

(1) Les auteurs du moyen âge croyaient à tort que les Mahométans adoraient les divinités païennes.

roi Marsile est étendu sur un perron de marbre bleu; autour de lui sont plus de vingt mille hommes. Il appelle à lui ses ducs et ses comtes: « Écoutez, seigneurs, dit-il, l'empereur Charles de douce France, en notre pays est venu nous confondre; je ne puis plus livrer bataille, car je n'ai pas d'armée assez forte pour mettre la sienne en déroute. Vous qui êtes mes hommages, conseillez-moi et me garantissez de la mort et de la honte. »

Les païens se taisent, hormis un seul: c'est Blancandrin du château de Val-Fondé. C'est là un des plus sages parmi les Sarrasins; il saura bien venir en aide à son seigneur. « Ne vous épouvantez point, sire, dit-il au roi. Offrez à Charles le fier, l'orgueilleux, vos services et votre fort grande amitié. Vous lui promettrez des dons magnifiques: ours, lions et chiens lévriers, sept cents chameaux et mille autours (1) qui aient déjà mué, quatre cents mulets chargés d'or et d'argent et cinquante chars pleins de besants d'or, avec lesquels il pourra payer la solde de ses hommes d'armes. Vous lui manderez en même temps qu'il a séjourné trop longtemps en notre terre et qu'il fera bien de s'en retourner promptement en France. Vous jurerez de l'y suivre à la fête de saint Michel, pour recevoir la loi des chrétiens et pour devenir son homme lige (2).

(1) Oiseaux de proie dressés pour la chasse.

(2) Son vassal.

S'il veut des otages, vous promettrez que dix de nos fils ou de nos neveux iront tout de suite pour lui donner confiance. Dût-il même y périr, j'y enverrai le mien ! Si vous suivez mon conseil, par ma dextre (1) et par la barbe qui sur ma poitrine flotte au vent, vous verrez bientôt les Francs s'en aller en France, leur terre. A la fête de saint Michel, Charles tiendra à Aix (2), en sa chapelle, une très grande fête. Il vous attendra, mais le jour viendra et passera sans qu'il ait de vous aucune nouvelle. Le roi Charles est fier et puissant ; il fera trancher la tête à nos otages, mais cela ne vaut-il pas mieux que de perdre — avec notre honneur — notre Espagne la belle, et de souffrir nous-mêmes le mal ? » Les païens disent : « Cela pourrait bien être. »

Le roi Marsile a fini son conseil. Il appelle à lui neuf de ses païens les plus félons (3) et Blancandrin, qui portera la parole : « Seigneurs barons, dit-il, vous irez à Charlemagne ; il est, vous le savez, au siège de Cordoue la cité. Vous porterez en vos mains des branches d'olivier, ce qui signifie paix et humilité. Si vous réussissez dans votre mission, je vous donnerai or et argent, terres et fiefs, autant que vous en voudrez. »

(1) Main droite.

(2) Aix-la-Chapelle, capitale de l'empire de Charlemagne.

(3) L'auteur se place toujours au point de vue des Français pour juger les Sarrasins.

Les païens répondent : « Cela nous plaît ainsi. »

« Sire, ajoute Blancandrin, nous vous rapporterons de si bonnes nouvelles que vous en aurez grand plaisir. » Marsile fait amener dix mules blanches; leurs freins sont d'or, leurs selles d'argent. Ainsi sont montés ceux qui feront le message à Charles. Réussiront-ils à le tromper ?



CHAPITRE II

Le conseil de malheur.



L'EMPEREUR est joyeux, car il a pris Cordoue. Avec ses machines de guerre il a mis les murailles de la cité en pièces et abattu ses tours. Il n'a pas laissé dans toute la ville un seul païen qui ne soit mort ou devenu chrétien. Les chevaliers francs ont eu très grand butin : or, argent et armures précieuses. Charles est dans un grand verger. Auprès de lui se tiennent Geoffroi d'Anjou, son gonfalonier, Roland et Olivier, Samson le duc et Anséis le fier, Gérin, Gérier et environ quinze mille chevaliers de douce France. Ils sont assis sur des tapis blancs.

Pour passer le temps, les plus vieux et les plus sages jouent aux échecs, tandis que jouent

les bacheliers (1) jeunes et légers. L'empereur est assis sur un siège d'or pur, qu'il a fait placer sous un pin, tout auprès d'un églantier fleuri. Sa barbe est blanche et sa tête chenue ; il est beau de corps et fier de visage. Son apparence est si noble que les envoyés de Marsile le connaissent sans l'avoir jamais vu ; ils mettent pied à terre devant lui et s'inclinent humblement ; ensuite Blancandrin prend la parole pour faire part à Charles des propositions de son seigneur. L'ayant ouï jusqu'au bout, l'empereur baisse la tête et demeure pensif. (Il n'était point hâtif de sa parole, mais il avait coutume de parler à loisir.) Enfin il se redresse fièrement et répond aux messagers : « C'est très bien dit, mais le roi Marsile est mon ennemi ; comment savoir en quelle mesure je puis croire à vos paroles ? »

« Sire, fait le Sarrasin, nous vous donnerons des otages : dix, quinze, ou même vingt, et du nombre sera un de mes fils. Quand vous serez dans votre palais, à la fête de saint Michel du péril (2), mon seigneur vous suivra à vos bains d'Aix que Dieu fit pour vous, et là deviendra chrétien. — Il pourra peut-être se sauver ainsi, » répond Charles.

(1) Jeunes gentilshommes qui aspiraient à être faits chevaliers.

(2) Le 16 octobre. Saint Michel du péril est l'archange vénéré au Mont-Saint-Michel.



Charlemagne reçoit les envoyés de Marsile.

La vèprée (1) étant belle et le soleil clair, Charles fait conduire les dix mulets à l'étable, puis il ordonne à ses gens de dresser une tente dans le grand verger pour y loger les Sarra-sins.

Le jour suivant, l'empereur s'est levé de grand matin; il a écouté messe et matines. Puis il est allé s'asseoir sous un pin et a mandé ses barons pour tenir son conseil, car il veut être dirigé sur toutes choses par ceux de France. Les barons accourent : le duc Ogier et l'archevêque Turpin, Richard le vieux et son neveu Henri, le vaillant comte Acelin de Gascogne, Thibaut de Reims et son cousin Milon, le comte Roland et le preux Olivier, Gérin, Gérier et Ganelon (2), qui plus tard fit la trahison. Le conseil de malheur commence : « Seigneurs barons, dit l'empereur, le roi Marsile veut me donner une grande part de ses richesses : des ours, des lions, des lévriers enchainés, sept cents chameaux, mille autours qui ont déjà mué, quatre cents mulets chargés d'or arabe, avec cinquante chars pleins de besants d'or. Mais il me mande que je m'en aille en France. Il me promet de me suivre à Aix, en mon palais, et de recevoir notre loi ; il sera chrétien et de moi tiendra ses marches (3). Seigneurs, jugez-vous que ce païen soit

(1) Soirée.

(2) Ganelon est le diminutif de Gane.

(3) Ici, le mot marches signifie *États*.

digne de foi? — Il nous convient d'être sur nos gardes, » répondent les Français.

L'empereur a terminé son discours, mais le comte Roland se lève vivement : « Sire, fait-il, n'écoutez point Marsile. Voici sept ans que nous guerroyons en Espagne; nous avons conquis des pays et des villes sans nombre, continuons la lutte. Ne vous souvient-il point que le roi sarrasin s'est déjà montré grand traître? Il vous envoya jadis quinze de ses païens dont chacun portait une branche d'olivier, mais il coupa la tête aux deux envoyés francs chargés de votre réponse. Souvenez-vous du sort de Basan et de Basile! Sire, à Saragosse conduisez votre armée; prenez la ville, dussiez-vous passer à l'assiéger le reste de votre vie. Ainsi vous vengerez vos deux barons que fit tuer le félon. »

L'empereur tient la tête baissée, il caresse sa barbe et tire sa moustache, il ne répond à son neveu ni bien ni mal. Les Français se taisent aussi, mais Ganelon vient devant Charles et commence très fièrement de parler : « Sire, fait-il, n'écoutez ni moi, ni un autre, mais votre avantage. Quand le roi Marsile vous mande qu'il deviendra votre homme lige, tiendra toute l'Espagne de votre main et recevra la loi chrétienne, celui qui vous donne le conseil de refuser les conditions du Sarrasin le fait parce que point ne lui chaut que nous périssions tous ici ou que nous revoyions la douce France. Il n'est pas juste, sire, de suivre conseil d'orgueil. »

Après Gane s'avance le vieux Naime (1); il n'est pas en la cour de meilleur vassal, de plus preux, ni de plus loyal. « Le comte Ganelon vous a bien répondu, dit-il au roi, qu'il soit entendu, sire! Le roi Marsile est vaincu; vous avez pris ses châteaux, rasé ses murailles, détruit ses villes et mis en déroute ses armées. Il vous demande maintenant d'avoir pitié; ce serait péché de ne point l'écouter. Cette grande guerre ne doit plus durer. Si Marsile vous donne des otages, vous serez sûr de lui. » Les Français disent : « Le duc a bien parlé. »

« Seigneurs barons, fait Charles, qui enverrons-nous à Saragosse, au roi Marsile? — Sire, dit Naime, par votre don, j'irai, livrez-m'en le gant et le bâton (2). » Mais le roi répond : « Naime, vous êtes un homme de bon conseil, je ne puis me passer de vous; par ma barbe! vous n'irez pas si loin; allez vous asseoir quand nul ne vous appelle! Seigneurs barons, qui enverrons-nous au Sarrasin qui tient Saragosse?

— Je puis aller très bien, fait Roland. — Vous n'irez certes point, dit le comte Olivier, votre courage est trop ardent et trop fier, vous nous attireriez la guerre et non la paix. Si le roi veut, j'irai. — Taisez-vous tous deux, répond Charles.

(1) Voir la chanson de *Berthe aux grands pieds*.

(2) Le gant et le bâton étaient les attributs des ambassadeurs au moyen âge.

Ni vous ni lui n'y porterez les pieds. Par cette barbe que vous voyez blanchir, aucun des douze pairs (1) n'y ira. » Les Français se taisent.

Turpin de Reims est sorti des rangs : « Sire, dit-il, accordez le repos à vos Francs. Vous avez été sept ans en ce pays, nous y avons peiné et ahané sans trêve. Donnez-moi, sire, le bâton et le gant, j'irai aux Sarrasins d'Espagne. » Mais l'empereur répond avec déplaisir : « Allez vous asseoir sur ce blanc tapis et ne parlez plus de vous y rendre, je vous l'ordonne... Chevaliers francs, dit l'empereur à la barbe fleurie, choisissez un baron de ma terre qui porte mon message à Marsile. »

Alors Roland s'écrie : « Ce sera Ganelon, mon parâtre (2), » et les Français disent : « Il le peut bien faire ; laissez-le aller, sire, vous n'en trouverez pas de plus sage. »

Le comte Ganelon est marri de ce choix. Il se dépouille de ses grandes fourrures de martre et les jette loin de lui ; il paraît alors vêtu d'un riche biaux. Ses yeux gris brillent de colère. Il est si beau de corps et de visage que tous le regardent. « Fou, dit-il à Roland, pourquoi cette rage ? On sait bien que je suis ton parâtre, c'est pourquoi tu trouves bon que j'aïlle à Saragosse. Si Dieu m'ac-

(1) Les douze pairs étaient douze seigneurs, compagnons de Charlemagne, et frères d'armes dévoués les uns aux autres.

(2) Vieux mot pour beau-père, lorsqu'il s'agit du second mari de la mère.

corde d'en revenir, je t'en garderai rancune jusqu'à ton dernier jour. — Paroles d'orgueil et de folie, répond Roland, on sait bien que je n'ai cure de vos menaces ! Mais pour ce message il faut un homme avisé ; si le roi veut, je suis prêt à partir à votre place. — Pour moi tu n'iras jamais, répond Gane. Tu n'es point mon homme lige, je ne suis point ton seigneur. Charles commande que je fasse son service et j'irai à Saragosse auprès de Marsile, mais pour soulager ma colère j'y ferai quelque folie. »

A l'ouïe de ces paroles Roland se met à rire. Gane en a grande rage ; il s'en faut de peu qu'il n'en perde le sens. Il dit au comte : « C'est vous qui avez fait tomber sur moi ce choix injuste ; je ne vous aimerai jamais... Droit empereur, me voici devant vous, je veux accomplir votre commandement. Je sais bien qu'il me faut aller à Saragosse, mais celui qui va là-bas n'en reviendra point. Sire, souvenez-vous que j'ai épousé votre sœur, et n'oubliez point mon fils Baudouin. Il deviendra un preux chevalier, car jamais il n'y eut plus bel enfant. Je lui laisse mes titres et mes fiefs. Sire, gardez-le bien ; quant à moi, mes yeux ne le verront plus.

— Vous avez le cœur trop tendre, comte, répond Charles, mais, puisque je commande, il vous faut partir. Approchez, recevez le bâton et le gant. Vous l'avez entendu, les Francs vous ont élu.

— Sire, c'est Roland qui a tout fait. Je ne l'aimerai jamais, ni Olivier parce qu'il est son compagnon, ni les douze pairs parce qu'ils l'ont en si grand amour. Je les défie, sire, à votre vue. — Ganelon, dit Charles, vous montrez trop votre déplaisir; vous irez certes, puisque je le commande. — J'irai, sire, et j'aurai le sort de Basan et de Basile. »

L'empereur lui tend le gant de sa main droite. En le prenant, le comte Gane, qui le reçoit à contre-cœur, le laisse choir à terre. « Dieu! s'écrient les Français, quel mauvais présage! De ce message il nous adviendra grande perte.

-- Seigneurs, dit Gane, vous en aurez des nouvelles. Sire, donnez-moi votre congé; puisque je dois partir, à quoi bon tarder encore? — Allez, dit Charles, pour Jésus et pour moi! » De sa main droite il l'a congédié en faisant sur lui le signe de la croix, puis il lui livre le bâton et le bref (1) écrit sur parchemin et scellé.

Gane le comte s'en va à son logement, revêt sa plus belle armure, attache à ses pieds des épérons d'or, ceint Murglais son épée, monte sur son destrier Tachebrun. Son oncle Guinemer lui tient l'étrier. Plusieurs chevaliers qui l'ont accompagné lui disent en pleurant de pitié : « Sire, vous êtes depuis longtemps à la cour du roi et beaucoup de

(1) La lettre.



Plusieurs chevaliers lui disent, en pleurant de pitié...

barons sont marris de ce choix. Malgré sa haute parenté, celui qui vous désigna sera honni. Qu'il ne pense point que Charlemagne pourra l'en préserver. Sire, soyez notre chef et nous emmenez avec vous.

— A Dieu ne plaise, répond Gane. Mieux vaut mourir seul que causer la perte de tant de nobles chevaliers. Seigneurs, vous retournerez en douce France, saluez mon épouse, et Pinabel, mon ami et mon pair; veillez sur mon fils Baudouin et tenez-le pour seigneur. »

CHAPITRE III

Gane le félon.



ANELON est parti, il a rejoint les envoyés sarrasins. Il chevauche sous de hauts oliviers avec Blancandrin; les autres viennent derrière. Le Sarrasin lui adresse des paroles habiles et rusées : « Votre empereur Charles, lui dit-il, est un merveilleux homme. Il a conquis la Pouille et toute la Calabre, il a passé la mer salée pour se rendre en Angleterre et a contraint ce royaume à payer un tribut à saint Pierre. Mais pourquoi veut-il détruire toute notre terre? » Gane répond : « Tel est son bon plaisir. Il n'est point d'homme au monde qui puisse tenir contre lui.

— Les Francs sont de nobles et fiers gentils-hommes, reprend Blancandrin, mais ils sont bien

coupables ceux qui conseillent à leur seigneur de poursuivre la guerre.

— Je n'en vois qu'un seul, dit Gane, c'est Roland, et son fol orgueil finira par lui attirer la honte. Un matin, c'était près de Carcassonne, l'empereur était assis à l'ombre. Son neveu vint à lui tenant en sa main une pomme vermeille : « Tenez, beau sire, fit-il à son oncle en riant, je vous présente les couronnes de tous les rois de la terre ! » Son orgueil devrait bien le confondre. S'il lui arrivait de mourir, nous aurions enfin la paix.

— Ce Roland, dit Blancandrin, doit être bien puissant pour venir à bout de toutes les nations et changer les frontières de toutes les terres. Par quels hommes pense-t-il faire accomplir ses vastes projets ?

— Par les Français, répond Gane. Ils l'ont en si grand amour qu'ils le suivront toujours, car il leur fait gagner grand butin, or et argent, beaux destriers, précieux vêtements, armes de toute sorte. L'empereur lui-même fait tout ce qu'il veut et il conquerra toutes les terres qu'il voudra d'ici jusqu'en Orient. »

Tout le jour Ganelon et Blancandrin chevauchent côte à côte. Ils causent si bien qu'ils font enfin le serment de chercher la mort de Roland. Vers le soir ils arrivent à Saragosse et descendent sous un if. A l'ombre d'un pin, sur un siège couvert de riches étoffes de soie, est assis le roi qui autrefois

tenait toute l'Espagne (1). Autour de lui sont mille Sarrasins; ils ne soufflent mot, car ils veulent ouïr les nouvelles et savoir si leurs envoyés ont réussi dans leur mission.

Blancandrin s'avance vers Marsile, tenant le comte Gane par la main. « Je vous salue, sire, dit-il, par Mahomet et par Apollon dont nous observons les saintes lois. Nous fîmes votre message à Charles. Il leva les deux mains au ciel et loua son Dieu; ce fut là sa seule réponse. Mais il vous envoie un très noble et très puissant baron de France. Par lui vous apprendrez si vous devez avoir la paix ou la guerre. — Qu'il parle, répond Marsile, nous l'entendrons. »

Or le comte Ganelon avait bien réfléchi; il parla donc avec ruse et grand savoir. « Salut, dit-il, au nom de Dieu le glorieux que nous devons adorer. Voici ce que vous mande le puissant Charlemagne. Vous recevrez la sainte loi chrétienne et l'empereur vous accordera en fief la moitié de l'Espagne; l'autre moitié sera à Roland. Si vous ne consentez point à cet accord, vous serez emmené à Aix; là on vous jugera et vous mourrez dans la honte et l'opprobre. »

Le roi Marsile change de couleur. Il tenait à la main une flèche aux barbes d'or : il en eût transpercé Gane si ses barons ne l'en eussent détourné. Voyant la colère du roi, l'envoyé de France met la

(1) Était le suzerain de tous les barons d'Espagne.

main à son épée et, la tirant un peu hors du fourreau, il lui adresse ces paroles : « Vous êtes belle et claire, Murglais ; jamais l'empereur de France ne dira que je mourus seul en pays étranger : vous boirez le sang des plus nobles païens ! — Empêchez la lutte, « s'écrie la foule des barons. »

Les meilleurs Sarrasins l'en ont tellement prié que le roi s'est rassis ; alors le calife, son oncle, lui dit : « Vous alliez mal agir ; au lieu de frapper le Français, écoutez-le. — Sire, dit Gane, je consens à oublier l'offense que vous me faites, mais pour toutes les richesses de ce pays je ne renoncerai point — si vous m'en laissez le loisir — à dire ce que mande Charlemagne à son mortel ennemi. »

Gane est vêtu d'un manteau de zibeline recouvert de soie ; il le jette en arrière et Blancandrin le reçoit. Mais il ne se dessaisit point de son épée ; en son poing droit, il la tient par la poignée d'or. Il est beau et fier. « Quel noble baron ! » disent les païens.

Gane s'avance vers Marsile : « C'est à tort que vous vous courroucez, fait-il, écoutez le message de mon maître. Charles vous mande que vous receviez la loi des chrétiens et il vous donnera en fief la moitié de l'Espagne ; l'autre moitié sera à son neveu Roland. Vous aurez là un orgueilleux voisin ! Si vous ne voulez octroyer cet accord, Charles viendra vous assiéger à Saragosse. Vousse-

rez pris et lié de force, puis on vous conduira droit à Aix. Vous ne pourrez chevaucher ni palefroi, ni destrier, ni mule, mais vous serez jeté sur un mauvais cheval de charge. Là-bas on vous condamnera à avoir la tête tranchée. Sire, voici le bref que vous envoie l'empereur. »

Pâle de colère, Marsile prend le bref, en brise le sceau, jetant la cire à terre. Puis, le lisant rapidement : « Seigneurs, dit-il, Charles me mande qu'il n'a point oublié Basan et son frère Basile, auxquels je fis jadis couper la tête. Si donc je veux conserver ma vie, je dois lui livrer mon oncle le calife ; il ne fera la paix et n'acceptera mon amitié que si je consens à cela. »

Alors le fils de Marsile prenant la parole dit au roi : « L'envoyé de France a prononcé des paroles folles ; livrez-le-moi, sire, j'en ferai justice. » Brandissant son épée, Gane s'adosse au tronc du pin. Il va frapper, mais Blancandrin l'en empêche, puis s'approchant du roi, il lui dit quelques mots. Marsile s'en va en son verger, emmenant ses meilleurs vassaux. Du nombre sont Blancandrin le vieux, Jurfaleu, fils et héritier du roi, et le calife, son oncle et son fidèle ami.

« Sire, appelez le Français, dit Blancandrin, il veut notre profit, il me l'a juré. — Amenez-le, » dit le roi. Aussitôt Blancandrin le va chercher. C'est alors que le Français et les païens complètent la noire trahison.

« Beau sire Gane, dit Marsile, j'ai été bien fou de vous témoigner de la colère; je veux faire amende en vous donnant ces fourrures de zibeline. Elles valent plus de cinq cents livres, vous êtes bien dédommagé. — Sire, je ne les refuse pas, dit Ganelon, Dieu vous en récompense! — Gane, continue Marsile, sachez vraiment que je vous veux aimer beaucoup. Parlez-moi secrètement de Charles. N'est-il point très vieux? Il doit avoir deux cents ans passés : il a démené son corps par tant de terres, sur son bouclier reçu tant de coups, changé en mendiants tant de riches rois. Quand donc en aura-t-il assez de la guerre?

— Sire, dit Ganelon, Charles n'est point tel que vous pensez. Tous ceux qui le voient disent que l'empereur est vaillant et généreux, plein d'honneur et de bonté. Qui pourrait raconter sa grande valeur? J'aimerais mieux mourir que quitter son baronnage.

— Vraiment? fait Marsile. Néanmoins votre empereur est vieux et chenu. A ma connaissance il a plus de deux cents ans; il a reçu tant de coups de lance et d'épée, vaincu tant de riches rois maures. Quand donc sera-t-il las de guerroyer?

— Ce ne sera point, dit Gane, tant que vivra son neveu Roland; il n'y a tel vassal d'ici jusqu'en Orient. Olivier son compagnon est brave comme lui; les douze pairs le sont tous. Sire, ils forment l'avant-garde de Charles avec douze mille Fran-

çais. Vraiment il est en sûreté, notre empereur à la barbe fleurie ! Il ne craint nul homme vivant.

— Beau sire Gane, dit Marsile le roi, vous ne sauriez voir plus belle armée que la mienne. Je puis avoir quatre cents mille chevaliers pour combattre les Français.

— Ne vous fiez point à votre armée, répond Gane. Si vous tentiez la bataille, il y aurait grand carnage de vos païens. Laissez ces idées folles, revenez à la sagesse. Envoyez à Charles telles richesses que les Français en soient émerveillés. Joignez-y vingt otages, et l'empereur s'en retournera en douce France. Il laissera derrière lui son arrière-garde. Il y mettra, je pense, son neveu le comte Roland et Olivier le preux et courtois. Si vous m'écoutez, Roland sera tué ; Charles verra son grand orgueil tomber, et il ne prendra plus de plaisir à la guerre.

— Beau sire Gane, comment pourrai-je tuer Roland ? — Cela, je sais bien vous le dire : pendant que le roi passera aux défilés (1) avec ses troupes, il laissera en Espagne son arrière-garde de vingt mille Français. J'y ferai mettre Roland et Olivier. Envoyez-leur cent mille de vos païens qui leur livrent bataille. Les Français seront mis en déroute, mais des vôtres il y aura grand carnage.

(1) Défilés des Pyrénées.



Sur ce livre, jurent les Sarrasins espagnols.

Livrez-leur alors une seconde bataille. Roland sera tué dans l'un des combats ; il ne se peut faire qu'il échappe. Charles perdra ainsi son bras droit ; jamais plus il n'assemblera telle armée et la Terre Majeure (1) aura du repos. »

De joie, Marsile baise Gane au cou. « Mais, dit-il, votre conseil ne sera bon que si nous en sommes sûrs. Jurez-moi de me livrer Roland, je ferai serment de le tuer. — Qu'il en soit comme il

(1) L'Espagne.

vous plaît, » répond Gane, et il jure la trahison sur les saintes reliques (1) que renferme son épée Murglais. Ce fut un noir forfait.

Marsile fait apporter la loi de Mahomet et de Tervagant (2). Sur ce livre, jurent les Sarrasins espagnols que Roland mourra certainement s'il se trouve dans l'arrière-garde. Les principaux païens viennent en signe d'amitié offrir à Ganelon des armes de prix. Valdabrun lui donne sa précieuse épée, Climborin son heaume orné de pierreries. La reine Bramimonde s'approche du seigneur français : « Je vous aime bien, sire, dit-elle, car mon seigneur et tous ses barons vous ont en grande estime. Voici deux bracelets que j'envoie à votre épouse ; ils sont en or, couverts d'améthystes et de grenats. Ils valent plus que toutes les richesses de Rome. Jamais votre empereur n'en vit d'aussi beaux. » En la remerciant, Gane les prend et les cache dans ses bottes.

Le roi appelle Mauduit son trésorier : « Les présents pour Charles sont-ils prêts ? — Sire, ils le sont. Les sept cents chameaux sont chargés d'or ; vingt otages des familles les plus nobles vont partir. »

Marsile tient Gane par l'épaule. « Vous êtes vaillant et sage, lui dit-il ; par la loi en laquelle vous pensez trouver le salut, gardez-vous de faillir. De

(1) Au moyen âge les chevaliers faisaient enchâsser des reliques dans la poignée de leur épée, croyant ainsi la rendre invincible.

(2) Divinité païenne.

mes richesses je vous veux donner une grande part : vous aurez dix mules chargées de l'or arabe le plus fin et tous les ans je vous ferai le même don. Voici les clefs de ma cité de Saragosse; offrez-les au roi Charles, puis mettez-moi Roland à l'arrière-garde. Si je le trouve aux défilés des montagnes, je lui livrerai un combat mortel. »

Gane répond : « Il m'est avis que je tarde trop, » et, montant sur le destrier, il part pour s'en retourner auprès de Charles.



CHAPITRE IV

Le rêve de Charlemagne.



ES Français approchent de leur pays. Ils sont arrivés à la cité de Valterre, prise jadis par Roland. L'empereur s'y arrête pour attendre Roland et recevoir le tribut d'Espagne. Un jour, à l'aube, le comte Gane arrive. L'empereur, s'étant levé de grand matin, a déjà ouï la messe. Maintenant il est debout sur l'herbe verte devant sa tente. Roland, Olivier, Naime et beaucoup d'autres barons sont avec l'empereur. Gane arrive, le félon, le parjure ! Il parle au roi avec astuce : « Salut, au nom de Dieu, sire, je vous apporte les clefs de Saragosse. Je vous amène de riches trésors et vingt otages de grande noblesse : faites-les bien garder. Le roi Marsile vous prie humblement de ne point vous irriter si son oncle, le calife, n'est

pas avec moi. Moi-même je l'ai vu prendre la mer avec toute sa suite, s'enfuyant pour ne pas être baptisé, mais — avant qu'ils eussent cinglé quatre lieues — la tempête et le vent les accueillirent et tous se noyèrent. Jamais plus vous ne les verrez. Si le calife fût vivant, Marsile vous l'eût livré. Le roi païen jure qu'un mois ne sera point écoulé qu'il ne vous suive au royaume de France. Il y recevra la loi chrétienne et de vous tiendra désormais ses terres d'Espagne. »

Charles répond : « Grâces en soient rendues à Dieu ! Votre œuvre est bonne, baron, et vous en aurez grand profit. »

Sur-le-champ mille trompettes sonnent pour rassembler les Francs ; ils font charger leurs bêtes de somme et s'acheminent vers la France. L'empereur chevauche en tête de son armée, joyeux, car l'Espagne est prise, la guerre terminée. Vers la douce France chevauche l'empereur.

Le comte Roland dresse son enseigne au sommet d'un tertre. Il ne sait pas que les Sarrasins arrivent déjà par les grandes vallées et vont se cacher en un bois dans la montagne. — Dieu ! quelle douleur que les Français ne le sachent point !

Le jour s'en va, la nuit tombe. Charles et son armée s'arrêtent pour se reposer. L'empereur s'endort, tenant à la main sa grande lance en bois de frêne. Il rêve que le comte Gane la lui prend, la brandit, la brise, en fait voler les éclats vers le ciel.

Sans s'éveiller, l'empereur tombe dans un autre songe. Il est en France, à Aix-la-Chapelle : un ours le mord au bras droit ; en même temps se jette sur lui un léopard furieux. Mais du palais descend un lévrier qui vient à Charles au galop ; il saisit l'oreille droite de l'ours et la tranche, puis il livre bataille au léopard. Lequel aura la victoire ? Le songe ne s'achève point. Charles dort sans s'éveiller.

La nuit passe, voici l'aube claire. Les Français se remettent en marche. « Seigneurs barons, dit Charles au milieu du jour, nous voici aux défilés étroits ; choisissez qui conduira mon arrière-garde. »

Gane s'écrie : « Ce sera Roland mon filâtre (1) ; vous n'avez aucun vassal plus vaillant. » Charles jette à Ganelon un regard courroucé : « Baron, dit-il, vous êtes un diable, car en vous loge une haine mortelle... Et qui sera devant moi en l'avant-garde ?

— Que ce soit Ogier le Danois, sire, répond Gane ; vous n'avez pas de baron qui le fasse mieux que lui. »

Lorsqu'il s'entend désigner, le comte Roland parle en vrai chevalier : « Sire parâtre, je dois vous avoir très cher, vous m'avez donné l'arrière-garde. Charles le roi ne perdra palefroi ni destrier, mule ni mulet, roussin (2) ni sommier (3), que je n'aie

(1) Vieux mot qui signifie beau-fils.

(2) Cheval de forte taille que l'on montait surtout à la guerre.

(3) Cheval de charge.

premièrement été soulagé de mon épée. — Tu dis vrai, je le sais bien, » répond Gane.

« Sire, dit Roland à l'empereur, donnez-moi l'arc que vous tenez au poing; je ne le laisserai point choir comme Gane le fit du gant. »

L'empereur tient la tête penchée; il caresse sa barbe et tire sa moustache : il ne peut s'empêcher de pleurer de tristesse. Alors s'avance le duc Naime; c'est le meilleur conseiller du roi : « Sire, dit-il, que Roland conduise l'arrière-garde; il est vaillant et puissant, et quel autre baron voudrait prendre cette place? Mais donnez-lui votre arc et trouvez-lui des hommes qui l'aident très bien. » L'empereur tend à Roland son arc : « Beau neveu, je vous laisserai en présent la moitié de mes chevaliers; retenez-les, c'est votre salut. — Je n'en ferai rien, dit le comte. Dieu me confonde si je me montre à tel point indigne de ma race. Je ne retiendrai que vingt mille Français bien vaillants. Passez les défilés en toute sécurité, sire. De mon vivant vous n'aurez à craindre nul homme mortel. »

Le comte Roland monte sur son destrier. Son compagnon Olivier le rejoint. Puis viennent à eux Gérin et Gérier, Othon et Béranger, Samson et Anséis, le vieux Gérard de Roussillon, Ive et Ivoire et Engelier le Gascon. « Par mon chef! j'irai, dit Turpin l'archevêque. — Et moi avec vous, dit Gautier; je suis l'homme de Roland et je ne lui

veux faillir. » Vingt mille chevaliers se désignent promptement entre eux.

Roland appelle le comte Gautier : « Prenez avec vous, lui dit-il, mille Français de votre terre, et fouillez les déserts et les monts afin que l'empereur ne perde aucun des siens. » Gautier parcourt les défilés et les collines; il n'en descendra que pour apporter la nouvelle de l'arrivée des Sarrasins.

Hauts sont les monts, et les vallées ténébreuses; les rocs sont gris, les défilés affreux. Tout le jour, à grand'peine passent les Français. La rumeur de leur marche s'entend à quinze lieues à la ronde. Ils quittent enfin la Terre Majeure et aperçoivent devant eux la Gascogne, terre de leur seigneur. Alors ils pensent à leurs châteaux, aux épouses ou aux fiancées qu'ils vont revoir bientôt; il n'en est pas un qui ne pleure de tendresse.

Mais Charles a le cœur serré d'angoisse, car il a laissé son neveu aux défilés d'Espagne; d'affreux pressentiments le poignent; il ne peut se retenir d'en pleurer. Pour cacher ses larmes, l'empereur enfouit son visage dans son manteau. A côté de lui chevauche le duc Naime : « Sire, fait-il, dites-moi votre peine, vous en serez soulagé. — Naime, répond Charles, j'ai au cœur si grand deuil que je ne puis m'empêcher de me plaindre : je crains que la France ne soit détruite par Ganelon. Cette nuit, en songe, je le vis briser ma lance que je tenais

des deux mains; or c'est lui qui a fait mettre mon neveu à l'arrière-garde. J'ai laissé Roland en terre étrangère. Dieu! si je le perds, je ne verrai jamais son pareil. » Charlemagne ne peut retenir ses pleurs; cent mille Français ont pour lui grande tendresse et pour Roland merveilleuse peur.

Hélas! Gane le félon en a fait trahison.



CHAPITRE V

Les Sarrasins à Roncevaux.



MARSILE a mandé auprès de lui ses barons, comtes, vicomtes, ducs et aumacours (1), émirs (2) et fils de comtes. En trois jours il en a rassemblé quatre cents mille. Il a fait sonner ses tambours à Saragosse, puis il a dressé la statue de Mahomet sur la plus haute tour; il n'y a païen qui ne la prie et ne l'adore, lui demandant la victoire.

Alors ils partent, ils chevauchent à travers monts et vaux, ils arrivent aux défilés; ils voient les gonfanons de ceux de France; c'est l'arrière-garde

(1) Chefs sarrasins.

(2) Ici, le mot *émirs* signifie gouverneurs de provinces.

des douze compagnons. Ils ne manqueront pas de leur livrer bataille.

Le neveu de Marsile a demandé à son oncle un don : « Beau sire roi, je vous ai bien servi; j'ai gagné pour vous de nombreuses batailles, je n'en ai eu que peines et ahans. Accordez-moi maintenant en guise de fief de frapper moi-même Roland de mon épée. Si Mahomet me veut être propice, je reprendrai l'Espagne, depuis les défilés jusqu'à Durestant. Charles se lassera. Ses Francs seront découragés. Jamais plus vous n'aurez de guerre. » Le roi Marsile lui donne le gant de sa main droite. « Sire, vous m'avez fait un beau don; choisissez maintenant douze de vos barons pour qu'ils m'accompagnent et je me battrai contre les douze compagnons. »

Le frère du roi Marsile, Faussarron, lui répond tout le premier : « Beau sire neveu, j'irai avec vous. Nous ferons cette bataille contre l'arrière-garde de Charles; il est certain que nous tuerons les Francs. » Corsalis vient ensuite. C'est un roi barbare et méchant. Il court à pied plus vite qu'un autre à cheval. Il s'écrie très haut devant Marsile : « Si je trouve Roland, je ne le laisserai point que je ne l'aie maté. »

Le beau Margaris aimé des dames, l'émir de Balaguez et le connétable de Moriane parlent de même. Puis Turgis de Cortelouse : « Sire, dit-il à Marsile, n'ayez aucune crainte; Mahomet est un protecteur

plus puissant que saint Pierre de Rome. En Roncevaux (1) j'irai rejoindre Roland; aucun homme ne le pourra garantir de la mort. Voyez mon épée, elle est bonne et longue, vous verrez bientôt qu'elle est plus forte que Durandal (2). Les Français seront défaits, Charles le vieux aura douleur et honte, jamais de votre terre il ne portera la couronne. » Cinq autres païens s'avancant parlent de même; ils se promettent, les téméraires, d'avoir, avant un an, saisi la France jusqu'à Saint-Denis.

Enfin s'avance Chernuble du Mont-Noir; ses cheveux balaient la terre; quand il s'amuse, il porte par jeu plus grand fardeau que la charge de quatre mulets. Il est roi d'une terre qu'on dit affreuse : le soleil n'y luit point, ni pluie ni rosée n'y tombent, le blé n'y peut croître; il n'y a en ce pays pas une pierre qui ne soit noire. Certains disent que des diables l'habitent. Chernuble s'écrie : « J'ai ceint ma bonne épée, à Ronceval je la teindrai vermeille. Si je trouve Roland en ma voie, je conquerrai Durandal avec mon épée. Les Français mourront et la France sera déserte. » A ces mots les douze sortent des rangs. Avec eux ils emmènent cent mille Sarrasins, qui s'excitent et s'enflamment pour la bataille. Ils vont s'armer en une forêt de sapins. Ils revêtent leurs hauberts doublés de

(1) Vallée des Basses-Pyrénées, appelée aussi Ronceval dans notre chanson.

(2) Épée de Roland.

trois étoffes, ils lacent les heaumes, ceignent leurs épées d'acier viennois. Ils ont de beaux écus, des épieux de Valence, des gonfanons blancs, bleus et vermeils. Ils laissent les mulets et les palefrois pour monter sur de beaux destriers. Ils chevauchent en rang serré. Ils vont vite et arrivent bientôt à Roncevaux. Le jour est clair et le soleil brillant; il n'y a armure qui ne flamboie. Mille trompettes sonnent; le bruit en est si grand que les Français l'entendent.



CHAPITRE VI

Roland est preux, mais Olivier est sage.



IRE compagnon, dit Olivier, je crois que nous pourrions avoir bataille des Sarrasins.

— Dieu nous l'octroie! répond Roland; il serait beau de nous battre ici pour notre roi. Pour son seigneur on doit souffrir détresse, endurer grand chaud et grand froid, perdre, s'il le faut, de son cuir et de son poil. Que chacun mette son soin à frapper de grands coups, afin que jamais moqueuse chanson ne soit faite sur nous pour nous tourner en dérision. Luttons vaillamment, car les païens ont tort; les chrétiens ont le droit pour eux. »

Olivier monte sur une hauteur d'où il découvre toute la plaine et tous les monts. Il voit les Sar-

rasins assemblés. Leurs heaumes d'or ornés de pierreries luisent au soleil, ainsi que leurs écus et leurs hauberts ciselés. Les gonfanons flottent au vent. Olivier ne peut compter les bataillons, car il y en a trop. Tout égaré, il descend la colline comme il peut, s'en vient aux Français et leur conte sa détresse.

« J'ai vu, dit-il, des païens en si grand nombre que jamais homme mortel n'en vit plus. Il y a ici devant nous cent mille hommes au moins, vêtus de blancs hauberts. Ils ont des écus reluisants, des lances droites qui brillent au soleil, des épieux brunis qui flamboient. Nous aurons bataille telle qu'il n'y en eut jamais pareille. Seigneurs barons, Dieu vous donne le courage, afin que nous ne soyons point vaincus. — Malheur à qui s'enfuit, s'écrient les Français; s'il le faut, nous mourrons tous jusqu'au dernier. »

Olivier dit : « Les païens ont une grande armée; de nos Français, il me semble avoir bien peu. Compagnon Roland, sonnez votre cor; Charles l'entendra et l'armée française reviendra sur ses pas. — Ce serait agir en fou, répond Roland, en douce France j'en perdrais ma louange. Avec ma bonne épée Durandal je frapperai de grands coups, la lame en sera sanglante jusqu'à l'or de la poignée. C'est pour leur perte que les félons païens vinrent en ces défilés; je vous jure qu'ils sont tous condamnés à périr.

— Compagnon Roland, sonnez votre olifant (1). Charles l'ouïra et fera retourner l'armée; le roi nous secourra avec tout son baronnage. — Ne plaise au Seigneur Dieu, répond Roland, que mes parents soient blâmés à cause de moi, ni qu'en France douce je tombe en déshonneur! Je frapperai de Durandal ma bonne épée. Vous en verrez la lame tout ensanglantée. Les félons païens sont ici pour leur malheur; je vous jure que tous sont voués à la mort. — Compagnon Roland, sonnez votre olifant, et Charles qui passe aux défilés l'ouïra. Alors reviendront les Français. — Ne plaise à Dieu, répond Roland irrité, qu'il soit jamais dit par nul homme vivant que j'ai corné pour des païens! Les Français sont vaillants; ils frapperont comme bons vassaux : ceux d'Espagne n'échapperont point à la mort.

— S'il nous arrive malheur, dit Olivier, je ne serai point à blâmer. J'ai vu les Sarrasins d'Espagne : les vallées et les hauteurs, les landes et les plaines en sont couvertes. Leur armée est grande, nous avons bien petite compagnie. — Roland répond : Ma joie en est grande. Ne plaise au Seigneur Dieu et à ses anges que jamais par ma faute la France perde son renom et sa gloire. Mieux vaut la mort que la honte. L'empereur nous saura gré d'avoir bien frappé. »

(1) Cor d'ivoire.

Roland est preux, mais Olivier est sage, tous deux ont merveilleux courage. Jamais par crainte de mourir ils n'esquiveront la bataille.

« Roland, dit Olivier, voyez un peu; les païens sont tout proches, mais Charles est trop loin. Vous ne daignâtes point sonner votre olifant; cependant si le roi fût ici nous n'eussions aucun dommage. Maintenant, hélas! qui fait cette guerre jamais n'en fera d'autre. — Ne dites un tel outrage, répond Roland. Maudit soit le lâche cœur couard! Nous resterons fermes en la place. Sire compagnon, ami, ne parlez point ainsi. L'empereur mit à part vingt mille Français pour nous les laisser. A sa connaissance, il n'y a pas un lâche parmi eux. Les païens sont venus quérir dur martyre à Roncevaux. »

L'archevêque Turpin éperonne son cheval et monte sur un tertre; il assemble les Français autour de lui pour leur dire un sermon : « Seigneurs barons, Charles nous laissa ici; pour notre roi nous devons bien mourir et aider à secourir la chrétienté. Nous aurons une bataille à livrer, vous en êtes tous certains, car vous voyez les Sarrasins venir. Confessez vos péchés et priez Dieu de vous avoir en sa grâce; je vous absoudrai pour sauver vos âmes. Si vous mourez, vous serez saints martyrs et vous aurez vos sièges dans le paradis. »

Les Français descendent de leurs chevaux pour se mettre à genoux et l'archevêque les bénit au

nom de Dieu. Pour pénitence il leur commande de bien frapper les Sarrasins. Les Français se relèvent absous de leurs péchés et remontent sur leurs destriers. Maintenant ils sont prêts pour la bataille.

Le comte Roland appelle Olivier : « Sire compaignon, vous le voyez, Ganelon nous a trahis pour de l'or et de beaux présents. L'empereur l'en punira. Le roi Marsile nous a achetés, mais nos épées lui feront payer sa félonie. »

Roland est monté sur Vaillantif, son bon cheval courant. Revêtu de son armure, il est beau et fier. Il dresse vers le ciel son épieu surmonté d'un gonfanon tout blanc dont les longues franges lui battent jusqu'aux mains. Son visage est clair et riant. Il regarde fièrement les Sarrasins, mais pour les Français son regard est humble et doux. Il leur dit très courtoisement : « Seigneurs barons, chevauchez pour aller au-devant des païens. Nous tirerons d'eux grande vengeance, car le roi de France n'eut jamais vassaux aussi vaillants que nous.

— Comte Roland, dit Olivier, vous ne daignâtes point sonner votre olifant ; de Charles vous n'aurez donc aucun secours. Puisqu'il n'en sait mot, ce n'est point sa faute. Maintenant, seigneurs barons, il ne nous reste plus qu'à mourir en braves. Chevauchez tant que vous pourrez et tenez ferme au combat. Pour Dieu, je vous prie que vous ne pensiez à

autre chose qu'à donner et à recevoir des coups. N'oubliez point la devise (1) de Charles. »

Alors les Français crient d'une seule voix : « Montjoie! Montjoie! » Dieu! qu'ils sont fiers et beaux. Ils éperonnent leurs chevaux pour aller plus vite et vont frapper l'ennemi. Mais les Sarrasins n'ont pas peur.

(1) Le cri de guerre.



CHAPITRE VII

La bataille merveilleuse et terrible.



VOICI les Francs et les païens face à face.

Le neveu de Marsile chevauche en tête de l'armée des païens. « Félons Français, crie-t-il à nos barons, aujourd'hui vous aurez à déployer toute votre vaillance. Celui qui devait vous garder vous a trahis. Il est fou, le roi qui vous laissa aux défilés. La France va perdre son territoire et Charlemagne son bras droit. »

Quand Roland l'entend, il en a si grande colère qu'il éperonne son cheval, fond sur le comte, le frappe aussi fort qu'il peut, lui brise son écu et d'un seul coup lui ouvre son haubert, lui tranche la poitrine et lui brise les os. Avec son épieu Roland lui a jeté l'âme dehors, il l'a fait tomber mort de



Roland a si grande colère qu'il éperonne son cheval

son cheval. Mais il ne le laissera point sans répondre à ses insultes : « Non, misérable, dit-il, Charles n'est pas fou. Il saura bien punir la trahison. Non, la douce France ne perdra point son territoire en ce jour. Combattez, Français ! nous avons le droit pour nous, ces félons Sarrasins sont dans leur tort. »

Un duc sarrasin est là qui a nom Faussarron ; celui-ci est le frère du roi Marsile. Sous le ciel il n'est pas de félon plus criminel. Il a le front si large entre les deux yeux qu'on y peut mesurer un demi-pied. Quand il voit son neveu mort, il

mène grand deuil. Il sort de la mêlée et se met devant les rangs en poussant le cri de guerre des païens, qui est très contraire aux Français : « Aujourd'hui France douce perdra son honneur. »

Olivier en a grande colère, pique son cheval de ses éperons d'or et court sus au païen. Il lui brise le bouclier et lui rompt le haubert avec une violence telle qu'il lui met dans le corps les pans de son gonfanon ; il l'abat mort en le désarçonnant. Puis, voyant le païen étendu à terre, il lui crie : « De vos menaces, brigands, je n'ai cure!... Frappez, Français, car très bien nous les vaincrons. Montjoie ! »

La lutte est sanglante. Chaque baron français abat plus d'un païen. Corsalis tombe mort, et Roland tue Chernuble le noir. Le comte Roland chevauche sur le champ de bataille, tenant en sa main droite Durandal qui bien tranche et taille, et porte la mort dans les rangs des Sarrasins. Il les jette morts l'un sur l'autre ; le sang clair jaillit de toute part et ruisselle sur l'herbe. Olivier et les douze pairs ne cessent de frapper de grands coups. Beaucoup de païens meurent et beaucoup d'autres sont blessés.

L'archevêque Turpin encourage les Francs : « C'est bien, fidèles barons, » leur dit-il. Il tue lui-même l'enchanteur Siglorel (c'est celui qui a déjà été aux enfers).

Olivier lance son cheval en pleine mêlée. Son



Bataille de Roncevaux.



épieu est brisé; il n'en reste plus qu'un tronçon. Il va frapper un païen, Malun, puis il se jette sur Turgin et Estorgon. Il les abat morts entre sept cents des leurs. Son épieu est brisé jusqu'à son poing. « Compagnon, lui crie Roland, que faites-vous? En telle bataille on ne lutte point avec un bâton! Où donc est votre épée qui a nom Hauteclaire? — Je ne puis la tirer, répond Olivier, car de frapper j'ai si grande besogne. »

Sire Olivier a tiré sa bonne épée que son compagnon Roland a tant demandée, et l'a brandie pour la lui montrer. Il frappe un païen, Justin de Val Ferré, d'un coup si formidable qu'il a tranché l'homme, la selle et l'échine du cheval. Alors Roland dit : « Vous êtes mon frère; pour de tels coups l'empereur nous aime. » De toute part on crie : « Montjoie! » Les Français frappent des coups de braves.

La bataille devient de plus en plus dure. Les Francs et les païens y rendent de merveilleux coups; les uns frappent, les autres se défendent. Il y a tant de lances rompues et sanglantes, tant d'enseignes et de gonfanons déchirés! Tant de bons Français y perdent la vie! Ils ne reverront plus ni leurs mères, ni leurs épouses, ni ceux de France qui les attendent au sortir des défilés.

Charlemagne se lamente là-bas, car il pense aux barons de son arrière-garde. Mais à quoi bon? Il ne pourra les secourir. Ah! le félon traître Gane;

quel mauvais service il rendit à son empereur le jour où il alla à Saragosse !

La bataille est merveilleuse et terrible. Olivier et Roland y frappent très bien. Quant à l'archevêque, il a rendu plus de mille coups. Les païens meurent à cent et à mille, mais les Français perdent leurs meilleurs hommes d'armes. Combien d'entre eux ne reverront plus Charles qui les attend aux défilés !

A la même heure il y a en France une tourmente effroyable ; on y entend le tonnerre et le vent, il pleut et il grêle sans mesure, la foudre tombe, la terre tremble. Dans tout le pays il n'est pas resté de ville dont les murs n'aient crevé. Vers midi, les ténèbres sont si épaisses qu'il n'y aurait aucune clarté si les éclairs ne fendaient le ciel. Tous les hommes qui voient cela s'en épouvantent. Plusieurs disent : « C'est la fin du siècle présent. » Ils ne disent pas vrai ; c'est la grande douleur pour la mort de Roland.



CHAPITRE VIII

L'archevêque Turpin.



es Sarrasins se sont éloignés. Les barons francs vont par le champ de bataille cherchant leurs morts, pleurant des larmes de deuil et de tendresse pour leurs parents et leurs amis.

Mais voici le roi Marsile qui survient avec le gros de son armée. Sept mille trompettes sonnent devant lui; grand est le bruit dans toute la contrée. Alors Roland s'écrie : « Olivier, compagnon, frère, Gane le félon a juré notre mort; la trahison ne peut être celée. Grande vengeance en tirera l'empereur. Nous aurons une bataille forte et dure, car jamais on ne vit telle rencontre. J'y frapperai de Durandal mon épée, et vous, compagnon, vous ferez travailler Hauteclaire. Nous les avons por-

tées en tant de lieux, elles ont terminé tant de durs combats, que jamais mauvaise chanson ne doit être faite sur elles. »

Marsile voit le sanglant martyr de son avant-garde; il fait sonner ses cors et ses trompettes. Devant son armée chevauche un Sarrasin qui a nom Abîme; il est noir comme la poix fondue, il aime mieux la trahison et le meurtre que tout l'or de la Galice. Jamais on ne le vit ni jouer ni rire. Pour sa bravoure et sa grande témérité il est l'ami du félon roi Marsile. C'est lui qui porte le dragon, l'étendard des Sarrasins.

Dès que l'archevêque Turpin le voit, il se prend à le haïr. « Ce brigand me semble grand hérétique, se dit-il; il serait bon que je l'allasse tuer. » L'archevêque s'élance sur son fier coursier. C'est un destrier agile, qui a les jambes grêles, l'échine haute, la cuisse courte et la croupe bien large; ses oreilles sont petites, sa tête toute fauve, sa queue blanche et sa crinière jaune. Turpin le prit jadis à un roi qu'il tua dans le Danemark; jamais il n'y eut cheval aussi beau. L'archevêque court sus au Sarrasin Abîme, et lui assène un coup terrible sur son bouclier qui était orné d'améthystes, de topazes, d'escarboucles et de diamants ardents, et qu'il tenait de l'émir Galafre à qui un diable le donna. L'archevêque lui tranche le corps de part en part et l'abat mort sur le sol. Les Français s'écrient : « Turpin a grand courage.

Avec cet archevêque la croix est bien gardée. »

Le comte Roland appelle Olivier : « Sire compagnon, vous m'accorderez que l'archevêque est un très bon chevalier, il n'y en a pas de meilleur sous le ciel. Il sait bien frapper de la lance et de l'épée. » Olivier répond : « Allons l'aider. » A ces mots les Français recommencent la lutte. Pénible est la mêlée, durs sont les coups. L'archevêque frappe fort de son épieu. On peut bien compter ceux qu'il a tués, car le nombre en est écrit dans les chartes et les brefs ; la geste (1) dit qu'il y en eut plus de quatre milliers. Les païens sont en si grand nombre que le champ de bataille en est couvert de toute part ; les Français requièrent souvent l'aide de l'un ou l'autre des douze pairs. « Seigneurs barons, leur crie Turpin, ne soyez point abattus. Pour l'amour de Dieu, je vous prie de ne point songer à fuir. Mieux vaut mourir que donner matière à mauvaise chanson. Il est certain que nous ne serons plus au nombre des vivants après ce jour, mais je puis vous assurer que le saint paradis nous est donné ; vous y serez parmi les innocents. » A ces mots, les Français transportés d'allégresse s'écrient : « Montjoie ! »

La mêlée est terrible. Climborin de Sàragosse, l'ami de Gane le traître, monté sur un cheval qu'il nomme Barbamouche, fond sur Engelier de Gas-

(1) Poème héroïque du moyen âge.

cogne et le tue. Olivier venge Engelier en tuant Climborin et en désarçonnant sept Arabes. Le païen Valdabrun, monté sur son cheval Gramimond, se jette sur le puissant duc Samson et le fait périr. Mais Roland brandit Durandal et transperce Valdabrun, heaume, cuirasse, selle et coursier. Les païens s'écrient : « Ce coup nous est très dur, » et Roland répond : « Je ne puis aimer les vôtres, car devers vous il y a orgueil et fausseté. »

Maint noble Français tombe mort, mais les pertes des Sarrasins sont grandes. Des milliers d'hommes sont étendus sanglants; ils gisent l'un sur l'autre, à l'envers, à l'endroit. Les Sarrasins ne peuvent souffrir telle douleur; ils reculent, les Francs les poursuivent. Les Français, pleins de vigueur et de colère, frappent des coups terribles, tranchent des poings, des côtes, des échine. Ils font entrer les vêtements jusque dans les chairs vives. Sur l'herbe verte, le sang clair coule en ruisseaux. — Terre Majeure ! que Mahomet te maudisse, car ton peuple est hardi entre tous ! — Cependant il n'est pas un Sarrasin qui ne crie : « A moi, roi Marsile, nous avons besoin d'aide ! »

Aux quatre premiers tours il est advenu du bien aux Français; le cinquième leur est pesant et pénible. Tous les chevaliers français sont tués, hormis soixante que Dieu a épargnés. Avant de mourir ils se vendront bien cher.

Le comte Roland voit la grande perte des siens.

Il crie à son compagnon Olivier : « Beau sire, cher compagnon, Dieu vous protège ! Vous voyez abattus dans la poussière tant de bons vassaux. Nous pouvons plaindre France douce la belle, qui demeure déserte de tels barons. Eh ! roi, ami, que n'êtes-vous ici ! Olivier, frère, comment pourrions-nous mander au roi de nos nouvelles ? » Olivier dit : « Je ne sais comment le chercher ; mais mieux vaut la mort que la honte. »

Alors dit Roland : « Je cornerai l'olifant. Charles qui passe les défilés l'entendra ; je vous jure que les Français reviendront. — Ne cornez point, répond Olivier, on le reprocherait à tous vos parents et cette honte durerait leur vivant ! Quand je vous le dis, vous n'en faites rien, maintenant vous ne le ferez pas avec ma louange. Au reste, si vous cornez ce ne sera pas hardiment, car vous avez déjà des blessures aux deux bras. »

Le comte répond : « J'ai frappé de très grands coups. Notre bataille est forte, je cornerai et le roi Charles l'ouïra. — Ce ne sera point là un acte de bravoure, dit Olivier. Quand je vous le dis, compagnon, vous ne daignâtes point le faire. Si le roi fût ici, nous n'aurions aucun dommage. Ceux qui sont avec vous n'en doivent avoir aucun blâme, vous êtes seul coupable. Par ma barbe ! si jamais je puis revoir ma douce sœur Aude, votre fiancée, vous ne l'épouserez point. — Pourquoi me porter colère ? dit Roland. — Compa-

gnon, le courage sensé n'est point la folie; mieux vaut mesure que témérité. Les Français sont morts par votre légèreté; jamais plus nous ne rendrons service au roi. Si vous m'aviez cru, mon roi fût venu; nous eussions gagné cette bataille, le roi Marsile fût pris ou mort. Votre prouesse, Roland, vous a perdu. Charlemagne de vous n'aura plus de secours et jamais il n'y aura votre pareil jusqu'au jugement dernier. Vous mourrez ici et la France en sera honnie. Aujourd'hui est dissoute la loyale compagnie • avant la vêprée, il y aura pénible séparation. »

L'archevêque les entend se disputer; il pique son cheval de ses éperons d'or, vient jusqu'à eux et se prend à les tancer : « Sire Roland et vous sire Olivier, pour Dieu ! je vous prie de ne point vous quereller. Le son du cor ne nous saurait plus sauver. Cependant il vaut mieux corner, car le roi l'entendra, il se vengera et nous vengera. Ceux d'Espagne ne doivent point s'en retourner contents. Nos Français accourront, nous trouveront morts la tête tranchée, et nous emporteront à dos de sommiers. En pleurant de deuil et de pitié, ils nous mettront en bière et nous enfouiront dans les moutiers; ainsi ne nous mangeront ni loups, ni sangliers, ni chiens. — Sire, répond Roland, vous dites très bien. »

Il met l'olifant à sa bouche et sonne de toutes ses forces. Les monts sont hauts et la voix y porte

très loin ; de trente lieues on aurait pu y répondre. Charles l'ouït, ainsi que tous ses compagnons. Le rois'écrite : « Nos hommes livrent bataille. » Gane lui répond : « Si un autre que vous le disait, sire, cela semblerait grand mensonge ! »



CHAPITRE IX

Charlemagne ouït l'olifant.



VEC peine et grande douleur, le comte Roland sonne son olifant; de sa bouche jaillit le sang clair, car sa tempe s'est rompue. Charles l'entend, ainsi que le duc Naime et tous les Francs. Alors le roi dit : « J'ouïs le cor de Roland; jamais il ne sonne, si ce n'est en combattant. »

Gane répond : « Il n'y a pas de bataille. Vous êtes déjà blanc de vieillesse; par des paroles semblables vous ressemblez à un enfant. Vous connaissez pourtant le grand orgueil de Roland. C'est merveille vraiment que Dieu l'ait souffert aussi longtemps. Pour un seul lièvre il va tout le jour corrant. Aujourd'hui il plaisante sans doute avec ses pairs, car personne au monde ne l'oserait atta-



Le roi dit : « J'ouïs le cor de Roland. »

quer. Chevauchez donc; pourquoi vous arrêter? Nos terres sont encore bien loin devant nous. »

Le comte Roland a la bouche sanglante et les tempes rompues. L'olifant ne sonne plus que faiblement.

« Le cor a longue haleine, » dit Charles. Le duc Naime répond : « Roland souffle avec peine; il y a bataille, j'en suis certain. Armez-vous et criez votre devise! Secourez vos barons, sire; n'entendez-vous point la plainte de Roland? »

L'empereur fait sonner ses cors, les Français revêtent leurs armures. Sur leurs destriers montent

les barons. Tant que durent les défilés, ils éperonnent leurs chevaux et tous disent : « Si nous voyions Roland avant qu'il fût mort, avec lui nous frapperions de grands coups. Mais à quoi sert de nous hâter, ils sont demeurés trop longtemps sans nous. »

Au gai soleil les armes reluisent; hauberts et heaumes jettent de grandes flammes; écus, épieux et gonfanons dorés étincellent. L'empereur chevauche plein de colère et les Francs sont dolents et soucieux; ils sont en grande peine de Roland.

Le roi fait prendre le comte Ganelon et le recommande au maître queux (1) de sa suite : il a nom maître Bégon. « Garde-moi ce misérable, dit Charles, comme on garde le félon qui a trahi votre maison. » Bégon le reçoit et met autour de lui cent compagnons de la cuisine, des meilleurs et des pires. Ils lui arrachent le poil du visage, chacun lui donne quatre coups de poing, ils le battent de verges et de bâtons et l'enchaînent par le cou comme un ours. Sur un méchant sommier ils l'ont hissé à déshonneur. Ainsi le gardent-ils jusqu'au moment de le rendre à Charles.

Les montagnes sont hautes, ténébreuses et grandes, les vallées profondes et les eaux bouillonnantes. Les clairons sonnent devant l'armée et

(1) Cuisinier.

derrière, tous répondent à l'olifant. L'empereur chevauche plein de colère; sa barbe blanche flotte sur sa cuirasse. Les Français prient Dieu de garder Roland jusqu'à ce qu'ils arrivent sur le champ de bataille, pour frapper avec lui. Mais à quoi bon? Ils tardent trop, ils n'y pourront être à temps. Tous les barons de France éperonnent leurs chevaux; il n'en est pas un qui n'ait désespoir et colère de n'être point avec Roland le capitaine.



CHAPITRE X

Durandal et Hauteclaire.



ROLAND regarde les monts et les landes ; il voit tant de ceux de France couchés à terre et il les pleure en chevalier : « Seigneurs barons, Dieu ait pitié de vous ! Qu'il ait toutes vos âmes au paradis ! Meilleurs braves je ne vis jamais. Vous m'avez longuement et bien servi, vous avez conquis à Charles de grands pays, et c'est pour ce désastre que l'empereur vous a nourris ! Terre de France, vous êtes un doux pays, mais vous voilà déserte de tant de nobles chevaliers. Barons français, je vous vois mourir pour moi ; je ne puis vous sauver, que Dieu vous ait en sa garde, lui qui jamais ne mentit ! Olivier, frère, je ne vous cache point que je mourrai de deuil, à moins

qu'un autre ne me tue. Sire compagnon, allons, retournons frapper. »

Dieu ! quels soixante hommes sont restés en sa compagnie ! Jamais roi ni capitaine n'en eut meilleurs. Le comte Roland est retourné sur le champ de bataille. Il tient Durandal et frappe de grands coups. Comme le cerf s'en va devant les chiens, ainsi s'enfuient les païens devant Roland.

L'archevêque Turpin s'écrie : « Vous frappez bien, Roland. Telle valeur doit avoir chevalier qui porte les armes et monte un bon cheval. Il doit être fort et fier en bataille. Autrement il ne vaut pas quatre deniers et n'est bon qu'à être moine, en un de ces moutiers où il priera tous les jours pour nos péchés. »

Roland répond : « Frappez, frappez, n'épargnez personne ! » A ces mots, les Français recommencent la lutte ! — Celui qui sait qu'on ne fera pas de prisonniers, mais que tous les vaincus mourront, celui-là fait une belle défense. C'est pourquoi les Français sont fiers comme lions.

Cependant Marsile se bat en brave. Il tue Beuvon, sire de Beaune et de Dijon, puis Ivoire et Ivon, avec Gérard de Roussillon. Mais le comte Roland n'est pas loin. « Dieu te maudisse ! dit-il au païen. C'est à grand tort que tu me tues mes compagnons ; tu me le paieras avant que nous partions et de mon épée tu sauras le nom. » En disant ces mots, Roland fond sur lui et lui tranche le

poing droit. Puis il coupe la tête à Jurfaleu le blond qui était fils du roi Marsile. Les païens s'écrient : « Aide-nous, Mahomet ! Nos dieux, vengez-nous de Charles ! En cette terre il a mis tels brigands que, même pour mourir, ils ne quitteront point le champ de bataille. » Alors ils se disent l'un à l'autre : « Enfuyons-nous donc. A quoi bon lutter encore ? » Et les cent mille Sarrasins qui restent vivants prennent la fuite. Quelle que soit la puissance de celui qui les rappellera, ils ne reviendront jamais.

Mais cette fuite n'est pas utile aux Français, car si Marsile est parti, son oncle Marganice, le calife, est resté. C'est lui qui tient Carthagène et la terre maudite d'Éthiopie. Il a en sa baillie la gent noire. Ils ont le nez grand et les oreilles larges. Ils sont plus de cinquante mille. Ils chevauchent fièrement, jetant le cri de guerre des païens. A la vue de ces maudits qui sont plus noirs que l'encre et n'ont de blanc que les dents seules, le comte Roland dit : « Je sais bien que nous mourrons aujourd'hui. Frappez, Français, car je vous le recommande. Qu'il soit tenu pour félon, celui qui ne vendra chèrement sa vie. Que douce France pour nous ne soit point honnie ! Quand dans ce champ viendra Charles, mon seigneur, quand il verra pour un des nôtres quinze païens étendus sans vie, il ne manquera pas de nous bénir. Frappez, seigneurs, et d'épées fourbies ! »

Olivier dit : « Maudits soient les plus lents ! »
A ces mots les Français se jettent dans la mêlée. Quand les païens voient comme ils sont peu nombreux, ils en ont orgueil et confort. Marganice pique bien son cheval brun de ses éperons d'or. Il frappe Olivier par derrière, au milieu du dos ; il lui détache du corps son blanc haubert et lui enfonce son épieu dans la poitrine, puis il dit : « Vous nous avez frappés fort. Charles nous a fait tort en vous laissant aux défilés, mais il ne s'en louera point, car en vous tuant, vous seul, j'en ai bien vengé des nôtres. »

Olivier sent qu'il est navré (1) à mort. Il brandit Hauteclaire, et, frappant le calife sur son heaume à pointe d'or, dont il fait tomber les ornements et les pierreries, il lui fend la tête jusqu'aux dents. C'est ainsi qu'il l'abat mort, en disant : « Païen, mal aies-tu ! je ne dis point que Charles n'ait rien perdu, mais tu ne te vanteras point aux dames de ton pays d'avoir fait dommage ni à moi, ni à un autre. »

Olivier n'aura guère loisir de se venger ; aussi se hâte-t-il de frapper dans la presse en homme vaillant. Il rompt lances et boucliers, tranche pieds et poings, épaules et côtés. Qui lui eût vu démembrer les Sarrasins et jeter un mort sur l'autre, celui-là eût gardé le souvenir d'un fougueux guer-

(1) Blessé.

rier. « Montjoie ! » crie-t-il haut et clair. Toutefois il appelle à son aide Roland, son ami et son compagnon : « Sire compagnon, à moi, à mon secours ! Nous serons aujourd'hui séparés à grande douleur. »

Roland regarde Olivier au visage ; son teint est gris, décoloré et pâle ; le sang tout clair lui coule sur le corps et tombe à terre en ruisseaux.

« Dieu ! dit Roland, je ne sais que faire. Sire compagnon, votre courage vous est funeste. Jamais ne sera homme qui vous vaille. Eh ! France douce, aujourd'hui tu resteras veuve de bons guerriers, confondue et déchue. L'empereur en aura grand dommage. » A ces mots, sur son cheval il se pâme.

Voici Roland pâmé sur son cheval et Olivier qui est blessé à mort. Il a perdu tant de sang que ses yeux sont troublés ; il ne peut voir assez clair, ni au loin, ni auprès pour reconnaître nul homme mortel. Comme il a rencontré son compagnon, il l'a frappé sur le heaume et le lui a coupé jusqu'au nasal (1) ; mais il ne l'a point atteint à la tête. Roland revient alors de sa pâmoison et lui demande avec courtoisie : « Sire compagnon, me frappez-vous de votre gré ? Je suis Roland qui tant vous aime ; d'aucune façon vous ne m'avez défié. »

Olivier répond : « Je vous ouïs parler, mais je

(1) Partie du casque qui fait saillie pour préserver le nez.

ne vous vois point. Que le Seigneur Dieu veille sur vous ! Je vous ai frappé, pardonnez-le-moi. — Je n'ai pas de mal, dit Roland. Je vous le pardonne ici et devant Dieu. » A ces mots l'un vers l'autre s'incline.

Olivier sent l'angoisse de la mort, les yeux en la tête lui tournent, il perd l'ouïe et toute la vue ; il descend de son cheval, se couche à terre, confesse à haute voix ses péchés. Il lève vers le ciel ses deux mains jointes et prie Dieu qu'il lui donne le paradis et bénisse Charles et France douce, et son compagnon Roland par-dessus tous les hommes. Le cœur lui faut, tout son corps retombe à terre : le comte **O**livier est mort.

Roland le vaillant pleure et se lamente ; jamais sur la terre vous ne verrez de plus grand chagrin. « Sire compagnon, dit-il, tu étais hardi, pour ta perte. Ensemble nous avons été bien des ans. Jamais tu ne me fis nul mal et jamais je ne t'offensai. » A ces mots Roland se pâme sur son cheval Vaillantif, mais ses étriers d'or le retiennent ; quelque part qu'il aille, il ne peut tomber.

Dès que Roland est revenu de sa pâmoison, très grand dommage lui est apparu. Les Français sont morts, il les a tous perdus, hormis deux, l'archevêque Turpin et Gautier de l'Hun. Gautier s'est bien battu, ses hommes ont vendu chèrement leur vie, mais ils sont tous morts. Qu'il le veuille ou non, force lui est de fuir. Il réclame Roland pour

qu'il lui vienne en aide : « Eh ! vaillant comte, où es-tu ? Jamais je n'eus peur là où tu es. Je suis Gautier ; je vainquis Maëlgut. Par mon courage, je pourrais être ton compagnon. Ma lance est brisée, mon écu percé, mon haubert démaillé et rompu. J'ai reçu au corps quatre coups de lance. Je vais mourir, mais je me suis vendu cher. »

Roland l'entend, éperonne son cheval et vient vers lui. Plein de déplaisir, il commence à fêrir. De ceux d'Espagne, il en abat morts vingt, et Gautier six et l'archevêque cinq. Les païens disent : « Il y a félons hommes ici ; gardez, seigneurs, qu'ils s'en aillent vifs ! Il sera réputé mécréant celui qui les laissera aller ! »

Les hus et les cris recommencent donc et de toutes parts accourent les païens. Les trois Français sont nobles et braves éprouvés ; l'un ne veut laisser l'autre. Ils frappent sur les païens, mais mille Sarrasins descendent à pied, et à cheval ils sont quarante mille. Ils n'osent approcher des Français, mais ils leur lancent de loin épieux, javelots, dards et piques. Aux premiers coups ils ont tué Gautier. A Turpin de Reims ils ont percé l'écu ; brisant son heaume, ils l'ont blessé à la tête, ils ont rompu et démaillé son haubert, l'ont frappé de quatre épieux et dessous lui ont tué son destrier. L'archevêque tombe. Se relevant promptement, il court à Roland et lui dit : « Je ne suis point vaincu ; jamais bon vassal ne sera vif abattu. » Il tire Au-

mace, son épée d'acier bruni, dont il frappe mille coups et plus. Charles conta plus tard que quatre cents Sarrasins furent trouvés autour de lui, les uns blessés, les autres coupés par le milieu. C'est ce que dit la geste de celui qui fut lui-même sur le champ de bataille, le courageux Gilles pour qui Dieu fit miracles. Il fit la charte au moutier de Laon. Qui ne sait cela n'a rien entendu.

Le comte Roland se bat comme un lion; il a le corps en sueur et les tempes rompues. En la tête il a grande douleur. Il veut savoir si Charles viendra, tire l'olifant, faiblement le sonne.



CHAPITRE XI

La mort de Roland.



'EMPEREURS'arrête pour écouter : « Seigneurs, il en va mal pour nous, dit-il ; Roland mon neveu aujourd'hui nous fait défaut : j'entends à sa façon de corner qu'il ne vivra guère. Que celui qui veut arriver à temps chevauche vite. Sonnez tous les clairons qu'il y a en cette armée. »

A ces mots soixante mille hommes cornent si haut que les monts en résonnent et que les vallées répondent. Les païens l'entendent et n'en rient point. Ils se disent l'un à l'autre : « Ami, de ceux de France avez-vous ouï les cors ? Charles arrive, le roi puissant.

— Sire, dit Roland à Turpin, vous êtes à pied et je suis à cheval. Par amour pour vous, je m'arrê-

terai donc ici et je ferai face à l'ennemi. Ensemble nous aurons le bien et le mal ; je ne vous laisserai pour nul homme de chair. Aujourd'hui nous rendrons aux païens le mal qu'ils nous ont fait. Les coups de Durandal sont des meilleurs. — Félon soit celui de nous deux qui ne frappera bien, dit l'archevêque. Charles arrive, qui saura nous venger. »

Les païens disent : « Vraiment nous naquîmes sous une mauvaise étoile et nous sommes arrivés à un jour désastreux. Nous avons perdu nos seigneurs et nos pairs. Charles le puissant vient avec sa grande armée. Déjà nous entendons au loin ses clairons et les cris de : « Montjoie ! » Le comte Roland est si fier et si fort qu'il ne sera jamais vaincu par nul homme mortel. Lançons-nous sur lui, puis le laissons être. » Ils fondent sur Roland, trouvent son écu, démaillent son haubert, mais n'ont point entraîné son corps. Vaillantif, blessé plus de trente fois, tombe mort sous le comte. Puis les païens s'enfuient et Roland ne les peut poursuivre, car il a perdu son bon coursier. Il vole au secours de l'archevêque Turpin ; il lui délace son heaume doré et lui ôte son blanc haubert ; il coupe son blier pour en bander ses plaies, il le serre sur sa poitrine et le couche ensuite doucement sur l'herbe verte.

« Gentilhomme, dit Roland, nos compagnons que nous avons si chers sont morts ; il ne nous sied

point de les laisser étendus sur le champ de bataille. Je veux les aller quérir et les reconnaître, puis les porter et les aligner devant vous. » L'archevêque dit : « Allez et revenez. Dieu merci, ce champ est à nous. »

Roland va tout seul par le champ ; il fouille les monts et les vaux, trouve Gérin, et Gérier son compagnon, Béranger et Othon, Anséis et Samson et Gérard de Roussillon. Le comte les a pris un à un, puis il est revenu à l'archevêque et les a mis en rang à ses genoux. En pleurant l'archevêque lève sa main et les bénit, puis il dit : « Vous eûtes du malheur, seigneurs. Que Dieu le glorieux ait toutes vos âmes et les mette dans son paradis. Moi-même je vais mourir. L'angoisse de la mort me tient ; jamais je ne verrai le puissant empereur. »

Roland cherche de nouveau sur le champ de bataille. Il a trouvé son compagnon Olivier et l'a étroitement serré sur sa poitrine. « Beau compagnon Olivier, dit-il, pour briser lance, percer écu, vaincre les orgueilleux, soutenir et conseiller les hommes courageux, en mille terres il n'y eut jamais meilleur chevalier que vous. »

Roland revient à l'archevêque et couche Olivier sur un écu comme les autres, puis Turpin les absout et les bénit tous. Roland voit morts ses pairs et Olivier qu'il a tant aimé. Il en a si grand deuil qu'il tombe à terre pâmé.

L'archevêque a grande douleur de voir Roland pâmé. Il tend la main, prend l'olifant. A Roncevaux il y a une eau courante ; Turpin y veut aller pour en donner au comte. A petits pas il s'en va chancelant, mais il est si faible qu'il ne peut avancer. Ce n'est point miracle, il a trop perdu de sang. Avant qu'il ait parcouru un arpent de terre, le cœur lui faut, il tombe en avant, l'angoisse de la mort le saisit.

Le comte Roland revient de sa pâmoison et se relève. Il est fort marri de ne plus voir son ami. Il regarde amont, puis il regarde aval ; il voit Turpin étendu sur l'herbe verte au delà de ses compagnons. Le noble archevêque a croisé ses blanches mains sur sa poitrine, la cervelle lui bouillonne sur le front. L'archevêque Turpin est mort.

A la mode du pays de France, Roland prononce une complainte sur lui : « Eh ! gentilhomme, chevalier de bonne lignée, aujourd'hui je te recommande au glorieux Père céleste ; jamais il n'y aura homme qui plus volontiers le serve. Depuis les apôtres, jamais ne fut tel prophète pour tenir la loi chrétienne et convertir les hommes. Du paradis te soit la porte ouverte ! »

Maintenant Roland sent que la mort approche ; par les oreilles lui sort la cervelle. Il prend l'olifant d'une main et Durandal de l'autre pour mourir sans reproche. Il monte sur un tertre sous un bel arbre ; il y a là quatre perrons de marbre.

Le comte est tombé sur l'herbe verte, car la mort lui est près.

Hauts sont les monts et très hauts les arbres; quatre perrons il y a, de marbre luisant. Sur l'herbe verte gît le comte Roland pâmé. Mais un Sarrasin le guette. Il s'était feint mort, et gisait parmi les autres; maintenant il saute sur ses pieds et court sus à Roland. Plein d'orgueil et de mortelle rage, il saisit Durandal et dit : « Vaincu est le neveu de Charles; je porterai son épée en Arabie! » Il la tire à lui, mais Roland sent qu'on la lui prend, il ouvre les yeux et s'écrie : « Je sais bien que tu n'es point des nôtres. » Il tient l'olifant, en frappe le heaume du Sarrasin, le brise, ainsi que sa tête et ses os. Il l'a étendu mort à ses pieds. « Infâme païen, dit-il, comment as-tu été assez osé pour saisir mon épée? Tous ceux qui l'apprendront te tiendront pour fou. » Hélas! son olifant est fendu, toutes les pierreries et l'or en sont tombés.

Alors Roland s'aperçoit qu'il perd la vue. Il réussit à grand'peine à se mettre sur pied, car il veut briser son épée qu'il ne peut plus défendre. Devant lui est la pierre du perron : il y frappe dix coups par douleur et rancune; l'acier grince, mais ne rompt ni ne s'ébrèche. Et le comte s'écrie : « Sainte Marie, aidez-moi! Eh! Durandal bonne, pour toi j'ai mortelle angoisse. Que jamais tu ne tombes entre les mains d'un lâche, telle est ma prière. Un très bon guerrier t'a eue longtemps.

Eh ! Durandal, comme tu es belle et claire et blanche ! Au soleil comme tu luis et flamboies ! Charles était au Val de Maurienne quand Dieu lui manda du ciel par son ange qu'il te donnât à un comte capitaine. C'est pourquoi le grand roi te donna à moi. C'est par ton aide que je lui ai conquis la Bretagne, le Poitou et le Maine, l'Anjou, la Normandie, la Provence et l'Aquitaine, la Lombardie et toute la Romagne, la Bavière et toute la Flandre, la Bourgogne et toute la Pouille, Constantinople et la Saxe, l'Écosse et les Galles, l'Irlande et l'Angleterre (1). Je lui ai conquis pays et terres tant qu'il en tient, l'empereur à la barbe fleurie. Eh ! Durandal, que tu es belle et sainte ! Dans ta poignée il y a assez de précieuses reliques : une dent de saint Pierre, du sang de saint Basile, des cheveux de monseigneur saint Denis ; il y a aussi une pièce du vêtement de sainte Marie. Il n'est pas juste que les païens te possèdent. »

Roland sent que la mort le prend tout entier ; de la tête elle lui descend sur le cœur. En courant il est allé sous un pin, il s'est couché sur l'herbe verte ; il a mis sur lui son épée et l'olifant. Puis il tourne la tête vers l'Espagne, car il veut que Charles et tous ses Français disent : « Le noble comte est mort en conquérant. » Il dit sa coulpe (2)

(1) Cette liste de pays conquis par Roland est fantaisiste.

(2) Il fait l'aveu de ses fautes.

à haute voix et pour ses péchés il offre à Dieu son gant. D'une main il se frappe la poitrine, de l'autre il tend vers Dieu son gant droit. Alors les anges du ciel descendent à lui. Saint Gabriel, saint Raphaël et saint Michel du péril portent l'âme du comte au paradis.



CHAPITRE XII

Les Sarrasins en fuite.



'EMPEREUR arrive à Roncevaux. Il ne voit pas une aune, pas un pied de terrain où ne gise mort soit un Français, soit un païen. Charles s'écrie : « Où êtes-vous, beau neveu ? Où est l'archevêque ? Où le comte Olivier ? Où sont Gérin et Gérier ? Où Othon et Béranger, Ive et Ivoire que j'avais si chers ? Que sont devenus le Gascon Engelier, Samson le duc et Anséis le vaillant ? Où est Gérard de Roussillon le vieux ? Où sont mes douze que j'avais laissés ? Mais à quoi sert de le demander quand nul ne répond ? Dieu ! je puis me désoler de n'avoir point été au commencement du combat. » Charles tire sa barbe comme un homme en colère. Il pleure des yeux ses barons chevaliers.

Tous les Français mènent grand deuil. Ils pleurent fils, frères, neveux, amis, seigneurs, ou hommes liges. Plusieurs se pâment de douleur.

Naime dit à l'empereur : « Regardez, sire, à moins de deux lieues vous pouvez voir sur les grands chemins poudreux une nombreuse armée de païens. Chevauchez, sire, et vengez cette douleur. — Ahi ! Dieu, dit Charles, sont-ils déjà si loin ? De France douce ils m'ont ravi la fleur. » Le roi donne à Gélon et à Othon, à Thibaut de Reims et au comte Milon l'ordre que voici : « Veillez, leur dit-il, sur le champ de bataille, les vaux et les monts. Laissez les morts étendus ici comme ils sont, mais gardez qu'il survienne bête ou ennemi avant que nous revenions. — Empereur juste, cher sire, nous ferons cela volontiers, répondent les quatre barons. » Ils retiennent avec eux mille de leurs chevaliers.

L'empereur fait sonner ses clairons. Avec sa grande armée il se lance à la poursuite de ceux d'Espagne qui lui ont tourné le dos. Quand le roi voit la vêprée décliner, il descend en un pré sur l'herbe verte ; il s'agenouille à terre et prie le Seigneur Dieu qu'il fasse arrêter pour lui le soleil, qu'il fasse tarder la nuit et demeurer le jour. Voici un ange qui parle avec lui : « Charles, chevauche, commande-t-il, car la clarté ne te fera point défaut. Tu as perdu la fleur de tes Français ; Dieu le sait et te permet de te venger de la gent crimi-



Il pleure des yeux ses barons chevaliers.

nelle.» A ces mots l'empereur est remonté à cheval. Pour Charles, Dieu fait un très grand miracle, car le soleil reste où il était.

Les païens s'enfuient, mais les Français les poursuivent. Au Val Ténébreux ils les atteignent enfin. Ils les pourchassent vers Saragosse. A grands coups ils les vont tuant, leur coupent les sentiers et les grands chemins. L'eau de l'Èbre est devant eux ; elle est profonde et a un courant très fort. Il n'y a ni barque, ni bateau sur le fleuve. Les païens appellent à leur secours un de leurs dieux, Tervagant, puis ils se jettent à l'eau, mais Tervagant est

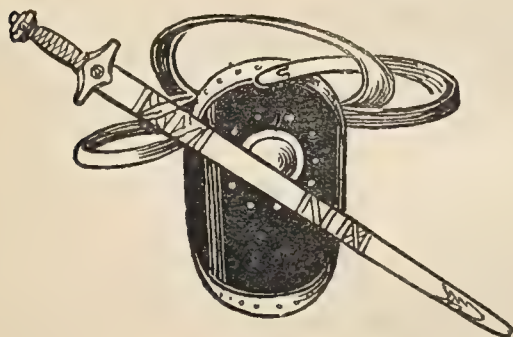
impuissant à les protéger. Les hommes armés sont trop pesants : la plupart coulent à pic, quelques-uns vont flottant au fil de l'eau, tous sont noyés.

Les Français s'écrient : « Vous fûtes malheureux, Roland, mais vous êtes vengé. »

Charles, voyant que les païens sont morts noyés, met pied à terre et rend grâces à Dieu. Quand il se relève, le soleil est couché. Alors l'empereur dit : « Il est temps de nous héberger pour la nuit, car il est trop tard pour retourner à Roncevaux. Nos chevaux sont las; ôtez-leur les selles et les freins et par ces prés laissez-les refroidir. — Sire, vous dites bien, » répondent les Français. Ils descendent donc en cette terre déserte et livrent les prés à leurs chevaux. Ils ne peuvent leur faire d'autre pansement. Les chevaliers sont très las, ils s'étendent à terre pour dormir. Cette nuit-là ils n'ont aucune sentinelle.

L'empereur s'est couché en un pré; il met son épieu à sa tête, car il ne se veut désarmer. Il a gardé son armure, il a ceint Joyeuse, son épée sans égale, qui jette des feux même la nuit. Cette épée est une merveille, car Charles a eu le fer de la lance dont Notre Seigneur fut percé sur la croix et il l'a fait déposer en la poignée d'or de son épée. Pour cette raison elle a nom Joyeuse. Bien le savent les barons français, car en l'honneur de Joyeuse, leur cri de guerre est : « Montjoie ! » Et à cause de cette épée nul ne peut leur résister.

Claire est la nuit et la lune brillante. Charles est couché, mais le deuil qu'il a de Roland et d'Olivier, de ses douze pairs et de la gent de France, lui pèse durement. Il pleure, se désole et prie Dieu de garder leurs âmes. Cependant le roi est las, il s'endort enfin. Par tous les prés dorment les Francs; les chevaux fatigués ne peuvent se tenir debout; ceux qui veulent de l'herbe la broutent étendus à terre. Les hommes sont las et leur couche est dure. Il a beaucoup appris, celui qui bien connaît fatigue et peine ! Charles dort, mais son sommeil est agité de visions pénibles.



CHAPITRE XIII

L'émir Baligant.



ARSILE s'est enfui à Saragosse ; sous un olivier, il est descendu à l'ombre. Il a ôté son épée, son heaume, sa cuirasse, et s'est couché sur l'herbe verte. De la blessure que lui fit Roland il a tout à fait perdu la main droite. Son sang a coulé longtemps, il s'évanouit plein d'angoisse. Bramimonde, son épouse, pleure, crie, se lamente. Les chevaliers qui ont servi Marsile maudissent Charles et la douce France. Ils s'en prennent à leur dieu Apollon : « Ah ! mauvais dieu, disent-ils, pourquoi nous faire une telle honte ? Pourquoi as-tu laissé confondre notre roi ? Vraiment celui qui te sert n'a pas à s'en louer ! » A Tervagant ils ôtent son escarboucle. Ils jettent Mahomet en un fossé où les

porcs et les chiens le mordent et le foulent.

Marsile revient à lui et se fait porter en sa chambre voûtée dont les murs sont sculptés et peints. Bramimonde pleure en s'arrachant les cheveux. « Eh! Saragosse, fait-elle, comme te voici malheureuse! Nos dieux sont félons et traîtres. L'émir sera bien couard s'il ne combat ces Francs si fiers, qui ne tiennent point à la vie mais la risquent toujours. L'empereur à la barbe fleurie est fou et téméraire; c'est très grande douleur que personne ne le tue. »

Or Marsile avait envoyé en Babylonie (1), à Baligant le vieil émir, son suzerain et le chef des Sarrasins, des brefs scellés, le sommant de secourir Saragosse. Car, s'il ne le fait, Marsile quittera ses dieux et toutes ses idoles, il recevra la chrétienté et fera la paix avec Charles.

Mais Babylone est loin et Baligant a tardé. Il a mandé ses vassaux dans quarante royaumes; il a fait appareiller ses grands navires, ses barques, ses nefes et ses gallions (2). Aux premiers jours d'été il est parti d'Alexandrie, toute une armée est sur mer. Tel est le nombre de ses navires que, la nuit, la mer resplendit de leurs escarboucles et de leurs lanternes. Comme ils approchent d'Espagne, tout le pays en est éclairé. Enfin les païens

(1) Au moyen âge on donnait souvent le nom de Babylone à la ville du Caire.

(2) Navires de transport.

quittent la mer et arrivent en eau douce, ils remontent l'Èbre. Au matin ils approchent de Saragosse et abordent sur la rive droite du fleuve.

L'émir descend de son bateau. Dix-sept rois le suivent : de comtes et de ducs je ne sais combien il y avait. Sous un laurier, au milieu d'un champ, sur l'herbe verte, on jette un tapis blanc. On y place un fauteuil d'ivoire et Baligant s'y assied; les autres restent debout à l'entour. « Écoutez, vaillants barons, dit le roi, Charles l'empereur m'a fait grande guerre par toute l'Espagne. En douce France j'irai le chercher. Je ne prendrai aucun repos qu'il ne soit mort, ou tout vif récréant (1). »

Alors sur son genou il jette son gant droit. Il appelle deux de ses chevaliers, Clarifan et Clarien, et leur ordonne d'aller à Saragosse annoncer à Marsile qu'il est venu le secourir contre les Francs. « Faites-lui chausser ce gant à son poing droit, dit Baligant, portez-lui en présent une once d'or pur, et ordonnez-lui qu'il vienne à moi pour reconnaître son vasselage. J'irai en France pour livrer bataille à Charles. Si l'empereur ne se rend et ne quitte la loi des chrétiens, je lui ôterai la couronne de dessus la tête. — Vous dites bien, » répondent les païens.

Les messagers partent; l'un porte le gant, l'autre le bâton. Ils chevauchent jusqu'à Saragosse, pas-

(1) Qu'il ne conserve sa vie en abjurant la religion chrétienne.



Baligant s'assied sur un fauteuil d'ivoire.

sent six portes, traversent quatre ponts. Toutes les rues sont pleines de bourgeois et l'on entend grand bruit au palais ; beaucoup de païens crient et mènent deuil, se plaignant de leurs dieux, Tervagant, Mahomet et Apollon, dont ils ne veulent plus. Ils se disent : « Chétifs, que deviendrons-nous ? Nous avons perdu le roi Marsile, puisque Roland lui a tranché la main droite, nous n'avons plus Jurfaleu le blond ; toute l'Espagne sera livrée aux Français. »

Les deux messagers, attachant leurs chevaux

sous l'olivier, montent au palais; comme ils entrent en la salle voûtée, par courtoisie ils font salut bien malvenu : « Mahomet qui nous a en sa baillie, Tervagant et Apollon, notre sire, sauvent le roi et gardent la reine !

— J'ouïs grande folie, répond Bramimonde, car nos dieux sont en récréantise (1). A Roncevaux ils ont laissé tuer nos chevaliers; ils ont failli à mon seigneur dans la bataille. Il a perdu la main droite; Roland le puissant la lui a tranchée. Charles aura toute l'Espagne en baillie. Que deviendrai-je, moi, triste captive? Hélas ! que ne m'a-t-on tuée !

— Ne parlez point ainsi, dame, répond Clarien. Nous sommes messagers de Baligant, le grand émir. Il sera le protecteur et le vengeur de Marsile. Et pour le lui prouver, il lui envoie son bâton et son gant. Sur l'Èbre nous avons quatre mille chalands, et des navires et des barques en tel nombre qu'on ne les saurait compter. Baligant jure d'aller quérir Charles en France et de le tuer, ou de lui faire renier la loi chrétienne.

— Vous pourrez trouver les Francs plus près d'ici, dit Bramimonde, car depuis sept ans c'est dans notre terre que guerroye Charlemagne et il n'est point encore rentré en France. C'est un homme vaillant et un grand combattant. Il aime mieux mourir que fuir. Il n'y a roi sous le ciel qu'il

(1) Nous n'avons plus foi en nos dieux.

ne prenne pour un enfant; Charles ne craint nul homme vivant.

— Laissez cela, dit Marsile le roi. Seigneurs, daignez parler avec moi. Vous voyez déjà que je suis navré à mort. Je n'ai ni fils ni fille, ni héritier; j'en avais un, il fut tué hier dans la bataille. Dites à mon seigneur l'émir qu'il me vienne voir. L'émir a des droits sur l'Espagne; je la déclare sa propriété, s'il la veut avoir, et qu'il la défende contre les Français. Je lui donnerai de bons conseils et, d'ici en un mois, il aura vaincu Charles. Portez-lui les clefs de Saragosse et mandez-lui qu'il ne la quittera plus s'il m'en croit. — Sire, vous dites vrai, répondent les envoyés. — L'empereur m'a tué mes hommes, continue Marsile, gâté ma terre, détruit mes cités. Il campe sur cette rivière de l'Èbre à sept lieues d'ici. Dites à l'émir qu'il amène son armée; par vous je lui mande de livrer bataille. » Les deux messagers s'inclinent, prennent congé et s'en retournent. Ils vont à l'émir comme gens effrayés, lui présentent les clefs de Saragosse, lui racontent la bataille de Ronceval et lui apprennent que les Français sont tout près.

Baligant se lève de son fauteuil : « Barons, s'écrie-t-il, ne tardez pas, montez, chevauchez ! Que Charles le vieux ne s'enfuie point ! Le roi Marsile sera vengé ; pour sa main droite je lui livrerai la tête de Charles. »

Baligant part avec son armée et va première-

ment recevoir l'hommage de Marsile en son palais de Saragosse. Le roi Marsile se fait dresser sur son séant par deux Sarrasins espagnols. De sa main gauche il prend un de ses gants et le tend à l'émir : « Sire roi émir, dit-il, je vous rends toutes vos terres et je vous fais hommage de Saragosse. Sire, j'ai perdu tous mes gens. » En pleurant, Baligant prend congé de Marsile. Il monte sur son destrier, puis, se mettant à la tête de son armée, il s'écrie : « Venez, païens, car déjà s'enfuient les Français. »



CHAPITRE XIV

Montjoie !



L'AUBE Charles s'est éveillé et il a rassemblé ses gens. Ils chevauchent vers Roncevaux pour aller voir le merveilleux dommage qui la veille y fut fait. Charlemagne se lamente en cherchant son neveu. Les fleurs des prés sont vermeilles du sang de nos barons ; le roi en a telle pitié qu'il pleure de douleur. Il reconnaît enfin le corps de Roland, sur l'herbe près des perrons ; sa face est blême, ses yeux chavirés sont pleins de ténèbres. L'empereur descend de cheval et va le prendre entre ses bras. « Ami Roland, dit-il, Dieu t'ait en sa miséricorde. Jamais nul homme ne vit tel chevalier pour goûter les grandes batailles. Hélas ! mon honneur a décliné. Ami Roland, Dieu te mette

en son paradis parmi les glorieux. Comme je fis mal de venir en Espagne ! Jamais il ne sera de jour où je ne serai en deuil de toi. » Charles s'arrache les cheveux. Cent mille Français ont si grande douleur qu'il n'en est pas un qui ne pleure durement.

Charles pleure Roland et célèbre ses hauts faits d'armes. Il tire sa barbe blanche. « Sire empereur, dit Geoffroi d'Anjou, ne menez point si grand deuil, mais faites chercher par tout le champ de bataille les nôtres que ceux d'Espagne ont tués. En un cimetière commandez qu'on les porte. — Vous dites bien, répond le roi. Sonnez votre cor. » Geoffroi d'Anjou sonne du clairon ; aux Français qui accourent Charles donne l'ordre de porter à un cimetière tous leurs amis qu'ils trouvent morts. Il y a avec les Français assez d'évêques et d'abbés, de moines, de chanoines, de prêtres ; ils les ont absous et bénis de la part de Dieu, puis à grand honneur les ont enterrés. Hélas ! c'est la seule chose qu'ils puissent encore faire pour eux. Charles fait embaumer les corps de Roland, d'Olivier et de Turpin pour les transporter en France.

L'empereur va s'éloigner de Roncevaux quand surgit l'avant-garde de Baligant. Devant l'armée chevauchent deux hérauts, qui, de la part de l'émir, annoncent la bataille. « Roi orgueilleux, disent-ils, ne t'en va point. Vois Baligant qui chevauche après toi ; grandes sont les armées

qu'il amène d'Arabie; nous verrons bien si tu as des hommes vaillants. »

Charles regarde fièrement ses barons, puis il s'écrie à voix grande et haute : « Barons français, à cheval et aux armes ! » L'empereur s'arme tout le premier. Il ceint Joyeuse qui en remontre au soleil pour sa clarté, il suspend son écu à son cou, prend son épieu et monte sur Entencendur, son bon cheval. Les Français s'arment tous ; leurs dix corps d'armée passent devant l'empereur. Dans les deux premiers ne se trouvent que des chevaliers français ; le troisième est composé de Bavaois, le quatrième d'Allemands, le cinquième de Normands, le sixième de Bretons, le septième de Poitevins et de barons d'Auvergne, le huitième de Flamands et de barons de Frise, le neuvième de Lorrains et de Bourguignons sous les ordres de Thierry, duc d'Argonne, et le dixième des plus vaillants chevaliers de France. Charles est fier de ses soldats : « Les Arabes se repentiront d'être venus, s'écrie-t-il. Je leur ferai payer la mort de Roland ! »

Les Français chevauchent hardiment ; les clairons sonnent derrière et devant. Dominant le bruit, on entend l'olifant, que porte maintenant le baron Guine. En l'entendant, les chevaliers pleurent de pitié pour Roland. Les Français sortent des défilés et vont prendre leur position en Espagne.

Les chefs de l'avant-garde de Baligant retournent à leur maître : « Sire, disent-ils, nous avons

vu l'orgueilleux roi Charles. Fiers sont ses hommes : il n'a pas à craindre qu'ils lui faillent. Armez-vous, sire, nous aurons bataille tout de suite. — Sonnez mes clairons, répond Baligant, pour que mes païens le sachent. »

L'émir ceint une cuirasse ornée d'or et monte sur son destrier. Il a la poitrine et les épaules larges, les flancs grêles, le visage fier et clair, la tête aussi blanche que fleurs en été. — Dieu ! quel baron, s'il eût été chrétien ! — Il éperonne son cheval jusqu'au sang, prend son élan, saute un fossé de cinquante pieds de largeur. Les païens s'écrient : « C'est bien celui-ci qui doit défendre nos marches. Il n'y a pas de Français qui puisse se mesurer avec lui sans en perdre la vie. Charles est fou d'être resté. »

Baligant a un fils, Malpramis, qui est grand et vaillant. Sous la conduite de Baligant, de Malpramis, du roi Forleu et du roi d'Apamort, l'armée païenne s'avance, avec ses trente bataillons. L'émir fait porter devant lui son dragon, l'étendard de Tervagant, celui de Mahomet et une image d'Apollon le félon.

« Vous mourrez aujourd'hui, brigands, s'écrient les Français. Sire Dieu, protégez Charles. Que cette bataille soit jugée (1) en son nom ! Montjoie ! » Les païens se disent entre eux : « L'armée de

(1) Au moyen âge, on croyait que Dieu donnait la victoire (soit dans les batailles, soit dans les joutes) au parti qui avait le bon droit pour lui.

Charles est belle, nous aurons une puissante bataille. »

Le jour est clair, le soleil brille; les armées sont nombreuses, les campagnes sont vastes. La mêlée est sanglante. Les Français et les Arabes combattent avec une ardeur égale; pourtant les Arabes fléchissent.

Malpramis tombe, ainsi que son oncle Canabeu. L'émir fait sonner du clairon par tout le champ pour rallier ses compagnons. Les Maures d'Occident se jettent aussi sur les Français et en abattent sept mille. Mais les Français reforment leurs bataillons rompus et continuent la lutte. Le roi Charles frappe de grands coups, ainsi que Naime et Geoffroi d'Anjou. Ogier le Danois abat celui qui tient le dragon de Baligant et s'en empare, puis il prend l'étendard de Mahomet. Toutefois Baligant ne se rend point.

Le jour passe, voici la vèprée. La bataille fait rage pis que jamais. Elle ne pourra cesser que lorsqu'un des deux partis aura reconnu ses torts.

« Charles, crie l'émir, réfléchis et prends conseil, de peur que tu ne te repentes de ta témérité. Tu as tué mon fils et mon frère. A très grand tort tu me disputes mon pays. Devant mes hommes rends-toi, ou bien tu viendras me servir en Orient.

— Tu prononces des paroles de folie, répond Charles. A un païen je ne dois ni pays ni amour.

Reçois la loi chrétienne que Dieu nous a présentée et alors je t'aimerai toujours, mais tu seras mon vassal.

— Tu tiens un mauvais discours, » dit Baligant.

La lutte sanglante reprend de plus belle. Enfin Charles tranche la tête à Baligant et l'abat mort à ses pieds. « Montjoie ! » s'écrie-t-il en reconnaissant l'émir. Alors, épouvantés, les païens s'enfuient, poursuivis par l'empereur et les Français. « Seigneurs francs, vengez vos deuils, s'écrie Charles, car ce matin vous vit pleurer des yeux. » Les païens s'enfuient, mais les Français les pressent. La poursuite dure jusqu'à Saragosse.

Bramimonde est montée en une haute tour avec les clercs et les chanoines de la fausse loi de Mahomet. Quand elle voit les Arabes qui s'en viennent fuyant devant les Francs, elle s'écrie : « Aide-nous, Mahomet ! » Puis elle descend dans la salle voûtée. « Gentil sire roi, dit-elle à Marsile, déjà sont vaincus nos hommes, l'émir est tué à grande honte. » Alors le roi se tourne vers le mur en pleurant, et de deuil il rend l'âme.

Les païens sont morts ou confondus. Charles abat les portes de Saragosse, il prend la cité et y entre avec son armée. Il est fier, l'empereur à la barbe fleurie. Bramimonde lui rend toutes les tours, dix grandes et cinquante menues.

CHAPITRE XV

La belle Aude.



Le jour est passé, la nuit est venue; claire est la lune, les étoiles flamboient. Charles a pris Saragosse. Il ordonne à mille Français de fouiller la ville, les synagogues et les mahomeries (1). A coups de maillets de fer et de cognées ils brisent les images et toutes les idoles (2); il n'en restera pas une. Les évêques français bénissent les eaux, les chevaliers mènent les païens au baptême. S'il y en a qui ne veulent se convertir, Charles les fait prendre et tuer. Plus de cent mille Sarrasins sont baptisés, mais Charles fait conduire la reine

(1) Lieux où les Mahométans célébraient leur culte.

(2) L'auteur fait erreur : ni les Juifs, ni les mahométans n'adoraient d'idoles.

Bramimonde en France; elle sera captive, car le roi la veut convertir par la douceur.

La nuit passe, le jour clair est venu. Charles garnit les tours de Saragosse de guerriers; il y laisse mille chevaliers qui doivent lui garder la ville. Puis les Français partent, emmenant Bramimonde. Ils passent à Narbonne et à Bordeaux, où ils déposent l'olifant plein d'or sur le tombeau de saint Séverin. Ils traversent la Gironde dans de très grands bateaux et conduisent à Blaye les corps de Roland, d'Olivier et de l'archevêque Turpin. C'est là qu'ils gisent encore, sous de beaux tombeaux blancs, en l'église de Saint-Romain.

Charles et ses Francs chevauchent par vaux et par monts jusqu'à Aix, sans faire de séjour dans aucune ville. A peine arrivé, l'empereur mande auprès de lui, de toutes les parties du royaume, les plus sages de ses vassaux, pour qu'ils jugent le traître Ganelon.

Charles est rentré dans son palais à Aix. La sœur d'Olivier, Aude, accourt et se jette à ses pieds. « Sire, dit-elle, où est Roland le capitaine, qui jura de me prendre pour sa femme? » Charles pleure et tire sa barbe blanche; il est accablé de tristesse : « Sœur, chère amie, répond-il, tu me demandes des nouvelles d'un homme mort. Mais je te donnerai en échange mon fils Louis. Je ne saurais faire davantage pour toi, car il tiendra toutes mes terres. » Aude répond : « Sire, vos pa-

roles me sont étranges. Ne plaise à Dieu, ni à ses saints, ni à ses anges, que je reste en vie après Roland. » Elle perd la couleur et tombe aux pieds de Charles. L'empereur pense qu'elle s'est pâmée. Il en a grande pitié. Il la prend par la main et la relève, elle a la tête inclinée vers l'épaule. Charles voit alors que la douce et belle Aude est morte.

Il la fait porter à un moutier de nonnains (1) et mande quatre comtesses qui la veillent toute la nuit jusqu'au point du jour. Puis, le long d'un autel, on l'enterre avec de grands honneurs.

(1) Religieuses.



CHAPITRE XVI

Le jugement de Ganelon.



PENDANT Gane le traître attend son jugement. Devant le palais du roi il est lié de chaînes de fer. Quatre valets le frappent à coups de lanières de cuir. Le jour de Saint-Sylvestre il comparait devant la cour des barons. Trente de ses parents sont venus pour prendre sa défense.

« Seigneurs, dit Charles, jugez-moi Gane selon la justice. Avec mon armée il se rendit en Espagne et me perdit vingt mille de mes Français, et mon neveu que jamais plus je ne verrai, et Olivier le preux et courtois. Pour de l'or il a trahi les douze pairs. »

Ganelon s'écrie : « Que je sois félon si je cache la vérité ! Roland me voua à la mort, c'est pour-

quoi je pensai à tirer vengeance de lui et le fis mettre à l'arrière-garde, mais je nie qu'il y ait eu trahison. » — Les Français répondent : « Nous en tiendrons conseil. »

Ganelon se tient debout devant le roi. Il est beau de corps et de visage et, s'il était loyal, il semblerait un noble vassal. Il s'écrie à très haute voix : « Pour l'amour de Dieu, entendez-moi, barons ! Je fus en l'armée avec l'empereur, je le servis avec fidélité et amour. Mais Roland, son neveu, me prit en haine et me fit condamner à la mort et à la douleur en me faisant choisir pour porter un message au roi Marsile. Alors je défiai Roland, Olivier et leurs compagnons ; Charles et ses nobles barons entendirent mon défi. Je me suis vengé, mais il n'y a pas eu trahison. » — C'est ainsi que se parjure Ganelon.

Les Français répondent : « Nous en tiendrons conseil. »

Un des parents de Gane, venus pour le défendre, sait très bien parler et se faire écouter de tout le monde. C'est Pinabel, du château de Sorrence. Gane lui dit : « En vous, ami, je mets toute ma confiance ; gardez-moi de la mort et de la calomnie. — Vous serez sauvé tout de suite, répond Pinabel. Il n'y a pas un Français qui vous condamne à mort, ou, s'il en est un, que l'empereur m'octroie en grâce de le défier à une joute d'armes et je lui prouverai qu'il est dans son tort. »

Les barons d'Auvergne aiment fort Pinabel. « Sire, disent-ils à l'empereur, pardonnez à Gane cette fois-ci ; il vous servira désormais avec amour et fidélité. Roland est mort ; jamais vous ne le reverrez. Vous ne le recouvrirez ni pour or, ni pour aucun trésor. Il serait bien fou que vos barons se battent pour cette affaire. — En défendant Gane, vous êtes félons et traîtres envers moi, » fait l'empereur, et son visage s'assombrit.

Alors s'avance un baron qui relève le défi de Pinabel ; c'est Thierri, le frère du seigneur Geoffroi l'Angevin. Il n'est guère grand, mais agile et bien bâti ; il a le corps grêle et les cheveux presque noirs. Courtoisement il parle à l'empereur : « Beau sire roi, dit-il, vous savez que je vous ai bien servi. Il se peut que Roland ait eu quelques torts envers son parâtre, mais votre service devait suffire à en consoler Gane. Il est félon comme l'est celui qui trahit et il s'est parjuré devant vous. Pour cela, condamnez-le à être pendu ; traitez-le comme félon, qui fit félonie. S'il est un de ses parents qui me veuille démentir, par cette épée que j'ai ceinte ici, je maintiendrai mon dire et j'en prouverai la justice. »

Les Français s'écrient : « Vous avez bien dit. » Pinabel s'avance devant le roi : « Sire, dit-il, faites cesser tout ce bruit, c'est à vous qu'il appartient de prononcer ; je combattrai contre Thierri s'il le faut. » Il remet son gant à Charles et Thierri en fait de même.

On 'choisit Ogier de Danemark pour régler la joute et préparer les chevaux et les armes. Les deux champions confessent leurs péchés, puis ils se font absoudre et bénir. Ils entendent la messe et communient, ils font aux moutiers de très grandes offrandes. Ils s'arment alors et montent sur leurs destriers.

Les chevaliers français craignent pour Thierrî, le champion de leur ami Roland. Dieu seul sait comment finira la lutte, car les deux champions sont preux et vaillants et leurs destriers fiers et agiles.

La joute a lieu en un grand pré à Aix. Thierrî et Pinabel éperonnent bien leurs chevaux et lâchent toutes les rênes. Ils s'élancent l'un contre l'autre avec un grand courage. Chacun perce la targe (1) et le haubert de son adversaire. Les sangles sont mises en pièces, les selles tombent à terre. Alors les deux barons se relèvent vivement et se frappent à grands coups d'épée. Dix mille chevaliers suivent le combat avec angoisse.

« Thierrî, dit Pinabel, je serai ton homme lige par amour et fidélité, à ton plaisir je te donnerai de mon avoir (2) si tu fais accorder Gane avec le roi. — Jamais, répond Thierrî. Que tous les seigneurs français soient félons si j'octroie pareille

(1) Petit bouclier en usage au moyen âge.

(2) Je te donnerai de mes richesses, autant que tu en voudras.

demande ! Dieu décidera aujourd'hui où est le droit. Pinabel, tu es vaillant, grand et fort, tes pairs connaissent ton courage, quitte cette bataille et je te ferai accorder avec Charles ; mais que justice soit faite de Ganelon. — Ne plaise au Seigneur Dieu ! s'écrie Pinabel. Je ne me retirerai du combat pour nul homme mortel ; mieux vaut mourir que forfaire à l'honneur. »

Ils recommencent à frapper de leurs épées sur les heaumes ornés d'or. La lutte devient terrible, elle ne pourra être terminée sans mort d'homme. Soudain Pinabel assène à Thierrri un coup formidable qui lui descend jusqu'au milieu du visage. Il a la joue droite toute sanglante ; le haubert lui tombe du dos. Les Français poussent un cri.

Lorsque Thierrri se sent frappé au visage, à son tour il frappe violemment le casque d'acier bruni de Pinabel, le fendant jusqu'au nasal. La cervelle jaillit, Pinabel tombe mort. Les Français s'écrient : « Dieu a fait montre de puissance. Il est juste que Ganelon soit pendu, ainsi que ses parents qui ont plaidé pour lui. »

L'empereur Charles vient avec le duc Naime, Ogier de Danemark, Geoffroi l'Angevin et Guillaume de Blaye, saluer le vainqueur. Il prend Thierrri entre ses bras, lui essuie le visage sanglant avec ses grandes fourrures de martre. Les autres le désarment et le dévêtent tout douce-



Les deux barons se relèvent vivement et se frappent
à grands coups d'épée.

ment, puis le font monter sur une mule d'Arabie
et le conduisent dans la ville.

Charles en appelle à ses comtes et à ses ducs :
« Que me conseillez-vous de faire, dit-il, de ceux
que j'ai retenus comme otages de Pinabel, des pa-
rents de Gane venus à son plaïd (1) ?

— Sire, répondent les Francs, il n'en doit pas
vivre un seul; les trente seront pendus. »

Français, Normands, Bourguignons, Poitevins,

(1) Assemblée de barons, réunis pour rendre la justice ou pour
délibérer d'une affaire importante.

Bavarois, Saxons, Lorrains, Frisons et Allemands, tous les barons de Charles s'en retournent dans leurs terres, mais auparavant ils ont condamné Ganelon à une mort terrible. On fait amener quatre chevaux vifs et fiers auxquels on lie les membres de Gane, puis on lâche les chevaux après les avoir excités. Ganelon est mis en pièces sur l'herbe verte ; il est mort comme un félon récréant, car celui qui trahit doit être tué par autrui ; il ne serait pas juste que l'homme qui a trahi s'en pût vanter.

Quand l'empereur a accompli sa vengeance, il mande à lui ses évêques, tant ceux de France que ceux d'Allemagne : « En ma maison, leur dit-il, j'ai une noble captive qui jadis fut païenne ; elle a tant ouï de sermons et d'exemples qu'elle veut croire en Dieu et demande la chrétienté. Baptisez-la pour que Dieu ait son âme. » Ils lui répondent : « Cherchez-lui des marraines qui soient très nobles dames. »

Aux bains d'Aix on baptise la reine d'Espagne et on lui donne le nom de Julienne. Elle est chrétienne par vraie connaissance.

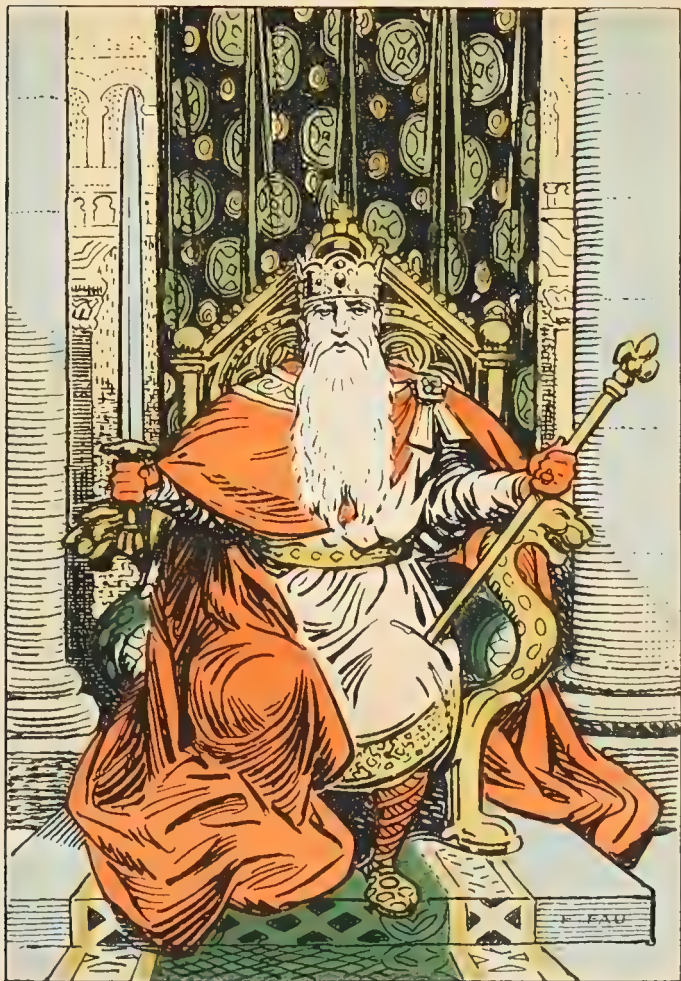
L'empereur a fait justice du traître et apaisé sa grande colère, il a mis Bramimonde en la chrétienté. L'assé est le jour, la nuit sereine est venue ; le roi s'est couché en sa chambre voûtée. Alors saint Gabriel vient lui dire de par Dieu : « Charles, appelle les armées de ton empire ; tu iras en terre d'Ebre secourir le roi Vivien, que les païens tien-

ment assiégé dans la cité d'Imphe : les chrétiens t'y réclament. »

L'empereur voudrait n'y point aller. « Dieu, dit-il, si peineuse est ma vie ! » Il pleure des yeux et tire sa barbe blanche.

Ici s'arrête la geste que Théroulde déclinait.





Charlemagne.



VOYAGES DE CHARLEMAGNE⁽¹⁾

CHAPITRE PREMIER

Charlemagne en la terre d'outre-mer.



u temps de Charlemagne, il advint en la terre d'outre-mer une grande persécution à la chrétienté : car les Sarra-sins entrèrent en la terre de Syrie, prirent la cité de Jérusalem, violèrent le Saint-Sépulcre et chassèrent le patriarche. Toutefois il s'échappa de leurs mains et s'enfuit à Constantinople, auprès de Constantin l'empereur et de son fils Léon. Avec pleurs et larmes il leur conta

(1) Épisodes tirés d'un fragment de la *Chronique de Saint-Denis* (geste de Charlemagne), qui n'est pas fondé sur des faits véritables.

la grande douleur et l'horrible persécution qui, en terre d'outre-mer, était advenue, et comment les félons Sarrasins avaient pris les villes et les châteaux du royaume de Jérusalem, gâté les champs, tué le peuple en partie, et en partie mené en captivité, si bien qu'il n'était cœur de bon chrétien qui n'en dût être courroucé. L'empereur fut dolent de ces nouvelles.

A la fin, l'empereur Constantin manda ce malheur à Charlemagne, l'empereur des Romains, car la haute renommée de son nom et de ses faits s'était déjà répandue par toutes les contrées d'Orient. On élut quatre messagers pour fournir cette besogne, dont deux furent chrétiens et deux furent Hébreux. Les messagers chrétiens apportaient la lettre où le mandement était écrit de la main de Jean le patriarche et les deux Hébreux apportaient la lettre de l'empereur, scellée de son propre sceau. Mais la teneur des deux lettres était toute une : elles mandaient à Charlemagne qu'il eût à se rendre en Orient pour régler cette affaire.

Ayant passé par Reims et par Saint-Denis, les messagers vinrent à Paris et rencontrèrent Charlemagne qui rentrait en la cité, après un voyage en Auvergne. Ils le saluèrent, comme il convenait, puis lui tendirent les deux lettres qu'ils apportaient. L'empereur les reçut, brisa les sceaux et les lut bien longuement sans mot dire. Il comprit que la renommée de ses faits et de sa prouesse s'était

déjà répandue jusqu'en Orient. Alors il en eut très grande joie à son cœur, mais, pour ce qu'il était dolent que les mécréants eussent pris la cité de Jérusalem et souillé le Saint-Sépulcre, il commença de pleurer.

Il aperçut que ceux qui étaient autour de lui se demandaient l'un à l'autre ce que les lettres pouvaient chanter, qui en telle tristesse avaient mis l'empereur. Alors il fit appeler Turpin, l'archevêque de Reims, et lui commanda qu'il lût les brefs devant tous les Français. Et quand il les eut lus, bien et ouvertement devant tous, ils commencèrent à crier d'une seule voix, en telle manière : « Roi, si tu penses que nous soyons si las et si travaillés que nous ne puissions souffrir le travail d'un grand voyage, nous promettons à Dieu que si toi, qui es notre terrien sire, tu refuses de venir avec nous, et que tu ne nous veuilles conduire, nous partirons demain au point du jour avec les messagers. »

L'empereur fut joyeux de ce qu'ils s'accordaient ainsi tous d'une volonté à ce qu'il désirait lui-même, et il fit crier par tout le royaume de France que ceux qui pourraient porter armes, et vieux et jeunes, s'appareillaient (1) pour aller avec lui en Orient contre les Sarrasins et que ceux qui à ce commandement ne voudraient obéir don-

(1) S'apprêtassent.

nassent quatre deniers, à cause de leur servage. Que vous conteraient-on plus? Il assembla tant de peuple, de toutes manières de gens, en assez peu de temps, qu'il eut une armée plus grande et plus forte qu'il n'en avait jamais eu auparavant.

L'empereur se mit en voyage avec toute sa gent. Nous ne pouvons raconter toutes les aventures qui leur advinrent en cette voie, car la matière serait trop longue.



CHAPITRE II

Charles refuse les richesses de l'empereur grec.



QUAND Charlemagne et son armée eurent longtemps erré, ils vinrent en la cité de Constantinople, où ils furent joyeusement et honorablement reçus de l'empereur et du peuple. Les deux empereurs et leur armée outrepassèrent jusqu'à la cité de Jérusalem, tuèrent et châtièrent les Sarrazins et délivrèrent la cité et tout le royaume des mécréants : au patriarche et à la chrétienté ils rendirent et rétablirent ce qu'ils avaient perdu. Et quand la cité et tout le pays furent remis en bon point et qu'ils furent de retour à Constantinople, l'empereur Charles demanda congé à l'empereur des Grecs de retourner en France. Mais celui-ci, qui était en toutes choses sage et avisé, ne voulut

pas que Charles et ses gens partissent ainsi sans rien recevoir de lui. Il pria donc l'empereur de France de rester avec lui au moins jusqu'au lendemain, et celui-ci, qui était aussi débonnaire qu'un agneau, lui répondit, de cœur joyeux, qu'il ferait volontiers ce qu'il voudrait et qu'il demeurerait là encore trois jours s'il lui plaisait.

Car Charlemagne pensait que Constantin le voulait retenir parce qu'il avait besoin de lui et de son armée pour quelque guerre; toutefois ce n'était point pour cela, mais seulement pour les honorer. Charles demeura donc cette journée; le lendemain avant le jour, il fit appareiller son armée pour retourner en France. Cependant l'empereur de Constantinople avait fait préparer, au sortir des portes de la cité, sur une grande place, droit en la voie de Charles et de sa gent, toutes manières de richesses : destriers, palefrois, divers oiseaux de proie, drap d'or, étoffes de soie de diverses couleurs et toute la gloire de pierres précieuses.

Quand l'empereur Charles sut qu'il faisait tel appareillement, il manda ses barons et ses prélats pour prendre conseil d'eux quant à ce qu'il devait faire de ces choses, s'il devait prendre ce que l'empereur lui avait fait appareiller ou non. Alors répondirent tous les barons et tous les prélats que, par leur conseil, rien n'en serait pris, car il semblerait qu'ils fussent venus là pour être payés de leur travail; il ne semblerait point qu'ils y fussent

venus pour délivrer la sainte cité des mains des Sarrasins. « Et vous-même, sire, dirent-ils, qui avez si grand nom de bonté par tout le monde, vous en seriez diffamé aussi, car on penserait que vous êtes venu ici par convoitise. »

L'empereur fut très joyeux quand il ouït ce conseil, qu'il avait désiré et proposé en son cœur. Alors il manda tout secrètement aux capitaines, que chacun commandât, en sa langue et à sa gent (parce qu'il y avait gent de diverses nations), que nul ne fût assez hardi pour mettre la main à la chose qu'on lui offrait.

Constantin, l'empereur d'Orient, appela Charlemagne, l'empereur de France, et lui parla en telle manière : « Sire, cher ami, roi de France et empereur auguste, je te requiers humblement, par amour et par charité, que toi et ton armée, vous choisissiez à votre plaisir de ces richesses, qui pour vous et vos gens sont ici amassées; et il me plairait bien que vous les prissiez toutes. » Alors l'empereur Charlemagne lui répondit qu'ils ne le feraient en aucune manière, car lui et sa gent étaient venus là pour acquérir les choses célestes et non pour des richesses terrestres, et qu'ils avaient souffert de bon cœur les fatigues du voyage. C'est ainsi que les deux empereurs luttaient de charité : l'un ne cessait d'admonester l'autre qu'il prit de ses richesses par amour, l'autre se défendait de briser sa résolution en le faisant.

L'empereur d'Orient dit enfin à Charles qu'il convenait qu'il prit quelques joyaux, non point en récompense de son travail, mais pour les montrer aux gens de son pays, quand il y serait retourné, et pour leur prouver qu'il avait bien été en Orient. Or l'empereur Charlemagne avait pensé la nuit auparavant que ce serait chose bonne et honnête qu'il emportât quelques saintes reliques aux pays d'Occident. C'est pourquoi il répondit à l'empereur Constantin en telle manière : « Moi-même, j'avais pensé en cette nuit et désiré de tout mon cœur, non point ces richesses que tu as ici amassées devant moi, mais chose honnête que je puisse emporter, et qui fût exemple de pitié au peuple d'Occident. C'est pourquoi je consentirai à ta prière si tu veux ouïr ma requête et choisir telle chose que je puisse emporter honnêtement et dignement. »

Alors lui répondit l'empereur Constantin qu'il lui octroyait tout ce qu'il lui plairait de choisir. Et l'empereur Charlemagne lui découvrit son cœur et dit ainsi : « Je te prie que tu m'octroies les reliques de la passion que notre sire Jésus-Christ souffrit en la croix, afin que ceux de nos parties d'Occident qui ne peuvent venir à Jérusalem voient un témoignage de la passion de Jésus-Christ. »

CHAPITRE III

Charles vient à Aix-la-Chapelle.



'EMPEREUR d'Orient accueillit favorablement cette requête : débonnairement il l'octroya. Puis il retourna auprès du clergé et des barons pour s'enquérir où ces reliques étaient déposées. Alors ils lui dirent : « Sire, si tu veux toucher et prendre une partie des reliques de notre Sauveur, il serait bon que nos cœurs fussent auparavant nettoyés par le balai de vraie confession et que les fourrés d'épines et de charbons qui sont en notre sein fussent défrichés par un jeûne de trois jours; alors seulement pourrait-on s'approcher légèrement de ces reliques. » Constantin loua ce conseil et commanda qu'ainsi fût fait. Le clergé et les barons firent tant

qu'ils trouvèrent où les reliques étaient cachées et les deux empereurs vinrent au lieu où elles étaient déposées, et ils se laissèrent choir humblement sur le pavement et confessèrent de bon cœur leurs péchés. Lorsque leurs gens se furent aussi confessés, l'évêque Daniel prit la châsse dans laquelle était la sainte couronne, et quand il l'eut deffermée et ouverte, un doux parfum se répandit sur tous ceux qui étaient là, tant qu'il semblait qu'ils fussent en paradis terrestre.

Toutes les reliques furent mises en divers sacs, chacune par l'empereur Charlemagne lui-même; puis elles furent placées toutes ensemble en un grand sac de cuir de bœuf que l'empereur portait attaché à son cou. Alors Charlemagne prit congé de Constantin en grand amour et il se mit au retour, lui et son armée. L'empereur demeura six mois et un jour au delà du Rhin pour reposer son armée, puis il se remit en chemin et vint tout droit à Aix-la-Chapelle. Et là il fit faire une église de grande œuvre et coûteuse, en l'honneur de Notre Dame sainte Marie. Dedans il mit les reliques bien honorablement. Après quoi il envoya des messagers par tout le monde et fit crier que tous vinssent à Aix-la-Chapelle aux ides de juin, pour voir et pour adorer les saintes reliques qu'il avait apportées de Jérusalem et de Constantinople.

Quand arriva le second mercredi de juin, une très grande multitude de gens se rassembla à Aix-

la-Chapelle, avec une foule d'évêques et d'archevêques et même le pape Léon, et une très grande fête fut célébrée. Ils demeurèrent là un mois et trois jours et, avant qu'ils partissent, l'empereur leur fit une requête et leur parla en telle manière : « Seigneurs, tous ceux qui êtes ici assemblés, vous premièrement, sire, apostole(1) de l'Église de Rome, qui êtes chef de toute la chrétienté, et vous, seigneurs, prélats, archevêques, évêques et abbés, je vous requiers que vous m'octroyiez un don. » — Turpin, l'archevêque de Reims, répondit pour tous : « Très doux empereur et sire, tout ce qu'il vous plaira de requérir, nous l'octroyons, doucement et débonnairement. — Je veux donc, dit Charlemagne, que vous excommuniiez et sépariez de la compagnie de Dieu et de la sainte Église tous ceux qui empêcheront — n'importe où je meurs — que mon corps ne soit apporté à Aix-la-Chapelle : car je désire être mis là honorablement et en la manière que l'on doit ensepulturer roi et empereur ; je choisis Aix par-dessus tout autre lieu. » L'apostole et tous ceux qui étaient là assemblés obéirent à la requête de l'empereur. Puis ils partirent et s'en retournèrent chacun en sa contrée.

(1) Pape.

CHAPITRE IV

Charles délivre la sépulture de saint Jacques, à Compostelle.



UAND l'empereur Charlemagne eut conquis toutes les terres et étranges régions, cités et châteaux, d'une mer jusqu'à l'autre, et qu'il les eut soustraites aux mains des mécréants, il fut beaucoup tourmenté et vexé des grandes armées qu'il avait tant de fois conduites sur ses ennemis, et en son cœur il se proposa de ne plus guerroyer, mais d'user le reste de sa vie en paix et repos. Mais une nuit il regarda vers le ciel et vit un chemin d'étoiles qui commençait, semblait-il, à la mer de Frise et se dirigeait entre l'Allemagne et la Lombardie, entre la France et l'Aquitaine, entre la terre des Basques et la Gascogne, entre l'Espagne

et la Navarre, tout droit en Galice, là où le corps de monseigneur saint Jacques reposait, sans nom et sans mémoire. Il vit ce signe par plusieurs nuits; alors il commença fortement à penser en son cœur ce que cela pouvait signifier. Tandis qu'il était une nuit en cette pensée, saint Jacques lui apparut et lui dit : « Beau fils, que fais-tu ? » Et Charlemagne répondit : « Sire, qui es-tu ? — Je suis Jacques l'apôtre. Il me pèse que mon corps soit en Galice sans nulle mémoire, laidement traité entre les mains des Sarrasins. Je m'émerveille pourquoi tu n'as point délivré des mécréants la terre où repose mon corps. Ce chemin d'étoiles que tu as vu au ciel signifie que tu iras avec une grande armée en cette partie, pour détruire la païenne gent et pour délivrer ma terre et ma sépulture des mains des Sarrasins. Appareille-toi donc et t'y rends au plus tôt que tu pourras, et j'obtiendrai pour toi, de Notre Seigneur, une couronne au paradis. »

Charlemagne rassembla son armée de toute part et il entra de force en Espagne. Pampelune fut la première cité qu'il assiégea : quatre mois y fut avant de la prendre. Puis les Français y entrèrent ; ils gardèrent en vie les Sarrasins qui voulurent recevoir le baptême et ils tuèrent ceux qui demeurèrent en mécréantise. Charlemagne traversa ainsi, avec son armée, toute la Gascogne et l'Espagne jusqu'en Galice, prenant cités et châ-

teaux. Il visita dévotement la sépulture de monseigneur saint Jacques, puis il passa outre jusqu'au rivage. Quand il vit qu'il ne pourrait passer plus loin, il ficha sa lance en la mer. Il fit baptiser par la main de l'archevêque Turpin les Galiciens convertis, puis il erra par toute la terre d'Espagne d'une mer jusqu'à l'autre.



CHAPITRE V

Charles épargne l'image de Mahomet.



HARLEMAGNE conquit de très nombreuses cités et toutes par bataille, et toutes ces cités et toutes ces régions obéissaient à son commandement, mais il ne put prendre la cité de Luïserne, qui est située dans le val de Vauvert. Il l'assiégea quatre mois, mais quand il vit qu'il ne la pourrait prendre par force, il fit sa prière vers Notre Seigneur et à monsieur saint Jacques. Alors le mur tomba et la ville demeura sans habitants, et une grande eau pareille à un étang se forma au milieu de la cité, noire et horrible, et dedans nageaient de grands poissons tout noirs, qu'on voit nager jusqu'à aujourd'hui dans cet étang.

Aucun des anciens rois de France et aucun des

anciens empereurs de Rome ne prit autant de cités d'Espagne que Charlemagne. Tous les temples et toutes les idoles des Sarrasins qu'il y trouva, il détruisit complètement, sauf une seule qui est en la terre de Sandalus et a nom Salamcadis, ce qui veut dire le dieu de Cadix. Les Sarrasins disent que leur dieu Mahomet fit cette image en son propre nom quand il vivait, et enferma et scella dedans une légion de diables, par l'art de la nécromancie. Ceux-ci tiennent cette image en si grande force, que nul ne la peut fendre ni briser. Si un chrétien s'en approche, il meurt ou est en grand péril de mort, mais si un Sarrasin s'en approche, il s'en retourne sain et sauf; pourtant si un oiseau s'y pose par aventure, il meurt.

Voici comment est cette image : sur le rivage de la mer est une haute pierre, très bien ornée d'ancien ouvrage sarrasin, large et carrée par-dessous, et par-dessus étroite et haute. Sur cette haute colonne est cette image faite en forme d'homme; en sa main droite elle tient une clef, la face tournée vers le midi: les Sarrasins disent que la clef lui doit choir de la main aux derniers jours du siècle qui convertira toute la terre d'Espagne à la foi chrétienne. Et quand ceux de la terre verront que la clef sera chue, ils enfouiront leurs richesses en terre et fuiront l'Espagne.

De l'or et des richesses que les princes et les rois d'Espagne donnèrent à Charlemagne, il fit faire

l'église de Saint-Jacques-de-Galice; noblement il la construisit et la garnit de cloches, de drap de soie, de livres, de cierges, de croix, de calices et d'autres ornements. Avec le reste de l'or et de l'argent qu'il apporta d'Espagne, il fonda l'église de Saint-Jacques à Aix-la-Chapelle; l'église de Saint-Jacques en la cité de Béziers; en la cité de Toulouse, une autre de Saint-Jacques; la quatrième de Saint-Jacques en Gascogne, sur le chemin des Pèlerins, et la cinquième aussi de Saint-Jacques en la cité de Paris, entre le fleuve de Seine et Montmartre.



CHAPITRE VI

*Charles bat les Sarrasins et prend
la cité d'Agen.*



EU de temps après que Charles fut retourné en France, un roi païen de la terre d'Afrique, qui avait nom Agoulant, entra avec une grande armée en Espagne : il conquît la terre que Charles avait prise, les cités et les châteaux, il chassa et tua en partie les chrétiens que Charles avait laissés en garnison. Quand Charles sut cette nouvelle, il rassembla une armée et entra derechef en Espagne, et cette fois le capitaine de ses armées fut Milès d'Engelier. Charlemagne et Milès cherchèrent Agoulant et ils le trouvèrent enfin en une prairie qui est située en une plaine grande et large. Tant chevaucha l'empereur que les deux armées se rapprochèrent l'une de l'autre.

Alors Agoulant demanda bataille à Charlemagne en telle manière qu'il voudrait: vingt contre vingt, ou quarante contre quarante, ou cent contre cent, ou mille contre mille, ou deux mille contre deux mille, et Charles envoya cent chrétiens contre cent Sarrasins, puis deux mille contre deux mille, et les chrétiens eurent le dessus. Alors Agoulant demanda bataille plénière pour le lendemain et Charles l'accepta; elle fut octroyée de part et d'autre.

La bataille fut horrible et plusieurs milliers de chrétiens furent tués, entre autres le chef des armées, Milès d'Engelier, père de Roland. Mais quatre marquis d'Italie vinrent secourir Charlemagne avec quatre mille hommes. Alors Agoulant se retira et il assembla une merveilleusement grande armée de diverses nations: Maures, Éthiopiens, Turcs et Persans, tandis que Charlemagne, rentré en France, rassemblait aussi son armée.

Puis Agoulant manda à Charles qu'il venait à lui paisiblement avec une petite compagnie de chevaliers, pour faire sa soumission. Mais Charlemagne, qui bien devinait la malice, prit avec lui deux mille hommes choisis et vint à quatre milles de la cité d'Agen en Gascogne, que le roi Agoulant venait de prendre et où il s'était retiré avec son armée. Il les laissa secrètement en embuscade quand il approcha de la cité, mais il en prit soixante avec lui et les mena jusque sur

une haute montagne d'où ils pouvaient pleinement voir toute la cité. Là il les laissa : il changea son habit, et se mit en guise de messager, sans lance, son écu tourné sur son dos, ainsi que vont les messagers en temps de bataille. Il prit un seul compagnon et vint jusqu'à la cité. Quelques-uns des Sarrasins sortirent au-devant d'eux et leur demandèrent qui ils étaient et qui ils cherchaient. « Nous sommes, dirent-ils, messagers du grand roi Charlemagne, qui nous a envoyés ici pour parler à Agoulant votre roi. » Les Sarrasins les prirent et les menèrent devant Agoulant, auquel ils dirent que Charles désirait qu'il vînt parlementer avec quarante de ses hommes. C'est ainsi que Charles connut Agoulant et les rois sarrasins qui étaient avec lui, et qu'il vit la situation de la ville et sut de quel côté elle était plus légère à prendre. Alors il retourna aux soixante chevaliers qu'il avait laissés sur la montagne, puis aux deux mille.

La guerre se prolongea de longs mois, car les Sarrasins étaient vaillants, et merveilleusement vaillants les Français.



CHAPITRE VII

Pourquoi le roi Agoulant refusa le baptême.



RÊVE ayant été enfin donnée, Agoulant vint devant Charlemagne, qui lui dit : « Es-tu Agoulant qui m'a pris ma terre par tricherie et par déloyauté ? J'avais conquis la Gascogne et l'Espagne et je les avais converties à la foi chrétienne. Tu as tué les chrétiens, pris mes cités et mes châteaux, dévasté toute la terre par le feu et par la guerre, tandis que j'étais retourné en France ; pour laquelle chose je m'attriste très durement. »

Quand Agoulant entendit que Charlemagne lui parlait en arabe, il s'émerveilla fort grandement et fut très joyeux. Charles avait appris la langue sarrasinoise en la cité de Tolède, où il demeura une partie du temps de son enfance.

Alors répondit Agoulant : « Je te prie que tu me dises pourquoi tu as pris à notre gent la terre qui ne te vient pas par héritage, car tes pères ni tes aïeux, ni tes bisaïeux, ni nul de ta famille, ne la tinrent jamais. »

Et Charles répondit : « Nous disons que la terre est nôtre parce que notre sire Jésus-Christ a élu notre gent chrétienne sur toute autre et a établi qu'elle soit dame et maîtresse de tout le monde. C'est pourquoi je convertis ta gent sarrasine à notre foi autant que je le peux.

— Ce n'est pas, dit Agoulant, digne chose que notre gent soit soumise à la vôtre, car notre loi vaut mieux que la vôtre : nous avons Mahomet, qui est messager de Dieu et qui fut envoyé à la gent sarrasine, et nous avons aussi nos dieux tout-puissants qui, par le commandement de Mahomet, nous annoncent les choses qui sont à venir.

— Agoulant, dit Charlemagne, tu fais erreur : je t'admoneste donc que toi et ta gent, vous receviez le baptême et viviez, ou que tu viennes à bataille contre moi et que vous receviez douloureuse mort de corps et d'âme.

— Jamais n'advienne, s'écria Agoulant que je reçoive baptême et que je renie Mahomet. Nous combattons donc, moi et ma gent, contre toi. Mais si notre gent est vaincue, je recevrai le baptême si je puis vivre assez longtemps, car Dieu fera vainqueurs ceux dont la loi lui plaît le mieux. »

Ainsi fut octroyé de part et d'autre. Et les Sarrasins furent vaincus tous les jours. Alors Agoulant requit une trêve pour parler à Charles et il dit que la loi chrétienne valait mieux que la leur, et que lui et sa gent recevraient le baptême le lendemain. Puis il retourna à sa gent et dit à ses rois et à ses princes qu'il voulait être baptisé et il leur commanda qu'ils s'appareillassent tous pour recevoir le baptême, et d'aucuns l'accordèrent, mais d'aucuns le refusèrent.

Le lendemain, à l'heure de tierce, vint Agoulant à Charlemagne pour recevoir le baptême ; et à l'heure où il vint, Charles et sa gent étaient assis au manger et le roi sarrasin le vit assis à sa table, et maintes autres tables appareillées autour de lui, et il vit ceux qui mangeaient en divers habits : les uns en habit de chevalier, les autres en habit d'évêque, les autres en habit de moine, les autres en habit de chanoine, et il demanda de quel ordre était chacun. Puis Agoulant regarda d'autre part et il vit douze pauvres, vêtus de pauvres vêtements, qui mangeaient à terre, sans table et sans nappe et ils avaient peu à manger et à boire. Alors il demanda à Charlemagne quels gens c'étaient là. « Ce sont, dit-il, les gens de Dieu, que nous nourrissons chaque jour au nom des douze apôtres. »

Alors répondit Agoulant : « Ceux qui sont autour de toi sont tiens : ils sont heureux, ils

mangent et boivent largement et sont vêtus noblement. Mais ceux que tu dis être à ton Dieu, pourquoi souffres-tu qu'ils aient faim et mésaise et qu'ils soient vilainement vêtus, et si loin de toi assis et si laidement traités? Mauvaisement sert son Seigneur, qui ses gens reçoit si laidement : grande honte fait à son Seigneur qui ainsi sert ses gens. Ta loi que tu disais si bonne, ton exemple montre qu'elle était fausse. »

Après ces paroles, il s'en retourna auprès de sa gent et il refusa le baptême et le lendemain il demanda bataille. Lorsque l'empereur sut qu'Agoulant avait refusé le baptême parce que les pauvres étaient par lui laidement traités, il commanda qu'ils fussent honnêtement vêtus et suffisamment repus de vin et de viandes. Mais la guerre avait repris de plus belle.



CHAPITRE VIII

Roland combat le géant Fernagus.



L'ÉMIR de Babylone envoya contre Charlemagne Fernagus, un géant, pour défendre la terre d'Espagne. Ce géant avait la force de quarante hommes forts. Charlemagne vint au-devant de lui le plus tôt qu'il pût. Quand le géant vit la gent de Charles, il sortit tout armé du château de la cité et il demanda à se battre corps à corps avec un seul chevalier. Charlemagne lui envoya Ogier le Danois; mais quand Fernagus le vit seul sur le champ, il s'en alla tout bellement vers lui, le prit de la main droite et l'emporta devant tous au château, aussi légèrement qu'il l'eût fait d'une brebis. Il était si grand qu'il avait douze coudées de long, sa face une coudée, son nez une

paume, ses bras et ses cuisses chacun quatre cou-dées et les doigts de ses mains trois paumes de long.

Après Ogier, ce fut Renaud d'Aubépine qui y alla, et le géant le prit d'un bras et l'emporta. Puis y allèrent Constantin de Rome et Hoïau, comte de Nantes, et il les saisit à deux bras, tous deux ensemble, et les emporta dans le château.

Quand l'empereur vit quelle était la force du géant, il n'osa plus lui envoyer personne. Alors Roland vint à Charlemagne et requit de lui la bataille contre Fernagus. Et l'empereur, qui craignait pour lui, la lui octroya à grand'peine. Roland s'arma et alla contre lui. Quand le géant le vit venir, il alla contre lui et le prit de la main droite et le souleva légèrement sur le cou de son cheval, et il allait l'emporter en la cité. Mais Roland le prit par le menton et lui retourna la tête si fortement qu'ils tombèrent tous deux à terre. Ils se relevèrent et remontèrent sur leurs chevaux, mais Roland tua d'un seul coup le cheval de Fernagus. Le géant fut dolent quand il vit son cheval tué et qu'il se trouva à pied au milieu du champ.

Ils combattirent à pied, sans épées, des poings et des pierres qu'ils trouvaient dans le champ, jusqu'à l'heure de none (1), et quand vint la vêprée Fernagus demanda à Roland trêve jusqu'au

(1) De 3 à 6 heures.



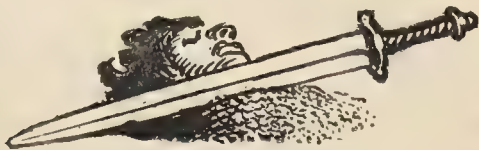
Fernagus avait son épée et Roland un gros bâton tordu.

lendemain, et Roland s'en vint vers l'armée, et le géant s'en alla en la cité.

Le lendemain, de bon matin, ils revinrent au champ et ils combattirent jusqu'à midi. Fernagus avait son épée et Roland un gros bâton tordu, long et gros. A midi, le géant était las et pesant; alors il demanda à Roland trêve jusqu'à ce qu'il eût dormi, et Roland la lui accorda volontiers. Fernagus s'endormit, et Roland, qui était un jouvenceau fort et agile, lui apporta une pierre et la lui mit sous la tête, afin qu'il pût dormir plus volontiers,

car il ronflait. Quand Fernagus eut assez dormi, il s'éveilla et se mit sur son séant. Roland s'assit auprès de lui et lui demanda comment il était si fort et si dur que nul coup ne le navrait. Et le géant s'émerveillait de la prouesse de Roland et il lui demanda comment il avait nom. — « J'ai nom Roland, dit-il. — Et de quel lignage es-tu, qui si fort te combats à moi et si fortement me travailles? — Je suis, dit Roland, du lignage de France. »

Alors ils se levèrent et revinrent à la bataille de rechef et enfin ce fut le géant qui tomba grièvement blessé. Roland quitta le champ et s'en alla sain et sauf à l'armée des chrétiens. Maintenant descendirent les Sarrasins du château, ils sortirent de la ville, et emportèrent leur seigneur entre leurs bras vers la forteresse. Alors les chrétiens se mêlèrent avec les Sarrasins qui emportaient Fernagus. Ils entrèrent par force avec les Sarrasins dans le château, ils prirent la cité et délivrèrent les prisonniers et ils tuèrent le géant Fernagus et les autres Sarrasins.



CHAPITRE IX

Portrait de Charlemagne.



PRÈS plusieurs autres batailles et sièges de villes, Charlemagne eut l'Espagne conquise et nul n'osait plus s'élever contre lui. Alors il laissa en Espagne les plus hauts princes de son armée et alla en Galice visiter et adorer le corps de monseigneur saint Jacques à Compostelle. Les bons chrétiens qu'il trouva au pays, il confirma dans la foi ; et ceux qui par la force et par la déloyauté des Sarrasins l'avaient délaissée, il fit tuer ; et il en envoya quelques-uns en France en exil.

A cet endroit l'histoire fait mention des mœurs de Charlemagne et de sa manière de vivre. L'archevêque Turpin nous écrit toutes les batailles et tous les faits de Charles depuis la guerre d'Es-

pagne jusqu'à la mort de Turpin, et il était certain de toutes les choses qui advinrent comme celui qui était toujours avec l'empereur, et il dit que Charles était brun de chevelure et vermeil de face, noble et avenant de corps, et il avait le regard fier.

Il avait huit pieds de long à la mesure de son pied même, qui était fort grand. De poitrine et d'épaules il était très large; il avait le ventre et les reins convenables selon son corps, de gros bras et de grosses cuisses; il était très fort de ses membres. Ses yeux ressemblaient aux yeux des lions et ils étaient aussi resplendissants que des escarboucles; ceux qu'il regardait avec déplaisir étaient épouvantés : nul qu'il regardait avec courroux ne pouvait longtemps durer devant lui. Il ne mangeait pas de pain et il buvait peu de vin et le buvait trempé. Il mangeait bien un quartier de mouton, ou deux poules, ou une oie, ou une épaule de porc, ou un paon, ou une grue, ou un lièvre. En bataille de chevaliers il était subtil et très sage. Il était plein de si grande force qu'il coupait un chevalier armé, — c'est à savoir un de ses ennemis, — assis sur son cheval, de la tête jusques aux cuisses; d'un seul coup de Joyeuse, son épée, il tranchait le chevalier et le cheval.

Il avait les bras et les poings si forts qu'il étendait facilement quatre fers à cheval tous ensemble. Ses paroles étaient pleines de raison et ses juge-

ments de droiture ; il était très large en ses dons. Il portait le sceptre et la couronne à quatre fêtes : à Noël, à Pâques, à la Pentecôte et à la fête de saint Jacques, et il faisait tenir une épée toute nue devant son trône, selon la manière des anciens empereurs. Pour garder son corps, veillaient chaque nuit devant lui six-vingts hommes preux et loyaux. Les premiers quarante faisaient la première veille de la nuit, dix au chevet et dix aux pieds, dix à droite et dix à gauche : chacun tenait une épée nue en la main droite et en la gauche un cierge ardent. De la même manière faisaient les autres quarante la seconde veille de la nuit, et les autres quarante la troisième, jusqu'au jour. Qui tout voudrait raconter de ses faits et de ses merveilles, les mains et la plume lui devraient bien avant l'histoire !





TABLE

	Pages.
AVANT-PROPOS	7

ROLAND, LE VAILLANT PALADIN

CHAPITRE PREMIER. — Le message du roi Marsile.	11
CHAPITRE II. — Le conseil de malheur	15
CHAPITRE III. — Gane le félon	24
CHAPITRE IV. — Le rêve de Charlemagne	34
CHAPITRE V. — Les Sarrasins à Roncevaux	40
CHAPITRE VI. — Roland est preux, mais Olivier est sage	44
CHAPITRE VII. — La bataille merveilleuse et terrible ..	50
CHAPITRE VIII. — L'archevêque Turpin	55
CHAPITRE IX. — Charlemagne ouït l'olifant	62
CHAPITRE X. — Durandal et Hauteclaire	66
CHAPITRE XI. — La mort de Roland	74
CHAPITRE XII. — Les Sarrasins en fuite	81
CHAPITRE XIII. — L'émir Baligant	86
CHAPITRE XIV. — Montjoie !	93
CHAPITRE XV. — La belle Aude	99
CHAPITRE XVI. — Le jugement de Ganelon	102

VOYAGES DE CHARLEMAGNE

CHAPITRE PREMIER. — Charlemagne en la terre d'outre-mer	111
CHAPITRE II. — Charles refuse les richesses de l'empereur grec	115

TABLE

144

CHAPITRE III. — Charles vient à Aix-la-Chapelle.	119
CHAPITRE IV. — Charles délivre la sépulture de saint Jacques, à Compostelle.	122
CHAPITRE V. — Charles épargne l'image de Mahomet. .	125
CHAPITRE VI. — Charles bat les Sarrasins et prend la cité d'Agen.	128
CHAPITRE VII. — Pourquoi le roi Agoulant refusa le baptême.	131
CHAPITRE VIII. — Roland combat le géant Fernagus. .	135
CHAPITRE IX. — Portrait de Charlemagne.	139

GRAVURES HORS TEXTE EN COULEURS.

Roland sonne de l'olifant.	Frontispice.
Charlemagne reçoit les envoyés de Marsile.	16
Bataille de Roncevaux.	52
Charlemagne.	111



LES INFORTUNES
D'OGIER LE DANOIS

DANS LA MÊME COLLECTION :

DU MÊME AUTEUR :

RABELAIS pour la jeunesse. 3 vol.

CONTES héroïques de douce France.

1. Flore et Blanchefleur, Berthe aux grands pieds. 1 vol.

2. Roland le vaillant paladin. 1 vol.

3. Les Aventures de Huon de Bordeaux (*en pré-
paration*). 1 vol.

. . .

GESTES héroïques de douce France.

Jeanne, la Bonne Lorraine, par J.-B. Coissac. . . 1 vol.



Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation
et d'exécution réservés pour tous pays.

Copyright 1913, by the Librairie Larousse, Paris

CONTES HÉROÏQUES DE DOUCE FRANCE

Les Infortunes & & d'Ogier le Danois

Texte adapté par Marie BUTTS



*4 planches hors texte en couleurs
et 22 dessins de LAFORGE*

LIBRAIRIE LAROUSSE

13-17, rue Montparnasse. — Paris

A MES JEUNES AMIS
JEAN ET PIERRE DESCOULLAYES
M. B.



AVANT-PROPOS

VOUS n'ignorez point, mes amis, qu'au temps d'autrefois jongleurs et ménestrels s'en allaient de château en château et de bourg en bourg, récitant, — pour distraire leurs auditeurs, — d'immenses poèmes épiques auxquels on a donné le nom de chansons de geste. Aux habitants des sombres châteaux et des manoirs solitaires, les milliers de vers de ces interminables récits ne paraissaient jamais trop longs. Mais aujourd'hui peu de lecteurs supporteraient les fastidieuses digressions, les descriptions sans fin dont les trouvères alourdissaient leurs poèmes. En outre, leur langue si savoureuse est souvent fort malaisée à comprendre. Et pourtant ces chansons de geste qui nous content les prouesses de nos aïeux ne sauraient nous laisser indifférents. C'est pourquoi nous vous présentons ici, après en avoir supprimé les longueurs et les répétitions, l'une des plus poignantes et des plus fières.

Ce poème retrace les glorieux faits d'armes et les cruelles infortunes d'Ogier le Danois qui fut peut-être, avec Roland, le héros le plus populaire du moyen âge. Deux poètes, au moins, chantèrent ses aventures : au XII^e siècle, Raimbert de Paris

dans *La Chevalerie Ogier de Danemarche*; au *xiii^e siècle*, *Adenet le Roi* dans *Les Enfances Ogier*. D'autres, plus tard, tissèrent autour de ce personnage toute une légende fabuleuse et un peu naïve qui nous montre Ogier au pays des fées. C'est la version de *Raimbert de Paris*, à la fois la plus simple et la plus belle, que nous transcrivons ici en français moderne.

Charlemagne ne joue pas dans notre chanson un rôle sympathique. Il convient de nous rappeler que les faits narrés par le trouvère n'appartiennent point à l'histoire, mais à la légende. Raimbert vivait à une époque où les grands seigneurs féodaux s'efforçaient d'affaiblir la royauté. Il donne au temps du tout-puissant empereur la physionomie du *xii^e siècle*, comme il revêt ses personnages du costume et de l'armure de ses contemporains.

Comment un vaillant guerrier de France fut-il affublé du surnom de *Danois*? Plusieurs savants ont cherché à élucider cette question difficile; il serait oiseux de vous exposer ici leurs diverses théories. Quoi qu'il en soit, Ogier était Français et, malgré ses fautes, ce héros qui ne se laissa jamais abattre par la mauvaise fortune illustra magnifiquement notre noble devise : « A cœur vaillant rien d'impossible. »

LES INFORTUNES D'OGIER LE DANOIS

CHAPITRE PREMIER

Charlemagne à la rescousse.



ous plaît-il, seigneurs, d'ouïr une chanson de grands exploits? Elle vous contera la vie d'Ogier le Danois (1), l'un des plus vaillants guerriers de douce France...

C'était à Pâques et Charlemagne tenait sa cour à Saint-Omer. Un jour, quatre de ses chevaliers se présentèrent devant lui dans un tel état qu'il eut peine à les reconnaître : les malheureux étaient tonsurés comme des prêtres; en outre, on

(1) Plusieurs explications ont été données de ce surnom de *Danois*. En tout cas il ne signifie pas qu'Ogier fût originaire du Danemark; ce vaillant guerrier était Français.

leur avait rasé barbe et moustache. « Barons, s'écria l'empereur, qui vous a fait cet affront ? — Sire, c'est Godefroy, le méchant duc auquel vous nous envoyâtes en ambassade. — Par saint Jacques ! gronda Charlemagne, son fils Ogier nous le paiera ! Il sera pendu aux fourches (1), ce bachelier (2) que le duc Godefroy nous laissa naguère en otage. » Puis se tournant vers Guimer, le châtelain de Saint-Omer : « Ami, continue Charles, enfermez le jeune Ogier dans votre cachot ; vous me répondrez de lui. » Or Ogier était d'une beauté remarquable : il avait les cheveux blonds et bouclés, les yeux gris, le teint clair, les bras longs et souples, la poitrine large et la taille grêle, les pieds cambrés et les jambes bien moulées. Il était hardi et preux autant que beau ; aussi Béatrix, la fille de Guimer, s'éprit-elle de lui et l'épousa-t-elle secrètement ; le père ne s'en doutait pas plus que l'empereur, et lorsque, après le départ d'Ogier pour Rome, la dame mit au monde un beau petit garçon auquel on donna le nom de Baudouin, personne ne soupçonna au premier abord qu'il fût le fils d'Ogier le Danois.

Laissons Béatrix et parlons d'Ogier. Pour obéir à Charlemagne, Guimer fit garder le bachelier dans son palais. Un matin, l'empereur ordonna qu'on lui amenât le Danois. « Ogier, lui dit-il,

(1) Gibet à plusieurs piliers.

(2) Jeune gentilhomme.

votre père, vous le savez, n'a point rempli les conditions pour la garantie desquelles vous êtes otage. De plus, il a outragé mes messagers, en les faisant tonsurer et raser. Par ma barbe ! vous le paierez cher, car vous serez pendu ou écartelé. — Comme vous le voudrez, sire ! Il paraît que mon père ne m'aime guère, puisqu'il n'a point songé au danger que je courais. Mais si vous me mettez à mort, roi Charles, vous commettrez une vilaine action. » Puis, levant les yeux, Ogier regarda tous les barons qui se trouvaient dans la salle : Eudes de Langres et Guibert de Rivier, Huon de Troyes, Samson et Foucher, le duc Naime de Bavière, Richier du Mans, Gautier d'Avallon, Hernaut de Nantes, Godefroy d'Angers, le vieux Fromond, Gaifier de Bordeaux, Doon de Poitiers et le preux comte Renier. « Seigneurs, dit l'enfant (1), le roi veut me faire tuer. Au nom de Dieu le glorieux, je vous prie que l'un de vous se porte garant pour moi. — Bel enfant, volontiers, si cela peut vous aider. » Alors quatorze comtes se jettent aux pieds de Charlemagne et le prient d'avoir pitié d'Ogier. « L'enfant n'en peut mais, disent-ils, si son père vous a trompé. — Barons, s'écrie le roi courroucé, je ne veux point que l'exemple de Godefroy soit suivi et c'est ce qui ne manquerait pas d'arriver si je laissais en liberté son otage. —

(1) Au moyen âge, enfant signifiait aussi jeune homme.

Sire, il en sera comme il vous plaira, mais un bon chrétien ne doit point tirer vengeance d'un jeune bachelier sans défense. — Roi, fit la reine, abandonnez-moi cet enfant et j'en ferai un de mes pages. — Vous perdez votre temps à plaider sa cause, dame, pour tout l'or du monde je ne renoncerais pas à ma vengeance. »

Chevaliers et sergents (1), dames et damoiselles, pleuraient et se lamentaient, mais l'empereur ne voulut rien entendre, et l'on allait emmener Ogier pour le pendre, lorsque retentit le galop de plusieurs chevaux ; un instant après, on vit entrer dans la salle des messagers poudreux et las. L'empereur reconnut des Romains : « Seigneurs, dit-il en se levant pour les accueillir, comment se portent l'apostole (2), ses barons et ses prêtres ? — Sire, autrement que bien ! Il n'y a plus à Rome une chapelle ni un moutier (3) qui ne soit brûlé ou ruiné, car les Sarrasins sont entrés dans la ville et ils y ont commis d'effroyables ravages. — Dieu ! dit le roi, que j'en suis marri ! Mon baronnage (4) va s'apprêter et nous partirons tout de suite au secours de l'apostole... Hernaut de Nantes, je vous confie le fils de Godefroy, vous me l'amènerez droit à Rome : quand tous mes vassaux y seront

(1) Hommes d'armes qui n'appartenaient pas à la noblesse.

(2) Le pape.

(3) Église ou monastère.

(4) Ensemble des barons.



« Comme vous le voudrez, sire ! » dit Ogier.

rassemblés, je ferai dresser des fourches et on l'y pendra à la vue des Français, des Allemands et des Bavaïois. »

L'empereur envoya dans toutes ses marches (1) des lettres décrétant qu'aucun homme capable de porter les armes, qu'il fût jeune ou vieux, ne restât chez lui ; Angevins et Bretons s'assemblèrent à Paris, sous Montmartre, tandis que Lorrains, Allemands, Frisons, Normands, Bourguignons et

(1) Provinces militaires aux frontières d'un État.

Anglais rejoignirent le roi à Besançon. L'armée chevauchait à toute vitesse ; elle fut bientôt à Lausanne, où elle campa en vue des monts. Contemplant les rocs aigus qui se dressaient vers le ciel, Charlemagne vit l'orage et les brouillards, et il prit grand'peur. « Beau sire Dieu, dit-il, vous qui naguère formâtes le monde, conduisez mon armée et tout mon baronnage par delà ces monts. » Alors, levant leur camp, les Français s'engagèrent dans la vallée du Rhône ; Charlemagne vit la neige, la glace, les cimes qui montaient jusqu'aux nues : « Glorieux sire Dieu, fit-il, conseillez-moi, car ce passage m'épouvante. Je ne vois ni route, ni sentier par où je puisse traverser les montagnes ; montrez-m'en un, sire, je vous prie. » Soudain, l'on aperçut au milieu de l'armée un cerf blanc comme neige : « Suivez-le, chevaliers ! s'écria l'empereur, c'est là un messenger du Ciel. » Huit jours durant, les Français marchèrent derrière le cerf et, bien que le chemin fût étroit et bordé de précipices, ils ne perdirent ni sergent, ni chevalier, ni mule, ni destrier (1), ni sommier (2), et ils arrivèrent sains et saufs dans le bourg d'Aoste au pied du versant italien des Alpes.

L'empereur était plein d'orgueil d'avoir réussi

(1) Cheval de bataille.

(2) Cheval de charge.



Eudes de Troyes sur la montagne.

à passer les montagnes sans encombre. Les jongleurs (1) prirent leurs vielles, les pages servirent le vin, et toute l'armée mena grande joie. « Her-

(1) Musiciens qui composaient des vers et allaient les chanter de château en château.

naut de Nantes, fit Charles, amenez-moi votre prisonnier ! » Et lorsque Ogier fut devant lui : « Ogier, dit-il, Dieu a travaillé pour moi, je dois donc être miséricordieux. Vous ne serez ni pendu ni écartelé tant que je demeurerai en Italie. — Sire, au nom de Dieu, je vous rends grâces. — Roi, s'écria le duc d'Apulie qui était venu au-devant de Charlemagne, chevauchez ! Pourquoi avez-vous ralenti votre voyage ? Ne savez-vous pas que les Sarrasins se sont emparés de Rome, que le roi Corsuble et Danemont son fils y ont établi leur cour ? » A ces paroles, les Français se remirent en marche : ils traversèrent la Toscane et allèrent droit à Sutre, où ils trouvèrent l'apostole Simon et ses barons, qui s'étaient enfuis de Rome ; ceux-ci les accueillirent et les logèrent fort bien.

Le lendemain, de grand matin, l'empereur appelle Eudes de Troyes : « Eudes, lui dit-il, prenez cent chevaliers et montez sur cette montagne. Si vous apercevez de là des Sarrasins, vous viendrez me l'annoncer. — Volontiers, beau sire. » Vers midi, Eudes revient : « Sire, s'écrie-t-il, nous avons vu Danemont sortir de Rome avec trente mille Turcs, qui sont tous de bons archers, et une foule immense de Sarrasins ; ils ont dévasté la campagne, incendié bourgs et villages, et ils emmènent des prisonniers en grand nombre, hommes, femmes et petits enfants. Les chevaliers captifs disent en pleurant : « Charles de France, venez

« à notre aide ! » Juste empereur, vous avez trop tardé... Sire, à l'instant ils vont passer par ici. — Dieu ! dit l'empereur, il faut sauver ces prisonniers chrétiens... Barons, qu'allons-nous faire ? Eudes de Troyes, vous qui avez vu les Sarrasins, pensez-vous que nous puissions sans folie leur offrir la bataille ? — Sire, s'écrie Naime, quelle question ! Dès que nous aurons mis leurs premiers rangs hors de combat, les autres s'enfuiront jusqu'à la mer. — Bon saint Denis ! dit Charles, à qui confierai-je mon oriflamme ? (1) — A moi, sire, répond Alori. Je connais bien la Romagne, puisque je suis né en Apulie ; si je porte votre oriflamme, vous ne courrez aucun danger. — Je ne veux pas vous la refuser, » dit le roi... Hélas ! il eût mieux valu que tout autre en eût été chargé, car, par la faute d'Alori, les Français furent tués en grand nombre ; peu s'en fallut qu'ils ne fussent complètement défaits.

(1) Ancienne bannière des rois de France, qu'ils faisaient porter devant eux à la guerre.



CHAPITRE II

L'oriflamme en péril.



ous plaît-il, seigneurs, d'entendre parler maintenant des Sarrasins?... Ils chevauchaient en bon ordre et en rangs serrés. Soudain, l'un d'eux se retourna, et il aperçut l'armée des Français qui descendait d'une colline ; l'oriflamme brillait au soleil, les lances et les hauberts étincelaient, on voyait flamboyer les heaumes. « Sire Danemont, s'écria-t-il, voilà Charlemagne qui arrive : il a passé les monts avec tous ses chevaliers ! Oserez-vous leur livrer bataille ? — Je vais les provoquer sur l'heure, fit Danemont, et ils ne tireront pas vanité de cette rencontre. »

Les Sarrasins se précipitèrent donc à bride abattue sur les Français ; la mêlée fut terrible et

meurtrière. Lorsqu'il vit que la bataille serait fort dure, Alori prit peur et il alla trouver un de ses parents, Gilbert, un Lombard de Bénévent : « Sire cousin, lui dit-il, le combat va être mortel. Vous souvient-il de celui où, par orgueil, vous demeurâtes jusqu'au bout, si bien que de vos sept mille hommes vous ne ramenâtes pas cent ? — Beau sire, répondit Gilbert, il m'en souvient. Fuyons-nous-en ! Il n'y a aucun recours contre la mort. » Et, piquant leurs destriers de leurs éperons, les deux lâches se jetèrent dans un petit vallon et partirent au galop avec leurs hommes.

Lorsqu'ils virent que l'étendard de Charles n'était plus au milieu des Français, les païens (1) en conçurent grand orgueil et ils redoublèrent d'acharnement. « Frappez, Sarrasins, s'écria Danemont, frappez sans crainte ! L'enseigne a fui, nous serons vainqueurs. » Les félons (2) attaquèrent nos guerriers avec tant d'ardeur qu'ils firent prisonniers le vaillant Naime, Eudes de Troyes, Samson le vigoureux et bien d'autres Français encore. Salomon, le roi des Bretons, s'approcha de Charlemagne dans la presse et, le retenant par son écu, il lui dit : « Empereur, nous sommes en mauvaise posture ; voyez là-bas votre oriflamme qui

(1) C'est-à-dire les musulmans ; au moyen âge on ne faisait aucune distinction entre les païens et les musulmans.

(2) L'auteur se place au point de vue des Français pour juger les Sarrasins.

s'en va au grand galop! Vous eûtes tort de la bailler (1) à ce lâche Lombard; regardez comme il s'enfuit! — Dieu! s'écria Charles, quelle trahison! Francs chevaliers, voyez vos compagnons prisonniers des Sarrasins et des Persans. Francs chevaliers, en avant! en avant! Montjoie! » Ralliant ses barons, Charlemagne s'élance dans la mêlée, mais il voit tomber à ses côtés Anquetin le Normand, Fromont le vieux et son frère Morant. Bientôt son destrier s'abat sous lui, notre empereur demeure seul à pied au milieu des païens. Il tire son épée du fourreau et se garantit de son écu; il se défend comme un sanglier forcé. « Montjoie! s'écrie-t-il, Montjoie! » Sept mille Français volent à son secours; ils remettent Charles sur un bon destrier et le tirent de sa périlleuse position.

Or l'enfant Ogier contemplait la mêlée du haut d'une colline. Il vit Alori qui s'en allait, suivi de cent de ses Lombards, il vit les Sarrasins qui frappaient des coups effroyables, tuant un grand nombre de Français. Soupirant de douleur, il alla rejoindre sur le flanc du coteau ses compagnons, les écuyers, qui n'étaient point armés et qu'on tenait comme lui à l'écart de la lutte. « Seigneurs, leur dit-il, francs damoiseaux loyaux, il en va mal de la bataille pour les nôtres; nous sommes de douce France, nous aussi, fils d'hommes nobles

(1) Donner.



Les damoiseaux aperçoivent Alori.

et vaillants : allons secourir Charlemagne qui en a si grand besoin ! Voyez l'étendard de France qui s'enfuit au fond de la vallée. C'est Alori le couard qui l'emporte, et plus de cent Lombards le suivent, les traîtres ! Si vous m'en croyez, et si Dieu nous prête son aide, ils n'emmèneront ni chevaux, ni armes. — Dieu le confonde, celui qui ne suivra point Ogier ! s'écrient les damoiseaux. »

Ogier et ses compagnons descendent de la colline en courant et s'élançant au-devant d'Alori : « Êtes-vous déconfits ? lui demande Ogier. Où est le roi ? Pourquoi l'avez-vous quitté ? — Hélas, répond Alori, le roi est pris, les Français sont presque tous tués ; songez à vous mettre en sûreté. — Traître, s'écrie Ogier, vous mentez, c'est en pleine bataille que vous êtes partis, je vous ai

vus. » A ces mots, Ogier saisit par le mors le destrier du Lombard et, levant le poing, il frappe Alori sur la nuque avec une telle violence qu'il l'abat à ses pieds tout étourdi ; les écuyers en font autant des cent Lombards. En hâte Ogier prend les armes d'Alori, il revêt le haubert et le heaume brillant, suspend l'écu à son cou et monte sur le coursier arabe du lâche traître. Puis il s'empare de l'oriflamme de Charles de Saint-Denis, dont les franges d'or lui frôlent les mains. Les écuyers s'arment tous, qui d'une lance, qui d'un bâton, qui d'un bon épieu de frêne, et, dans les chemises de lin des Lombards, ils se taillent des pennons (1). Alors, traversant la lande, ils se jettent dans la mêlée.

Il y avait dans l'armée des Sarrasins un païen nommé Jossé, qui avait séjourné longtemps en France et qui connaissait Beauvais et Paris. Il vit Naime, que des Turcs emmenaient les fers aux pieds en le battant à grands coups de bâton, et il le reconnut à sa longue barbe. « Sire, dit-il à Danemont, voyez-vous là-bas ce vieillard barbu ? C'est Naime de Bavière qui vous a tué beaucoup de vos parents. — J'en tirerai vengeance, répondit Danemont, sois sans crainte ! Quand je serai à Mondior, ma cité, je le ferai livrer à mes lions ; ce

(1) Languette d'étoffe triangulaire attachée à la lance du chevalier.



L'étendard sauvé.

sera un beau divertissement pour le jour de mon couronnement. » Comme il parlait encore, Ogier et ses compagnons fondent sur les païens. Le Danois se précipite sur le roi Faussaron, qui a la garde de Naime, et lui met le cœur en deux tronçons; Doon de Nanteuil égorge Malardon. Les bacheliers tuent une si grande foule de Sarrasins que la lande est toute jonchée de cadavres; ils revêtent alors les hauberts les plus précieux, prennent les meilleures armes et montent sur les plus beaux destriers.

Irrité et dolent, Charlemagne, entouré de cent de ses chevaliers, se tenait sur une colline. Il n'en était pas un qui n'eût son haubert déchiré, son heaume troué ou bossué, et presque tous étaient blessés. Le roi songeait à se replier sur Rome, lorsque, soudain, il entendit derrière lui un bruit d'armes qui s'entre-choquaient. Il se retourna et vit son oriflamme que tenait l'enfant Ogier. « Voyez, seigneurs, nobles chevaliers, s'écria-t-il, quel secours Dieu nous a envoyé ! » Puis, élevant ses deux mains vers le ciel : « Sire Dieu, ajouta-t-il, je vous rends grâces de m'avoir octroyé ce renfort... Seigneurs, dit-il à ses barons, allons au-devant de ces vaillants guerriers. Richier, beau frère, qui sont ces fiers chevaliers ? — Sire, Dieu me pardonne ! celui qui porte l'étendard, c'est Ogier le Danois, le fils de Godefroy, l'otage qui doit perdre la vie à notre retour en douce France. Il a dépouillé Alori et ses Lombards.

— Dieu me récompense, fit Charles, de n'avoir point pendu Ogier hier. »

Le roi éperonne son cheval et s'en vient au-devant d'Ogier : « Danois, lui dit-il, tenez mieux votre destrier. Et cette épée, pourquoi n'est-elle pas à votre côté ? — Sire, j'attends que vous ayez le loisir de me la ceindre. » Alors Charlemagne met pied à terre, et là, en plein champ de bataille, il arme Ogier chevalier et le fait gonfalonier (1) de l'empereur.

A cet instant, les Français voient s'avancer un grand et fort Nubien. C'était le roi Sadone, fils de l'émir Quiquevant, l'un des plus puissants vassaux du roi des Sarrasins. Monté sur un superbe coursier caparaçonné de soie vermeille, il vient droit à Ogier et lui dit fièrement : « Qui es-tu, vassal, qui as repris l'étendard au baron qui l'emportait ? Nous allions nous en emparer. — Je suis prisonnier de l'empereur et j'ai nom Ogier le Danois ; mon père Godefroy est un duc riche et puissant. — Vous êtes preux et vaillant ; je suis ici pour vous demander bataille de la part d'un roi. C'est de Caraheut, le fils du roi Gloriant, qu'il s'agit. Il est frère de Marsile, cousin de Baligant et fiancé de Gloriande, fille de notre émir. De l'Inde jusqu'à l'Occident, de l'Algérie jusqu'en Orient, il n'est pas de guerrier plus vaillant que lui. Il vient de

(1) Celui qui portait la bannière dans les batailles.



Charlemagne arme Ogier chevalier.

débarquer en Italie et il amène à Corsuble et à Danemont de merveilleux renforts. — Va lui dire, répond Ogier, que j'accepte la bataille, mais qu'elle sera dure et qu'elle finira mal pour lui. — Je le lui dirai, sire, avant le coucher du soleil, dit Sadone

en s'éloignant. — Damoiseau sire, demande Charlemagne, que vous a annoncé ce païen mécréant? — Sire, il dit que son chef, Caraheut, amène ici une grande multitude de guerriers païens et qu'ils veulent nous déshériter tous. Mais, vrai Dieu! je rendrai ce Caraheut muet et inoffensif! »

Les Français, ayant enterré leurs morts et pansé leurs blessés, rentrèrent à Sutre et se rendirent tout droit au palais. « Quelles nouvelles? demandèrent les barons de l'apostole. Avez-vous rencontré des Sarrasins? — Oui, dit Charles, et ils nous ont fort maltraités. Nous fûmes trahis par Alori, à qui j'avais baillé mon oriflamme et qui s'est enfui... Où est-il? Qu'on aille me le quérir. »

On amena donc Alori qui tremblait de tous ses membres. « Juste empereur, demanda Ogier, m'octroyez-vous de parler? — Je vous l'octroie, Ogier. — Seigneurs barons, écoutez-moi. Aucun loyal chevalier ne doit condamner un de ses pairs pour s'être enfui du champ de bataille. Si l'on punissait ce crime, maint guerrier fort considéré ne serait point ici! Nul ne saurait emprunter le courage d'autrui, chacun ne peut faire usage que de celui qu'il a reçu en partage. L'empereur notre seigneur a commis la faute de ne point donner son oriflamme à porter à un chevalier digne de cette charge, mais de la confier à un Lombard. Or chacun sait que les Lombards n'ont pas grande bravoure. Si Alori nous a causé

des pertes, je les ai compensées et au delà : je demande donc qu'il soit acquitté et je prie le roi de le laisser aller. — Il restera en liberté, dit Charles. — Sire empereur, grand merci. — Par saint Pierre ! s'écrièrent les Lombards, qui étaient fort nombreux dans l'assistance, Ogier a bien parlé. »



CHAPITRE III

L'orgueil amène toujours de grands maux.



EIGNEURS, désirez-vous apprendre ce que fit Sadone?...

Il retourna auprès de Caraheut, qui était encore au port où il avait débarqué. « Sadone, bel ami, lui demanda l'émir, sais-tu des nouvelles? — Oui, sire, Charlemagne a déjà lutté contre les nôtres. Danemont aurait eu la victoire si un jeune otage que l'empereur garde en captivité n'était accouru avec une grande foule d'écuyers au secours des Français. Mais je m'approchai du bachelier et je lui demandai son nom. J'appris qu'il se nomme Ogier le Danois et qu'il est fils du duc Godefroy. J'ai pris bataille avec lui de votre part. — Ah! Sadone, quelle récompense tu mérites!... Mahomet, sire,

vous ne m'avez point oublié... Partons pour Rome, chevaliers ! Hâtons-nous ! »

L'arrivée de Caraheut, suivi de trente ducs, de vingt rois et d'une armée innombrable, remplit de joie le cœur de Corsuble. « Caraheut, dit l'émir, je vous donnerai toute la France, avec ma fille que je vous ai promise, mais je garderai Rome pour moi. — Sire, je n'accepte point encore votre don. J'ai pris bataille avec Ogier le Danois, fils du duc Godefroy ; si je puis le vaincre et le rendre créant (1), alors je prendrai la France que vous m'offrez, avec votre fille, la belle Gloriande. » La princesse entendit ces paroles et elle s'en réjouit. Vêtue d'une robe de soie, d'un bliaut (2) brodé d'or et d'un manteau à franges d'or, qui faisait valoir sa haute stature et sa fière démarche, elle était fort belle ; à cause de la chaleur, elle avait enlevé sa guimpe et posé sur sa tête une couronne de fleurs, qui faisait paraître plus profonds ses beaux yeux, plus blanc son teint clair, et plus vermeille sa petite bouche.

Cependant la douleur de Charlemagne pour ses guerriers tués par les Sarrasins fut adoucie par l'arrivée de son fils Charlot, qui amenait avec lui l'arrière-ban des vassaux. Dès que les chevaliers de renfort eurent pris quelque repos, l'empereur

(1) Celui qui conserve sa vie en abjurant la religion chrétienne.

(2) Longue tunique portée par les hommes et les femmes sur les autres vêtements.

marcha sur Rome. Les Français chevauchèrent tout le jour ; au soir, ils établirent leur camp sur la rive septentrionale du Tibre. « Seigneurs, dit Charles, que nul d'entre vous ne se désarme, car il se pourrait que les païens nous surprennent. — Nous demeurerons tout armés, sire, répondirent Naime de Bavière et les autres barons. » Mais Charlot, qui était hardi et imprudent, appela ses compagnons avant le jour : « Appareillez-vous (1), seigneurs, dit-il, je veux que mes barons soient les premiers à vaincre les Sarrasins ; nous irons nous embusquer sur la route que les païens devront suivre pour venir attaquer les Français. — Volontiers, beau sire ! Toutefois emmenons Ogier le Danois ; il est jeune et vaillant comme nous, il nous aidera à faire grand carnage des païens. — Non, dit Charlot, on ne dira point que nous ne pouvions nous passer de son secours : moi et mes hommes, nous combattons seuls. »

Le fils du roi sortit donc du camp avec ses compagnons. A une lieue de Rome, ils rencontrèrent un torrent impétueux qu'ils franchirent ; de l'autre côté, ils se trouvèrent dans un épais fourré d'ifs, de viornes, de lauriers et de pins, dans lequel ils se cachèrent. Mais un Sarrasin qui montait la garde dans le bois les aperçut ; fort effrayé, il se glissa hors du fourré comme une bête traquée et

(1) Apprétez-vous.



Charlot et ses compagnons
sortent du camp.

retourna à Rome, où il conta son aventure à Corsuble et à Danemont. Aussitôt dix mille Sarrasins sortirent de Rome et chevauchèrent rapidement à la clarté de la lune... Hélas ! Charlemagne dort dans sa tente. Soudain un songe horrible le fait trembler si fort que tout son lit en est secoué. « Qu'avez-vous, beau sire ? lui demandent ses chambellans qui s'éveillent épouvantés. — Barons, répond l'empereur, pour l'amour du fils de Marie, dites-moi où est mon fils. »

Or, à cet instant même, les Sarrasins arrivent dans le fourré. Au cri de « Montjoie ! » nos Français s'élancent sur eux. « Frappez, Français ! s'écrie Charlot, et que Dieu vous soit en aide ! » Grande est la mêlée et le combat terrible, mais les païens sont dix fois plus nombreux que les Français ;

ceux-ci doivent reculer peu à peu, abandonnant beaucoup de morts et de blessés. Alors un chevalier se détache de l'armée de Charlot; son écu à son cou, il passe le Tibre, se rend droit au quartier de Charlemagne et s'écrie à très haute voix devant le pavillon de l'empereur : « Roi, chevauche ! Va secourir ton fils, car il en a grand besoin. Il a voulu mettre ses barons à l'épreuve, mais dix mille Sarrasins les ont assaillis. — Dieu ! dit le roi, voilà l'explication de mon songe. » Charlemagne s'arme à la hâte et va trouver Ogier le Danois : « Ogier, lui demande-t-il, voulez-vous secourir mon fils ? — Volontiers, sire. » Ogier part en toute hâte et cinq cents chevaliers avec lui.

Au bord du Tibre, Charlot pleure et se lamente. « Père glorieux ! dit-il, que n'avons-nous ici Ogier le Danois ! Il nous délivrerait. — Sire, dit le comte Guy, cette nuit nous vous avons conseillé d'emmenner le bon Danois, mais vous ne l'avez point voulu. L'orgueil amène toujours de grands maux. — Je suis humilié, dit Charlot, mais je veux mourir en preux ! » Et il s'élance de nouveau au plus fort de la mêlée ; les païens l'enveloppent de toutes parts. A cet instant retentit le cri de guerre de Charlemagne : « Montjoie ! » et Ogier, suivi de ses cinq cents chevaliers, fond sur les Sarrasins. Plus de sept cents ennemis tombent morts, Charlot est dégagé. « Êtes-vous blessé ? lui demande Ogier. — Non, bel ami. »

Les Sarrasins sont en fuite, mais Caraheut s'arrête auprès d'Ogier : « Ogier, dit-il, voulez-vous que nous prenions jour pour notre combat ? Nous jouterons sous les murs de Rome. Ma fiancée assistera à la lutte et sera le prix de la victoire. Elle est belle et noble ; si vous me pouvez vaincre, c'est vous qui l'épouserez. — Je n'ai point passé les monts pour prendre femme ! dit Ogier. Vous me paraissez preux et courtois ; reniez Mahomet et devenez l'ami de Charles l'empereur ; il vous donnera de beaux fiefs en Espagne, des bourgs, des villes, des châteaux et des manoirs. — Jamais je ne renierai Mahomet, répond Caraheut. Demain j'irai trouver Charlemagne et je lui ferai part de mon désir de jouter avec vous. »

Le lendemain, Caraheut revêtit ses plus beaux habits et se rendit au camp des Français. Il mit pied à terre devant le pavillon du roi : « Sire, dit-il, soyez salué au nom des dieux auxquels croient les chrétiens. Barons, soyez salués, vous aussi, et vous surtout, Ogier le bon Danois. Roi Charles, l'émir des Sarrasins vous mande par moi que nos chevaliers sont prêts à livrer bataille aux Français. Mais pourquoi ferions-nous périr un grand nombre de nos vaillants barons et de nos nobles guerriers ? Voici Ogier le preux... Seigneur, occroyez-nous de combattre en champ clos. Si je suis battu, tous les païens se déclareront vaincus en ma personne, mais si c'est le Danois qui se rend, les

Français se rendront aussi. — Je vous l'octroie, » dit l'empereur, et les deux combattants présentèrent leurs gages.

Mécontent, Charlot prit Ogier par les épaules : « Ogier, lui dit-il, c'est moi et nul autre que moi qui livrerai cette bataille. — Non, dit Caraheut, je ne lutterai point contre toi ! Mais je t'amènerai, si tu veux, le roi Sadone. » Hors de lui de colère, Charlot se mit à insulter Ogier. Il était d'autant plus furieux que son père lui avait fait, par devant les barons, de violents reproches au sujet de son imprudence de la veille, et que sa vanité en avait souffert. « Ogier, s'écria-t-il, si je ne craignais d'irriter l'empereur, je te taillerais en pièces ! — Vous commettriez un grand péché, sire, fit Ogier. — Empereur, dit Naime de Bavière, nous avons quitté pour vous la douce France, nos épouses et nos enfants, mais nous repartirons sur l'heure, si vous ne faites entendre raison à ce jeune forcené. — Charlot, fit l'empereur, je te mande ici que si nous rentrons en France, tu ne tiendras pas un pouce de mes terres ; je les donnerai plutôt à Louis ou à Pépin... — Charlot, ajouta Caraheut, vous avez tort de vous fâcher, je ferai armer, pour lutter contre vous, un roi riche et puissant, Sadone le vaillant. — Ogier, dit Charlemagne, je ne crains rien pour vous, car vous avez prouvé votre force et votre courage, mais mon fils est jeune et étourdi ; je ne pense pas

qu'il puisse endurer la fatigue d'un duel. — Sire, s'écria Charlot, Ogier sera là, au besoin il me secourra. — Vous dites vrai, fit le Danois, aucun mal ne vous atteindra, tant que je serai là pour vous défendre. — Grand merci, beau sire, » répondit Charlot.

On apporta les saintes reliques et les trois chevaliers firent serment de s'abstenir de toute trahison. Puis Caraheut se remit en selle et sortit fièrement du camp des Français. Aussitôt arrivé à Rome, il fut mandé au palais par l'émir et questionné sur son ambassade. « Sire, dit Caraheut, Sadone et moi, nous nous rendrons tout armés dans l'île qui est au milieu du Tibre ; les Français y enverront de leur côté Charlot, le fils de l'empereur, et Ogier le Danois. J'ai promis à Ogier d'y mener avec moi Gloriande ma fiancée. Nos armées accepteront le sort de leurs champions. Voilà, sire, les conditions de la joute. »



CHAPITRE IV

La double joute.



QUATORZE rois armèrent Caraheut; ils le revêtirent d'un haubert d'acier merveilleusement trempé, et lui ceignirent au côté gauche son épée qui avait nom Courtain. Elle avait été fondue et trempée plus de vingt fois par le forgeron Escurable, puis richement ornée de pierres précieuses. Lorsqu'il l'eut finie, il l'essaya en frappant de toutes ses forces un perron de marbre et il la brisa. Il fut donc forcé de la refondre et retravailler, ce qui la raccourcit et lui valut son nom, mais c'était l'épée la plus forte du monde entier. Caraheut monta sur un destrier noir comme l'ébène et toute la gent sarrasine s'écria d'une seule voix : « Mahomet, secourez en ce jour notre champion ! » Sa-

done aussi s'arma, et lorsque les deux barons furent prêts à partir, Gloriande s'approcha d'eux. « Caraheut, dit-elle, suis-je toujours votre amie? — Malheur à qui ose le nier! s'écria Caraheut. Belle sœur, douce amie, vous viendrez avec moi dans l'île. — Sire, volontiers, si mon père et mon frère me l'octroient. — Je le veux, ma fille, » dit Corsuble. Alors on fit monter Gloriande sur une mule de Syrie, les barons sarrasins accompagnèrent leurs champions jusqu'au Tibre et les nauteoniers les passèrent dans l'île.

Mais Danemont était dolent et plein de colère. Il eût voulu combattre, lui aussi. « Par Mahomet! dit-il à ses chevaliers, la journée ne se terminera point que je n'aie livré bataille. Appareillez-vous, Seigneurs, et tenez-vous prêts à m'accompagner. » C'était là une trahison dont Caraheut n'eut point connaissance. Danemont et trente barons sortirent de Rome sans mot dire, et allèrent se poster tout armés dans les roseaux près d'un gué du Tibre.

Les quatre combattants sont sur l'île. Caraheut et Ogier se défient, ils éperonnent leurs bons destriers et s'élancent l'un contre l'autre ; en même temps Sadone défie Charlot. Les vaillants guerriers se donnent des coups si formidables que la rive en retentit à une demi-lieue en aval et en amont. Sadone et Charlot vident leurs étrières, et leurs chevaux s'enfuient à travers le marécage, mais

Caraheut et Ogier tiennent bon. La lance d'Ogier vole en éclats; il tire son épée, en frappe Caraheut sur le heaume et lui fait une légère blessure. « Caraheut, s'écrient du rivage les païens, que fais-tu ? Prends Courtain, ta bonne épée, la meilleure du monde, et tu seras victorieux. »

Les coups pleuvent, les quatre barons perdent leur sang, mais ils continuent à se défier avec des paroles orgueilleuses. Les deux Sarrasins commencent à faiblir, lorsque soudain surgissent Danemont et les trente félons païens qui étaient restés jusque-là cachés dans les roseaux. Ils attaquent les champions français qui se défendent de leur mieux, mais que peuvent-ils contre un aussi grand nombre d'adversaires ? Ils emmènent Ogier prisonnier et noient le destrier de Charlot dans le fleuve. Les Français reçoivent le bachelier dans un bateau. Charlot se rend en toute hâte auprès de son père : « Sire, lui dit-il, les Turcs nous ont pris Ogier ; nous sommes trahis, sire, attaquons la ville pour délivrer le vaillant chevalier. — Je vais tenir un conseil, dit l'empereur, mandez ici tous mes barons. »

Cependant les païens arrivent à Rome avec leur prisonnier; ils le désarment sous un olivier et le contemplent avec admiration, tant il est beau et fort. Puis ils appellent l'émir : « Sire, venez voir notre captif ! Nous l'avons pris pour venger nos parents qu'il tua l'autre jour. — Vous avez bien



La lance d'Ogier vole en éclats.

fait, dit Corsuble, il sera pendu. » Mais Caraheut survient au galop : « Sire émir, dit-il, vous me ferez honnir de toute la chevalerie. Vous m'avez octroyé de jouter avec Ogier. Lui et moi, nous étions convenus des conditions du combat. Vous me les faites enfreindre : c'est mal, sire. Rendez-moi Ogier, vous ne sauriez sans grande injustice le retenir ici. — Vous plaidez en vain, Caraheut, répond l'émir, je ne le rendrai à aucun homme sous le ciel. — Par Mahomet ! vous vous en repentez, » dit Caraheut entre ses dents, et il s'en va, irrité et dolent, à son hôtel. « Armez-vous, crie-

t-il à ses barons. Danemont, le tyran, a pris Ogier ; l'émir ne veut point me le rendre ; allons assaillir Corsuble en son palais, nous verrons qui de nous deux sera le plus fort. — Caraheut, répond Rodoant, roi d'Égypte, je suis ton homme lige (1) et je te dois obéissance, mais je te supplie de ne point malmener l'émir. Tu es son vassal, tu lui dois respect et obéissance. Laisse-le en paix ce soir. Demain les meilleurs parleurs qu'il y ait parmi tes gens lui feront entendre raison, tu lui manderas qu'il ait à te rendre Ogier sain et sauf, ou que tu seras dorénavant son ennemi juré. — Par Mahomet ! s'écrie Caraheut, il ne sera plus mon ami jusqu'au jour où il délivrera Ogier. — Ni le mien, » dit chacun de ses barons.

Gloriande rentre à son tour dans la ville et s'en vient droit à son frère. « Sire, dit-elle, vous avez mal agi en prenant Ogier. Rendez-le à Caraheut et restez bons amis. — Par Mahomet ! s'écrie Danemont fort irrité, ne vous mêlez point de cette affaire, ou il vous en cuira. — Danemont, frère, vous aimez trop les querelles, il vous en adviendra malheur. »

Le lendemain de grand matin, Caraheut se rend avec tout son baronnage auprès de l'émir Corsuble, et, très courtoisement, il lui demande de lui rendre Ogier. « Par Mahomet, non ! s'écrie l'émir, je ne

(1) Ton vassal.

le rendrai à aucun homme vivant; demain, avant le jour, je le ferai pendre. » Alors, sans prendre congé de Corsuble, Caraheut sort du palais; il va droit au camp des Français, où il trouve Charlemagne au milieu de ses barons; il se jette aux pieds de l'empereur et lui dit : « Sire, me voici ; gardez-moi prisonnier en votre camp, jusqu'à ce que vous soit rendu le preux Ogier, qui vous fut ravi par trahison. — Ce païen est noble et loyal, s'écrient les Français. — Vraiment, fait Charles, je n'ai jamais vu de chevalier chrétien plus digne d'estime... Ami, ajoute-t-il en se tournant vers Caraheut, asseyez-vous à mon côté. »

Cependant plus de vingt mille Sarrasins montent au palais de Corsuble. « Sire, lui disent les meilleurs parleurs, vous aviez consenti à ce que ce combat eût lieu, Caraheut avait donné sa foi à Ogier. Votre fils a mal agi; rendez Ogier à Caraheut, car vous n'avez pas le droit de le tenir en captivité. — Sire, s'écrie Galatien, le mauvais traître, n'écoutez point ces couards ! Dieu le confonde, celui qui délivrera Ogier ! — Corsuble, dit Sadone, se levant avec peine à cause des blessures que lui fit Charlot, c'est ce traître-là que vous ne devez point écouter : vous vous en repentirez, sire. » Tous les Sarrasins se mettent alors à parler à la fois ; grands sont, dans le palais, le bruit et la confusion.

CHAPITRE V

Le loyal Caraheut perd sa fiancée.



u même moment, Charlemagne tenait son conseil et Caraheut prit la parole. « Français, dit-il, allez surprendre les Sarrasins à Rome et renouvelez la lutte chaque jour, jusqu'à ce qu'Ogier vous soit livré. — Le païen a raison, dit Naime, nous ne pouvons sans lâcheté demeurer ici. — Barons, ordonne Charles, allez vous armer. » Bientôt les cors sonnent l'attaque, plus de vingt mille Français se précipitent sur les Sarrasins, qui sont sortis de la ville. La bataille devient d'heure en heure plus terrible; à la vêprée (1), les païens sont en fuite : ils rentrent à Rome, laissant sur le champ

(1) Au soir.

de bataille un grand nombre de morts et de blessés. Du haut de la muraille, Gloriande aperçoit son frère ; elle le huche à voix haute et claire : « Ah ! Danemont, fait-elle, vous avez montré trop d'orgueil et de déloyauté, vous en êtes puni. » Charlot, qui poursuivait Danemont, tire les rênes pour arrêter son cheval : « Qui êtes-vous, belle ? demande-t-il. — Je suis Gloriande, la fille de l'émir. Ogier est sain et sauf, je lui ai moi-même porté à manger. Mais tournez bride, sire, sans perdre de temps, car tout le baronnage de mon père s'arme pour voler au secours des nôtres. » Les Français ne craignent point le baronnage de Corsuble, mais soudain ils aperçoivent au loin la vallée noire de guerriers. Il y en avait telle multitude que, si l'on eût jeté au milieu d'eux une pomme, elle ne fût point tombée sur le sol, mais elle eût heurté une lance, une épée, un haubert ou un heaume. Les Français rentrent donc dans leur camp, joyeux d'avoir mis à mort tant de Sarrasins, mais fort marris de l'arrivée à Rome de ces nouvelles armées de païens.

Quant à Corsuble, il accueillit avec joie et orgueil ces merveilleux renforts. Cette fois-ci, pensait-il, Charlemagne serait vaincu, car tout l'arrière-ban de l'Arabie, de l'Inde, de l'Algérie, de la Syrie et de la Perse se trouvait maintenant à Rome. Parmi les vassaux qui venaient de débarquer, se faisait remarquer Brunamont, de Ma-

jourque la grande île, monté sur un cheval qui valait une cité et qui avait nom Broiefort. Jamais, seigneurs, vous n'ouïtes parler d'un tel cheval ! Il était tout noir, sauf une étoile blanche au front ; il avait souvent couru trois jours et trois nuits sans s'arrêter. Jamais il n'était las, jamais il ne reculait devant le danger.

Le lendemain, Brunamont enfourche Broiefort son destrier, et part tout seul pour aller voir le camp des Français. Il passe le Tibre, et, près du gué, il se trouve soudain face à face avec cinq seigneurs français qui revenaient de la chasse au faucon : c'étaient Gaifier de Bordeaux et son compagnon Guimer, Ydelon, Godefroy d'Angers et le duc Naime. Aussitôt l'orgueilleux Brunamont les défie. Un Sarrasin défier cinq Français ! C'en est trop pour nos barons. Guimer met son cheval au galop et s'élance sur lui, mais le choc est si terrible qu'il vide les étriers et tombe à terre grièvement blessé. Brunamont prend le destrier de son ennemi par la rêne et part dans la direction de Rome : les quatre barons français le poursuivent. Ils ne peuvent l'atteindre, car Broiefort galope plus vite que tous les autres coursiers. Brunamont trouve sur son chemin un soldat de Laon qui rentrait au camp des Français ; d'un seul coup il l'abat au milieu d'un pré et il emmène aussi son cheval. Il rentre à Rome et se présente devant l'émir : « D'où venez-vous, Brunamont ?

demande celui-ci. — Sire, je suis allé regarder les Français; j'ai tué deux chevaliers et je vous amène leurs bons destriers. — Brunamont, vous êtes un vaillant guerrier.

Je vous donnerai la France, si vous la voulez, avec ma fille au clair visage. » Et l'émir lui tend son gant, en gage de sa bonne foi. Les Sarrasins se disent entre eux : « Caraheut, sire, vous perdez votre fiancée. Si vous étiez ici, vous eussiez défié Brunamont. »

Or on gardait Ogier dans la salle où Gloriande et ses damoiselles passaient leur temps. Un messenger se rendit auprès de la jeune fille et lui conta ce que son père venait de promettre. Elle se prit à pleurer et Ogier en eut le cœur marri. « Caraheut, sire, soupira-t-il, c'est pour votre loyauté qu'on vous prive de votre dame! Hélas! que ne puis-je parler à l'émir : j'eusse présenté mon gage à ce Brunamont, j'eusse combattu pour conserver sa dame à Cara-



Broiefort.

heut. — J'obtiendrai que vous parliez à l'émir, bel ami, dit Gloriande. — Grand merci, dame. »

Gloriande entre dans la grande salle pavée, elle traverse la foule des païens qui lui font place respectueusement, elle arrive devant son père. L'émir la prend par la main : « Ma fille, lui dit-il, je vous ai fiancée au meilleur homme qui ceignit jamais épée. — Sire, Caraheut n'a démérité en rien, pourquoi lui faites-vous cet affront? Ne m'aviez-vous point donnée à ce baron devant toute votre cour? — Ma fille, Caraheut m'a quitté pour se réfugier auprès des Français. C'est un traître, vous serez mariée plus honorablement. — Sire, c'est mon frère qui a fait tout ceci... Où est ce roi à qui vous me destinez? — Me voici, belle, dit Brunamont. Je vous épouserai selon la loi de Mahomet et nous régnerons sur toute la France, car nous allons vaincre les Français, et je vous amènerai Charlemagne mort ou récréant. — Sire, vous ferez preuve d'un merveilleux courage, si vous pouvez vaincre tous les Français! Mais l'émir en a un captif dans ce palais, et je sais que s'il était relâché, il lutterait contre vous au nom de Caraheut. — Belle, dit Brunamont, je jouterai volontiers avec lui, si l'émir veut m'en donner permission. — Mettez-les ensemble, sire émir! s'écrient tous les Sarrasins. — Mon père, dit Gloriande, Ogier demande à vous parler. — Qu'on me l'amène, » fait l'émir.

On introduit donc Ogier ; sur son passage s'élève un murmure d'admiration. « Sire émir, dit Ogier, voici mon gant, voulez-vous le prendre ? Je me fais fort de prouver que Brunamont a mal agi en déshéritant Caraheut et en acceptant votre fille. — C'est très bien, Ogier, dit Brunamont, de parler en faveur de Caraheut, mais vous n'oseriez point vous rencontrer avec moi sur l'île du Tibre. — Si vraiment, s'écrie Ogier, et tout de suite ! Priez l'émir de me mettre en liberté, et nous irons tous deux nous battre dans cette île. Je ferai jurer à Charlemagne, au duc Naime et à Hernaut de Nantes de repasser les monts avec nos Français et de vous laisser tout ce pays, si c'est vous qui êtes vainqueur. — Vous êtes hardi et brave, Ogier. Faites donc chercher vos otages. — Volontiers, dit Ogier, et appelant son écuyer : Baudechon, lui dit-il, va-t'en sur l'heure au camp de Charles et dis à Caraheut que je vais jouter pour lui avec Brunamont, auquel l'émir vient de promettre sa fiancée. »



CHAPITRE VI

Ogier conquiert Broiefort, le merveilleux destrier.



L'ÉCUYER d'Ogier se rend en toute hâte au camp des Français. Les chevaliers accourent en foule au-devant de lui : « Que fait ton seigneur ? demandent-ils. Comment se comporte-t-il ? — Il est sain et sauf, Dieu merci, et il mande à Caraheut qu'il va jouter pour lui avec un roi sarrasin, grand et fort, dont l'émir veut faire son fils, car il vient de lui promettre la main de Gloriande. » A l'ouïe de ces paroles, le sang de Caraheut se met à bouillonner dans ses veines. « Juste empereur, dit-il, accordez-moi un répit, afin que j'aille à Rome voir qui est ce roi qui m'a fait cet affront. Je vous donne ma parole que je reviendrai loyalement dès que la bataille sera terminée.

Au troisième jour je serai ici, à moins que vous n'ayez recouvré le vaillant Ogier. — Caraheut ne mentirait pas pour nous échapper, disent les Français, octroyez-lui la grâce qu'il vous demande, sire. — Qu'il fasse tout son plaisir, » dit Charlemagne.

Joyeux, Caraheut se rend à Rome et tous les Sarrasins qui l'aperçoivent lui crient en leur langage : « Ogier doit combattre pour vous demain. — Je veux être otage pour lui, dit Caraheut, et il prendra mon destrier et mes armes. » L'émir accourt, l'air irrité. « Charlemagne vous a-t-il délivré ? demande-t-il. — Non, répond Caraheut, il ne me délivrera pas avant que vous lui renvoyiez Ogier. »

Caraheut emmène Ogier en sa tente pour l'armer, et Gloriande les suit. « Sire, dit-elle à Ogier, Brunamont est traître et fort habile aux combats. Il a déjà coupé la tête à plus de vingt-trois rois. — N'ayez aucune crainte, répond Ogier ; s'il plaît au roi du Ciel, avant le coucher du soleil j'aurai fait justice de ce lâche. — Que celui en qui vous croyez vous aide ! s'écrie Gloriande. — Ogier, dit Caraheut, je vous donnerai ma bonne épée Courtain, que tous redoutent. Désormais elle sera vôtre. »

Quand le Danois est armé et monté, les Sarrasins l'emmènent à travers Rome ; il chevauche fièrement, la lance levée, il passe le Tibre et ar-

rive le premier dans la petite île. Dix mille Français armés se massent sur la rive droite du fleuve pour suivre des yeux le combat, tandis que les païens se tiennent sur la rive gauche. « Ogier, s'écrient quelques Français, viens-t'en avec nous; nous saurons bien te défendre. — Seigneurs, répond Ogier, la France perdrait son honneur et Caraheut serait condamné à mort; je ne le ferais pas pour tout un val plein d'or. » Brunamont paraît à son tour, monté sur Broiefort; arrivé au bord de l'eau, il pique son destrier de ses éperons; la bête s'élance et traverse le fleuve avec tant de légèreté que ni la selle, ni le cavalier ne sont mouillés. « Beau sire Dieu, dit Ogier qui convoite ce bon destrier, si vous m'en jugez digne, octroyez-moi ce cheval. »

Les deux adversaires se défient, puis ils se précipitent l'un contre l'autre à plusieurs reprises. Bientôt ils sont jetés à bas de leurs chevaux, ils se relèvent, et Brunamont tire son épée pour en frapper Ogier; il lui transperce son bouclier et le blesse à la poitrine. Alors Ogier tire Courtain de son fourreau et frappe Brunamont sur son heaume dont il fait voler les joyaux, rompant en même temps plusieurs mailles de son haubert. Le Sarasin chancelle, mais il se ressaisit aussitôt...

Je ne veux point vous lasser, seigneurs, en vous contant toutes les prouesses des deux chevaliers... Après qu'ils se sont asséné maints coups effroya-



Le combat dans l'île.

bles, Brunamont, qui a perdu beaucoup de sang, commence à faiblir. Les païens en ont grand deuil et Barbarin s'écrie : « Brunamont, sire, Mahomet te garde ! Où est la force que tu montrais ce matin ? Toi qui ne craignais ni Sarrasin, ni chrétien, vas-tu te laisser abattre par un jeune bachelier ? Frappe tes grands coups, Brunamont, Ogier sera vaincu ! » A ces mots, le champion des païens reprend courage ; il fond sur Ogier avec une telle violence que son épée pénètre profondément dans la chair du chevalier français : le sang vermeil jaillit. Le Danois chancelle, c'est à son tour de faiblir : « Ogier, s'écrie Brunamont, je crois que tu as senti mon épée ! Par Mahomet ! je ne mangerai point que je ne t'aie tué ! Il n'y a homme sous le ciel qui te puisse préserver de la mort, ni même ton Dieu, s'il était ici. »

Les Français sont marris à la vue de la détresse de leur champion ; l'empereur lève les mains vers le ciel et prie Dieu : « Beau sire Dieu, dit-il, vous m'avez aidé maintes fois jusqu'ici, ayez pitié de moi, rendez-moi Ogier sain et sauf. » Puis il s'écrie : « Franc damoiseau, souviens-toi de moi ! Si tu es vaincu, il me faudra fuir déshonoré, et jamais Dieu ne sera servi à Rome. Prends Courtain et en frappe ce païen ! Avant que tu lui aies asséné trois coups, il sera hors de combat. »

Ces paroles redonnent à Ogier toute sa vaillance. Empoignant avec plus de fermeté son épée,

il en frappe si violemment Brunamont qu'il traverse le heaume et lui enlève l'oreille gauche. « Périsse ton épée ! dit Brunamont, j'ai conquis plus de vingt rois en bataille et jamais je n'avais reçu telle blessure. — Vraiment ? dit Ogier. Vous perdrez encore l'autre oreille, pour Gloriande qui nous regarde. » Et rapidement il lui donne un second coup, qui lui fait choir à terre le bras droit avec le bouclier qu'il tenait ; puis, d'un troisième coup, il lui transperce le cœur. Alors Ogier prend l'épée et le cheval du vaincu et cherche des yeux l'empereur. Une grande clameur s'élève de l'armée des Français : « Brunamont est vaincu ! Brunamont est vaincu ! » L'empereur à leur tête, ils passent le Tibre à gué et s'avancent au-devant d'Ogier. Le jeune chevalier présente à Charlemagne l'épée de Brunamont et Charles la reçoit avec joie. L'apostole, monté sur une mule blanche, sort aussi à la rencontre du Danois pour lui rendre grâces ; il bénit les Français au nom de Jésus-Christ et de saint Pierre.

Après cette joute, les Français chevauchèrent jusqu'à Rome. Ils comptaient s'arrêter sous les murailles de la ville, mais ils trouvèrent toutes les portes grandes ouvertes ; pas un païen n'était demeuré dans la cité, tous s'étaient enfuis vers la mer. Nos Français les poursuivirent ; le duc Naime égorgea l'émir Corsuble, mais Richier du Mans fut transpercé par Butor de Cordoue. Ogier

se lança à la poursuite de Danemont et il lui fit voler la tête au milieu d'un pré. Les païens



L'Apostole, monté sur une mule blanche.

furent entièrement déconfits; ceux qui parvinrent à la mer se noyèrent en grand nombre. Caraheut, Sadone, Gloriande et une centaine de

Sarrasins demeurèrent captifs au camp des Français.

Lorsque les nôtres furent revenus de leur poursuite, le roi appela Caraheut : « Ami, lui dit-il, ne veux-tu point croire en Dieu et accepter le baptême? — Sire, j'aime mieux me faire couper tous les membres; jamais je ne renierai Mahomet. — Sire, s'écrient les chevaliers français, Caraheut est noble et courageux, il mérite d'être récompensé de sa grande loyauté. — Barons, dit Charles, nous allons le mettre en liberté, lui et tous ses compagnons. » Alors l'empereur leur fit donner soixante nefes et trente chalands chargés de vin et de blé. Caraheut s'embarqua le premier, puis Gloriande, enfin Sadone et tout son baronnage.

Seigneurs, vous avez ouï comment le fier bachelier, Ogier le Danois, conquît Broiefort, son merveilleux destrier, et Courtain, son épée redoutable. Ma chanson va vous conter maintenant ce qu'il advint d'Ogier plus tard et pourquoi il se réfugia à Pavie, auprès de Didier, roi des Lombards. Faites silence, seigneurs, pour m'écouter. Celui qui veut bien entendre une histoire doit livrer sans feinte son cœur et ses oreilles.



CHAPITRE VII

Le coup d'échiquier.



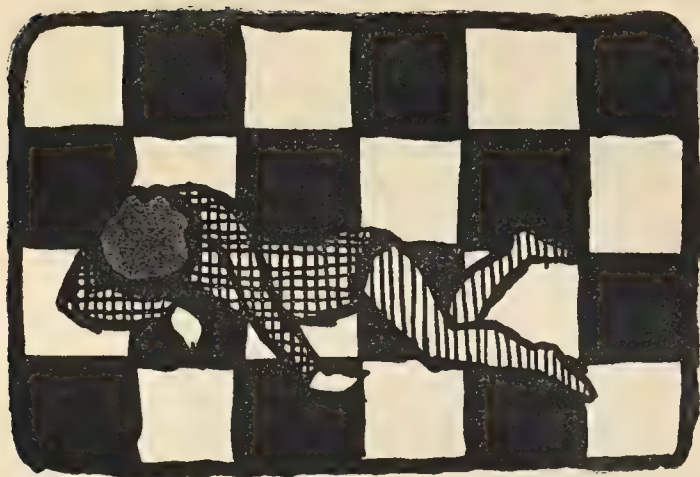
Des années et des années s'écoulèrent. Devenu gonfanonier de l'empereur, — ainsi que vous l'avez ouï, seigneurs, — Ogier le Danois le secourut dans mainte guerre, enleva pour lui maint château et maint bourg. Sans Ogier, Charlemagne eût perdu la moitié de son royaume.

Il advint une fois, à Pâques, que l'empereur tint sa cour à Laon. Ogier s'y rendit avec Baudouinet, son fils unique, qui était écuyer. Le bachelier ressemblait trait pour trait à son père; il avait comme le Danois fière mine et grand courage. Sa mère, Béatrix, étant morte, Ogier l'aimait pour deux. Un jour Charlot, le fils du roi, et Baudouinet prirent un échiquier et se mirent à jouer pour pas-

ser le temps. Ils placèrent leurs pièces et commencèrent la partie. Ils firent tant marcher leurs cavaliers, leurs tours, leurs fous et leurs pions, que Baudouinet finit par acculer le roi de Charlot dans un coin et le fit mat. Alors Charlot qui, étant vif et impétueux, ne savait pas commander à sa langue, se mit à insulter Baudouin et son père, le bon Danois. Puis, saisissant l'échiquier de ses deux mains, il en frappa le jeune écuyer à la tempe, si violemment qu'il l'étendit raide mort. Une grande rumeur remplit aussitôt le palais; chacun blâmait le fils de l'empereur.

Un écuyer court à l'hôtel du Danois pour lui annoncer l'effroyable nouvelle. « Ogier, lui dit-il, votre fils que vous chérissiez est mort : c'est Charlot qui l'a tué d'un coup d'échiquier. » A l'ouïe de ces paroles, le duc Ogier blêmit; de deuil et de rage il perd le sens. Empoignant un levier, il vole au palais; il voit son fils étendu tout sanglant sur les dalles, il le baise à mainte reprise, tandis que tous les barons pleurent de pitié. Bientôt Ogier se relève; son levier toujours à la main, il parcourt les rangs des barons, cherchant le meurtrier de Baudouinet. Mais Charlemagne, prévoyant la colère du Danois, a caché son fils en une salle écartée du palais et l'y a enfermé.

L'empereur s'avance au-devant d'Ogier : « Sire, lui dit-il, j'implore votre miséricorde; calmez-vous et vous laissez conseiller. Nul d'entre nous ne peut,



Baudouinet sur les dalles gisant.

hélas ! défaire ce qui est fait. Votre fils est mort, j'en ai le cœur marri ; on me dit que c'est Charlot qui l'a tué, j'en suis épouvanté, mais rien ne peut le rappeler à la vie. Sire Ogier, acceptez l'amende que je vous paierai ; les ducs, les comtes et les princes qui sont ici jugeront ce qu'elle doit être. — Par les saints que nous devons prier ! s'écrie Ogier, jamais je n'accepterai une somme d'argent pour la vie de mon fils. Je veux tuer Charlot de ma bonne épée d'acier. — Puisque vous ne voulez point garder la paix, Ogier, je vous dois bannir de douce France. Si demain je vous trouve encore à Laon, je vous ferai jeter en ma prison. »

Le duc entend ces paroles, la colère lui gonfle le cœur et lui trouble le sens. Il pense étouffer, les larmes lui jaillissent des yeux : fou de rage, il étreint son levier et s'élance sur l'empereur qui fait un saut de côté pour éviter le coup. Le levier s'abat sur la tête de Lothaire, le cousin de la reine, qui tombe mort. « Barons, hurle Charlemagne, prenez-moi ce forcené ! » Les chevaliers courent sus à Ogier, ils l'assaillent de tous côtés, mais, faisant le moulinet avec son levier, le Danois en blesse et en tue plusieurs. Alors les douze pairs se souviennent que l'on doit aider son ami dans le besoin. Malgré la colère de Charlemagne, ils dégagent Ogier, le protègent, le font sortir du palais, le revêtent de son armure, sellent Broiefort son bon destrier, et le lui amènent. Sans tarder, Ogier sort de Laon et s'enfuit à travers le pays. Charlemagne le poursuit avec tous ses chevaliers, mais Broiefort galope plus vite que les autres coursiers.

Soudain, le Danois se retourne ; il voit au premier rang de ses poursuivants Charlemagne monté sur son destrier Blanchart, qu'il pique fortement de ses éperons. « Par Dieu ! Danois, s'écrie l'empereur, à quoi bon t'enfuir ? Reviens à Laon et subis ton châtement. — Non, répond Ogier, car ce serait supporter une injustice. » Puis il pense à Baudouinet, il tourne bride et, la lance en arrêt, il attend l'empereur. Les deux guerriers joutent là



La partie d'échecs.

en pleine campagne; ils se donnent des coups terribles : la lance du Danois transperce le haubert du roi et lui fait une blessure au flanc ; Charles tombe à la renverse. Tirant son épée, Ogier met pied à terre et, dans sa fureur, il s'apprête à couper la tête à son roi, quand mille chevaliers arrivent à la rescousse. Ils s'élancent sur Ogier, ils le forcent à laisser Charlemagne. Broiefort s'agenouille, le Danois saute en selle et le bon destrier part au galop, toute la meute des chevaliers derrière lui. Bientôt Ogier rencontre sur sa route un fleuve large et profond ; Broiefort le franchit sans difficulté, mais les barons français sont obligés de rebrousser chemin. Ils rentrent à Laon où ils ramènent l'empereur blessé.

Dès que Charlemagne fut guéri, il envoya, dans tous ses fiefs et dans toutes ses marches, des messagers par l'entremise desquels il mandait à ses vassaux de ne point recevoir ni secourir son ennemi. Ogier passa les monts et se rendit à Pavie, à la cour du roi Didier. « Sire, lui dit-il, je suis un homme malheureux : Charlemagne m'a banni de France, il ne m'a laissé ni bourg, ni château, ni village où je me puisse réfugier. Et pourtant, si j'ai tué plusieurs barons du roi, c'est parce que son fils Charlot a mis à mort Baudouinet mon fils unique. Je viens donc, sire, vous demander et prier que vous me veuillez secourir. Retenez-moi auprès de vous, je vous servirai fidèlement. »

Didier jeta les yeux sur ce Français; il vit qu'il était grand, beau et fort : « Qui es-tu, chevalier ? lui demanda-t-il. Ne me cache point ton nom ! — Sire, je suis Ogier le Danois. » A ces mots, Didier se lève précipitamment et vient embrasser son hôte : « Sire Dieu, s'écrie-t-il, vous avez accompli mon plus cher désir, puisque vous avez amené à ma cour Ogier, le bon Danois, le meilleur duc qui monta jamais destrier... Ogier, toute ma terre est à vous. Commandez, tous ici feront ce que vous désirerez. Vous serez mon gonfalonier dans les batailles ; c'est vous qui mènerez mon armée ; je ne saurais la confier à plus courageux que vous. Je vous donne Castel-Fort, c'est un château situé sur un haut rocher et si bien fortifié que nul ne pourrait s'en emparer ; je vous donne aussi le bourg de Mont-Chevrel qui n'en est point éloigné. Si le roi de France vient vous chercher à Pavie, dix mille hommes s'armeront pour vous défendre. » Ogier se jette aux pieds du roi, mais celui-ci le relève avec bonté.

Le Danois entra donc à la cour de Didier. Il y avait là un chevalier du nom de Berron, qui était seigneur de Plaisance. Il devint le compagnon juré d'Ogier, ils s'aimèrent autant que Roland et Olivier. Bientôt Ogier se rendit à Castel-Fort et il ne négligea rien pour rendre cette place imprenable.

Cependant Charlemagne avait rassemblé à Paris tous ses barons, avec leurs hommes d'armes. Un

jour, lorsqu'on eut enlevé les nappes après le dîner, l'empereur se leva ; il tenait à la main un couteau, il le retourna, et du manche frappa violemment sur la table devant lui. Toute la salle en retentit, les Français se turent et écoutèrent en silence les paroles de leur suzerain. « Seigneurs, dit Charles, je vous fais ici ma plainte. Le fils de Godefroy, qui m'avait été envoyé en otage, m'a fait grande honte. Il a tué l'enfant Lothaire au milieu de mes barons, il a fait périr plusieurs de mes vassaux. Ayant passé les monts, il s'est maintenant réfugié dans la cité de Pavie, où le soutient le roi Didier, qui pourtant me doit obéissance. Par Dieu ! le roi Didier paiera cher sa bonté pour mon ennemi ; s'il ne me le rend, je ne lui laisserai ni château, ni cité. Quand je l'aurai pris, je lui ferai crever les deux yeux ; on l'écorchera vif et on le salera, à moins qu'il ne me rende Ogier... Seigneurs, il me faut un messenger qui passe les monts et se rende à Pavie pour sommer le roi Didier de m'envoyer sur l'heure le Danois chargé de chaînes, et lui mander que, s'il ne m'obéit point, j'irai avec cent mille hommes ravager son pays. Lequel d'entre vous veut entreprendre cette ambassade ? Celui qui partira aura mon amitié à toujours ; je lui donnerai en outre des bourgs et des châteaux. »

Charlemagne se rassied, le silence se prolonge ; pas un baron ne s'offre comme ambassadeur, tous

craignent le Danois. Alors le duc Naime se lève : sa barbe est blanche comme neige, il est vieux et frêle, sa grande vigueur s'en est allée. Pâle de douleur, il vient à l'empereur : « Sire, dit-il, je puis encore très bien chevaucher, je saurai m'acquitter de votre message. » Charlemagne demeure longtemps pensif; enfin il se redresse. « Beau sire Naime, dit-il, vous n'irez point à Pavie; je ne veux pas perdre mon meilleur conseiller. »

Alors le vieux duc de Bavière se tourne vers son fils Bertrand : « Beau fils, dit-il, levez la tête et me regardez ! Tant que j'ai eu force et santé, je me suis démené pour le service de mon roi, mais je suis vieux et chenu, je ne puis plus errer par le monde, mon écu est devenu trop pesant pour mon bras. Dorénavant je voudrais prendre mon repos, pour travailler à mon salut. Mais vous, beau fils, vous êtes jeune et vigoureux; dites-moi, est-ce paresse ou lâcheté qui vous fait rester muet quand votre seigneur demande un messenger ? Debout, car c'est vous qui irez à Pavie. Bertrand, si le message de Charles n'est parfaitement conté à Didier, par saint Paul ! je vous jure que vous n'aurez pas un pied de ma terre !

— Naime a raison, s'écrient quatre cents Français. — Bertrand, dit Charlemagne, vous serez donc mon ambassadeur à Didier, le roi des Lombards. — Sire, répond Bertrand, sans l'ordre de mon père, jamais je ne me fusse chargé de ce

message, car Ogier est le chevalier le plus preux et le plus loyal de la chrétienté. J'aimerais mieux le défier à un combat singulier et le mettre à mort dans la joute. — Je vous le défends, s'écrie Charles, car alors jamais le duc Naime ne vous reverrait; Ogier abattrait l'un après l'autre dix chevaliers aussi vaillants que vous. Mais allez défier Didier de ma part. »



CHAPITRE VIII

Charlemagne franchit les monts.



BERTRAND se mit donc en route avec ses écuyers pour s'acquitter de sa mission. Il traversa la Bourgogne, passa les grands monts et les étroits défilés, s'arrêta au premier bourg lombard pour changer son argent et arriva enfin à Pavie. Il se rendit au palais de Didier, où il trouva Ogier assis à la droite du roi lombard : « Roi Didier, dit-il, je vous salue de par Charlemagne votre seigneur, de par Naime, le vieux duc de Bavière, mon père, et de par les autres barons français. Tous vous veulent du bien et vous assurent de leur amitié, à une condition : c'est que vous renvoyiez chargé de chaînes, à l'empereur son suzerain, le vassal désobéissant que vous avez recueilli en votre ville. A moins que vous ne me livriez Ogier le

Danois, sire, l'armée de Charles viendra vous assaillir avant que soit fini l'été qui commence. Par le clocher de Saint-Yves que j'aperçois là-bas ! Français, Bretons, Normands, Flamands, Bertruyers et Poitevins vous assiègeront dans votre ville de Pavie. Ils brûleront tous vos bourgs, raseront vos châteaux, égorgeront vos vassaux et leurs serfs, car nul ne résiste avec impunité à Charlemagne l'empereur. »

Blême d'épouvante, Didier ne souffle mot ; c'est Ogier qui prend la parole pour répondre. « Par Dieu ! Bertrand, dit-il, si Charlemagne s'en vient avec toute son armée assiéger Pavie et ravager la Toscane et la Lombardie, avant même qu'il ait passé à l'abbaye du Saint-Bernard, il entendra résonner l'armure des gens de Didier ! Ne croyez pas que les Lombards soient endormis : le roi Charles ne quittera point ce pays sans grande perte. — Taisez-vous, Ogier, répond Bertrand ; par les saints que nous devons prier ! vous vous repentirez de votre désobéissance. Quand à Didier, il paiera cher l'hospitalité qu'il vous accorde ! » A ces mots, Ogier, furieux, lance à la tête de Bertrand le couteau qu'il tient à la main. Se baissant, le chevalier l'évite, il tire son épée et se précipite sur le Danois. « Bertrand, s'écrie un de ses écuyers, les Lombards sont orgueilleux et fiers, il y en a ici plus de quatre mille ; si vous touchez au Danois, jamais vous ne reverrez la France. — Vous dites

vrai, répond Bertrand, et il remet son épée dans le fourreau. Roi Didier, je vous somme encore une fois de me livrer Ogier le Danois. »

Alors se lève Berron de Plaisance, le compagnon juré d'Ogier : « Bertrand, fait-il, va dire à Charlemagne qu'il a tort de ne point punir son fils Charlot, qui a commis un meurtre. Quant à son armée, nous n'en avons nulle crainte. J'ai été à Saint-Denis, moi qui te parle, et je connais le baronnage de l'empereur. Je vis Charlemagne revêtir de ses vieux vêtements douze chevaliers bretons en guenilles. Ils avaient de grandes panses, car ils étaient tout gonflés de lait, de beurre et de fromage mou, et cela les rendait lourds et maladroits : si ce sont là les champions de l'empereur, certes les nôtres les valent... Dis à ton seigneur Charles qu'il trouvera notre armée dans la plaine de Saint-Ajose, dès qu'il voudra combattre ; pour notre part, nous lui livrerons bataille joyeusement. — Tu ne vis point Salomon, le bon roi des Bretons, répond Bertrand, sans quoi tu eusses changé d'idée... Moi, je suis le fils de Naime de Bavière, et je porte une épée dont je sais très bien châtier les vantards de ton espèce. Je te jure que l'empereur viendra prochainement à Saint-Ajose, car il souhaite la bataille plus vivement encore que vous. »

Voyant qu'il est inutile de demeurer plus longtemps dans le palais du roi Didier, Bertrand se

retire et repart pour la France. Arrivé à Laon, il va rendre compte de son ambassade à Charlemagne. « Ami, dit l'empereur, soyez le bienvenu. Quelles nouvelles m'apportez-vous ? — Sire, j'ai vu Didier et le Danois ; ils ne font aucun cas de votre message, ils vous défient et vous mandent qu'ils ont hâte de vous livrer bataille. — Ils n'attendront guère, dit l'empereur... Sire Naime, que me conseillez-vous ? — Ah ! sire, mon conseil, c'est de vous accorder avec le Danois, car il est preux et loyal. Vrai Dieu ! Charlot a commis un crime en tuant son fils Baudouinet. N'est-il point naturel qu'il en ait perdu le sens et qu'il ait voulu se venger ? Vous l'avez banni de douce France. Je m'émerveille que vous n'ayez point songé plutôt à adoucir votre cœur et à vous montrer miséricordieux... Sire, rappelez Ogier et rendez-lui ses biens. — Naime, jamais je ne reviendrai en arrière : j'ai juré la guerre. — Bien, sire, faites donc appareiller votre armée et partons. — J'ai promis la bataille à Didier, s'écrie Bertrand. — Vous avez bien fait, » répond le roi.

Charlemagne rassembla à Laon le ban et l'arrière-ban de ses vassaux ; il ne resta dans le pays pas un homme capable de porter les armes. L'empereur confia à Bertrand son oriflamme. Quand tout fut prêt, l'armée se mit en route, traversa la Bourgogne, passa les hauts monts où, cette fois-ci, Charles perdit bien des hommes et encore plus de

chevaux, et arriva enfin dans la plaine de Saint-Ajose où devait avoir lieu la bataille. Les Français dressèrent leurs tentes et établirent leur camp; Charlemagne s'assit sur un fauteuil à l'ombre de son pavillon, car la chaleur était accablante. Jetant les yeux sur une colline à sa droite, il aperçut une grande multitude d'hommes qui en descendaient. « Qui sont ces gens? demanda-t-il. — Sire, répondit Naime, c'est Girard de Vienne qui vous amène dix mille hommes. — Dieu soit loué! » dit l'empereur. Dans une grande prairie sur sa gauche, il vit des hauberts qui luisaient, des boucliers étincelants, des bannières et des pennons qui flottaient au vent. « Dame sainte Marie! s'écria-t-il, voilà une grande compagnie! — Sire, dit Naime, c'est Baudouin de Flandre qui vous amène ses vassaux. »

Cependant un espion de Didier avait vu arriver les Français. Il se rendit à Pavie et se présenta devant le roi lombard. « Sire, dit-il, Charles de France a déjà passé les monts; il est aux portes de votre ville, avec la plus grande armée qu'on puisse imaginer. » Ces paroles remplirent de terreur Didier, qui appela le Danois et lui demanda conseil. « Sire, dit Ogier, je ne vous ai pas caché la haine de Charlemagne pour moi; malgré cela vous m'avez donné asile. Je vous ai servi en toute loyauté et vous m'en avez largement récompensé. Maintenant, sire, dites-moi votre pensée. Voulez-



Naime conseille Charlemagne.

vous me livrer à l'empereur ? J'en ai grand'peur et je vous supplie de me laisser en liberté, car si vous ne daignez me secourir, j'irai tout seul, avec mes quatre mille chevaliers, livrer bataille aux

Français : j'aime mieux mourir que de tomber vivant aux mains de Charlemagne. — Ami, lui répond Berron, n'ayez aucune crainte, je vous accompagnerai ; nous aurons bien vingt mille hommes avec nous. » Didier entendit ces fières paroles et il eut honte de sa peur : « Danois, dit-il à son tour, dût-il ne rester dans toute la Lombardie pas un château qui ne soit détruit ou brûlé, pas une maison qui ne soit ruinée, dût Pavie elle-même être renversée, dussé-je être grièvement blessé, jamais je ne vous ferai défaut ! — Sire, dit Ogier, je vous en rends grâces, » et il se jette à ses pieds.

Seigneurs, ma chanson va vous conter comment fut tenue cette promesse ; désormais, hélas ! elle aura à narrer les peines et les douleurs du bon Danois.

Didier fit donc assembler son armée à Pavie, mais Berron vint à Ogier et lui dit : « Compagnon, les Lombards ne sont guère loyaux, je crains qu'ils ne vous trahissent, mais je puis compter sur mes hommes, ils vous resteront fidèles : je vais les aller quérir. Pour l'amour de Dieu ! ami, ne livrez point bataille avant que je sois de retour. »

Lorsque l'armée du roi Didier est prête, il sort de Pavie, passe les collines et les vallées et arrive dans la plaine de Saint-Ajose. Charlemagne dis-

pose son armée en treize bataillons, commandés par les douze pairs et lui-même, tandis qu'Ogier partage celle de Didier en dix colonnes. Les deux armées s'élancent l'une contre l'autre : grande est la mêlée et la bataille mortelle. A la vue du vieux duc Naime, Ogier verse des larmes. « Ahi ! sire Naime, s'écrie-t-il, vous m'avez tant de fois protégé et secouru que jamais je ne tournerai ma lance contre vous. » De son épée Courtain, Ogier fait mainte prouesse, mais l'armée de Charles est trop supérieure en nombre à celle de Didier ; des centaines de Lombards tombent morts ou blessés, le Danois lui-même est atteint de plusieurs coups, les Lombards commencent à reculer. Ogier les rallie et le combat reprend de plus belle. « Où êtes-vous, roi Didier ? s'écrie Charlemagne. Nous sommes, moi et vous, seigneurs de tous ces barons ; joutons l'un contre l'autre au lieu de laisser mettre à mort tant de nobles chevaliers. Celui qui sera vaincu perdra son royaume. — Non, répond Didier, je n'accepte point le combat. » Puis il ajoute entre ses dents : « Ahi ! Danois, Dieu te confonde ! C'est pour toi que mes bons chevaliers perdent la vie. Charlemagne est trop puissant pour que je puisse lutter contre lui. » A haute voix, il s'écrie : « Pavie ! Pavie ! Dame sainte Marie, secourez-moi ! »

L'empereur se jette sur Didier et lui assène un coup si violent qu'il le fait choir à terre, mais le

roi des Lombards tire son épée et se défend vaillamment. Les deux rois se battent avec acharnement jusqu'à ce que Salomon de Bretagne et Girard de Vienne accourent à l'aide de Charlemagne qui commence à faiblir. Ogier voit Didier assailli de toutes parts, et s'élance à la rescousse. Mais les Lombards ont le dessous, et le Danois les entend murmurer. « Fuyons-nous-en, dit enfin le roi Didier, et laissons Ogier aux mains des Français. » Ses barons lui obéissent, le Danois demeure seul avec cinq cents de ses chevaliers. Voyant cela, l'empereur en a grande joie. « Qui va me prendre Ogier ? demande-t-il. Celui qui le fera prisonnier recevra tant de châteaux et de cités qu'il sera riche à jamais. » Angevins et Normands se précipitent à l'attaque, ils sont cinq cents contre chacun des hommes d'Ogier. Ceux-ci se défendent comme des lions, le Danois tue Richard de Normandie et tant d'autres nobles barons ; Charlemagne se tord les poings de douleur.

Cependant Berron de Plaisance, suivi de sa compagnie, approche de Saint-Ajose ; il voit Didier et ses hommes qui s'enfuient comme gens déconfits. Il éperonne son cheval et s'en vient au-devant du roi lombard : « D'où venez-vous, bon roi ? demande-t-il. Où est Ogier, mon compagnon ? Je ne le vois point. — Berron, Ogier est pris et mes hommes sont vaincus. — Ah ! faux roi, s'écrie Berron, Dieu vous confonde ! Vous avez lâche-



Grande est la mêlée...!

ment trahi le Danois, vous avez menti à votre parole comme un couard, mais, par sainte Marie ! s'il est mort, vous perdrez la vie. » Puis, apercevant son frère : « Gérin, ajoute-t-il, de quelle vilenie te rends-tu coupable ? Toi, t'enfuir de la bataille !... Où est Ogier, le preux et courtois ? S'il est mort, je n'aurai plus de joie en toute ma vie. — Par ma foi ! répond Gérin, il a bien fallu que je prenne la fuite : de mes dix mille hommes, il ne reste pas même un millier ; tous les autres ont été taillés en pièces. Nous laissâmes Ogier courroucé et marri ; il se bat contre le baronnage de Charlemagne avec les cinq cents hommes qui lui restent. — Par Dieu ! beau frère, vous ne m'avez guère montré d'amitié... Vous saviez pourtant que le Danois est mon compagnon juré. Retournez avec moi, frère, allons secourir mon ami. — Je ne puis vous faillir, Berron, je vous suivrai, bien que ce soit grande folie. »

Berron et Gérin chevauchent fièrement en tête de leurs gens, quoiqu'ils sachent que les hommes de Charles sont quarante contre un des leurs. Ils trouvent Ogier à pied et tout inondé de sang vermeil ; son écu est troué, son haubert démaillé. Ils volent à son secours ; le combat reprend de plus belle. Grande est la mêlée et la bataille terrible.

Seigneurs, je ne puis vous conter toutes les prouesses d'Ogier, de Berron et de leurs hommes,

ni vous dire tous les hauts faits d'armes des Français...

Jamais Ogier n'aura le dessus, car les Français sont trop nombreux. « Compagnon, dit-il à Berron, si je retrouvais Broiefort, mon bon destrier que j'ai perdu, je me vendrais cher avant de mourir. » Berron tourne la tête, il voit le noble coursier qui se fraie un chemin au milieu de la presse pour aller quérir son seigneur. Un chevalier français le prend par la rêne et veut l'enfourcher, Berron tue le chevalier, amène Broiefort à son compagnon et remet le Danois en selle. Mais le bon Lombard tombe sous les coups des Français, ainsi que son frère Gérin et la plupart de ses barons; Ogier demeure presque seul. Alors, désespéré, il s'enfuit enfin; piquant Broiefort de ses éperons, il fend la foule des guerriers et prend le large. « Barons! s'écrie l'empereur, sus à Ogier! Poursuivez-le! Je n'aurai pas de repos que je ne l'aie fait tout vif écorcher et qu'on ne lui ait arraché les membres un à un. » A ces mots, quinze cents Français lancent leurs chevaux au galop sur les pas de Broiefort.



CHAPITRE IX

La terrible chevauchée.



OGIER chevauche longtemps comme un fou ; peu à peu le bruit de la poursuite décroît, puis s'éteint, Broiefort galope toujours. A la vèprée, il s'arrête enfin, et le Danois regarde autour de lui. Il se trouve dans un vallon sauvage, au pied d'un énorme rocher. Ogier pense être en sûreté dans cette vallée déserte : il délace son heaume et enlève son haubert ; de son épée, il tranche les pans de son bリアut pour en bander ses plaies qui saignent encore. Puis, faible et las, il s'étend sur une grosse pierre et s'endort. Mais Broiefort veille, lui ; le bon destrier est inquiet, il sait que les Français approchent. Bientôt il hume le vent et se met à hennir : il a flairé l'ennemi. Épuisé de fatigue, son

maître dort toujours. Broiefort piaffe et hennit, tant et si bien que tout le vallon retentit du vacarme qu'il fait. Peine perdue, le Danois dort trop profondément. Alors le bon destrier saisit entre ses dents le col du haubert de son maître et secoue de toutes ses forces le guerrier inerte. D'un bond, le Danois est sur pied. Tout étourdi encore, il regarde autour de lui : il aperçoit à l'entrée du vallon des heaumes qui flamboient aux feux du soleil couchant, il reconnaît Charlemagne et ses barons.

Avant qu'il ait eu le temps de lacer son heaume, les Français sont sur lui ; quatorze chevaliers l'attaquent tous à la fois. Le Danois saute en selle et tire Courtain de son fourreau ; l'épée brille au soleil comme un éclair. Ogier fait le moulinet autour de lui, plusieurs chevaliers tombent morts ou blessés, les autres s'écartent. Dégagé, Broiefort part comme un trait et suit au galop l'étroit sentier qui longe la vallée. L'empereur voit son ennemi qui lui échappe encore une fois ; courroucé, il s'écrie : « Après lui, chevaliers ! » et la poursuite reprend. Durant de longues heures, le bon destrier galope ; peu à peu il parvient à mettre quelque distance entre son maître et ses poursuivants. Il arrive enfin sous les murs de Pavie et s'arrête devant la porte principale. « Ouvrez la porte et abaissez le pont ! crie le Danois au guet. — Non, répond le guet. Je vous connais bien,

vous êtes Ogier le Danois; notre roi Didier a donné l'ordre de ne point vous laisser entrer dans la ville. — Dieu qui siègez haut et voyez loin, dit le Danois, vites-vous jamais hôte plus lâche, traître plus méprisable que ce Didier? Beau sire Dieu, que va-t-il advenir de moi maintenant? »

Mais déjà Broiefort a repris sa course folle à travers la nuit. La lune se lève, le vent fraîchit. Ogier est si las que les tempes lui battent; des bourdonnements emplissent ses oreilles, il n'entend plus le piétinement des chevaux français, mais toutes les fois qu'il tourne la tête, il voit luire les heaumes et étinceler les lances de ses ennemis. Sa solitude l'accable; n'est-il point mis au ban de l'empire, haï de toute la chevalerie? Dans le monde entier, il n'a plus un ami. Une pensée unique remplit sa cervelle meurtrie, et grandit d'instant en instant : on lui a tué Baudouinet, le fier bachelier; il faut qu'il le venge en immolant tous les hommes qu'il rencontrera sur son chemin. Et surtout il faut qu'il trouve Charlot, le lâche meurtrier, et qu'il le tue de sa propre main. Ogier en fait le serment sur Broiefort son destrier, et sur Courtain sa bonne épée.

Le vent fraîchit, l'aube grise fait pâlir la lune. Baigné de sueur, Broiefort court toujours; mais le noble destrier tremble de tous ses membres; Ogier comprend qu'il ne pourra durer longtemps. Il se jure de tuer, avant de mourir, tous ceux qui sont

chers à Charlemagne. Soudain, il aperçoit devant lui deux pèlerins ; la besace en bandoulière et le bourdon (1) au poing, ils cheminent dans la rosée. Ogier reconnaît Ami et Amile, les compagnons inséparables, qui reviennent de Terre Sainte. Ce sont de vaillants barons de Charlemagne qui les aime comme des frères. Aveuglé par la rage et la haine, le Danois s'écrie : « Arrêtez, chevaliers, vous n'irez pas plus avant ! Pour rendre Charlemagne dolent, je vais vous tuer de mon épée tranchante. » Consternés, les paumiers (2) s'arrêtent ; ils n'ont pas d'armes : comment se défendre ? Ils demandent grâce, mais Ogier est fou ; il tire son épée et coupe la tête aux deux nobles comtes, puis il reprend sa course. Regardant derrière lui, il voit venir Charlemagne et ses barons, il les voit s'arrêter près des deux cadavres et il est satisfait de son œuvre.

Les chevaliers français se tordent les mains et mènent grand deuil. « Dieu ! dit l'empereur, ce Danois me rend la vie amère, il me tue tous mes meilleurs barons, je le maudis. » Puis il appelle Renier de Pont-Élie, Hernaut de Nantes et le duc Raimbaud de Frise : « Prenez ces comtes, francs barons, et allez les enterrer à Mortara. — A votre plaisir, beau sire, » répondent les chevaliers. Ils

(1) Bâton de pèlerin.

(2) Pèlerins.

s'en vont donc à Mortara, avec une grande compagnie de barons ; ils y font chanter la messe et ils enterrent les deux comtes à un arpent de distance l'un de l'autre. Mais Dieu fit un miracle en leur faveur : les tombes d'Ami et d'Amile se rapprochèrent et les deux fidèles compagnons furent unis dans la mort comme ils l'avaient été dans la vie.

Cependant Charlemagne continue la poursuite avec un nombreux cortège de chevaliers. A chaque ville, les Français prennent de nouveaux destriers, tandis qu'Ogier monte toujours Broiefort ; le vaillant animal s'épuise, sa course se ralentit. Parfois, le Danois au désespoir se retourne contre ses ennemis et en abat quelques-uns. Trois jours et trois nuits se passent, Broiefort est exténué et son maître voit la mort qui l'attend ; à haute voix il confesse ses péchés, il implore la miséricorde divine. « Dieu, murmure-t-il, vrai et juste père, consolez-moi dans votre pitié. » Ogier lève les yeux, il aperçoit au milieu d'un grand marais un château à hautes murailles crénelées, dont le pont-levis est abaissé. Le chevalier éperonne son cheval ; d'un dernier effort l'animal franchit le pont. Le Danois ferme et verrouille la porte, puis, son épée nue à la main, il traverse la cour et monte les degrés qui mènent à la grande salle. Il rencontre un huissier. « Arrière, vassal, s'écrie le serviteur, attendez que messire ait



Convoi d'Ami et Amile.

mangé. Hors d'ici! » Ogier le transperce de son épée.

Mais le bruit de la lutte fait accourir tous ceux qui étaient dans la salle; Ogier leur coupe la tête avant qu'ils aient le temps de prendre leurs armes. Il jette les cadavres par les fenêtres dans le fossé, puis il parcourt le château à la recherche de vivres. Il y trouve de la viande salée en abondance, du pain, du vin, et, pour son destrier, du foin et de l'avoine. Après avoir donné à boire et à manger à Broiefort, il remonte dans la grande salle où le dîner achève de se refroidir sur la table; il y a là des grues rôties, des canards sauvages et des oiseaux de marais, avec des gâteaux de fleur de farine et des vins vieux. Le duc est trop las pour manger beaucoup, mais il boit un plein setier de vin.

Charlemagne et ses chevaliers arrivent devant le château; ils voient le fossé rempli d'eau, la porte fermée, les poternes verrouillées. Ils descendent de leurs chevaux et font le tour du château en l'examinant attentivement: avec son haut donjon et ses larges murailles, il a l'air de narguer

l'empereur. Bientôt le Danois paraît sur les murs, Charlemagne le huche : « Par Dieu ! Danois, s'écrie-t-il, c'est le diable qui vous héberge. Vous avez là une belle tour et un fier château, mais je vous en ferai sortir et vous serez pendu haut et court. Dieu seul vous pourrait sauver. — Vous vous conduisez en lâche, répond Ogier. Votre fils m'a tué Baudouinet que je chérissais et vous me bannissez et me pourchassez parce que j'ai voulu le venger ! Vraiment vous me récompensez bien de tous les services que je vous ai rendus, mais, par la foi que je dois au Roi du ciel ! avant de me laisser prendre, je vous ferai souffrir encore. »

Charlemagne fait placer sa tente devant la grande porte du château, tandis que ses chevaliers dressent les leurs tout autour, pour mieux surveiller le Danois. L'empereur envoie des messagers quérir des renforts ; avant peu, mille écuyers bien armés, mille sergents et mille arbalétriers entreprennent le siège de la place. On sonne l'attaque, mais Naime s'en vient à son seigneur : « Sire, lui dit-il, les murs de ce château sont hauts et les fossés profonds, jamais vous ne le prendrez d'assaut. Voyez, dans ces marais, de tous côtés croissent des aunes ; qu'on les coupe, sire, et qu'on les jette dans le fossé pour le combler ; qu'on y jette aussi toute la ramille qu'on pourra trouver dans les environs. Nous arriverons ainsi sans

peine au pied des murs. Que les charpentiers construisent de longues échelles, au nombre de dix. Alors nous assaillirons le château partout à la fois et le Danois ne pourra nous échapper. — C'est très bien dit, » répond l'empereur.

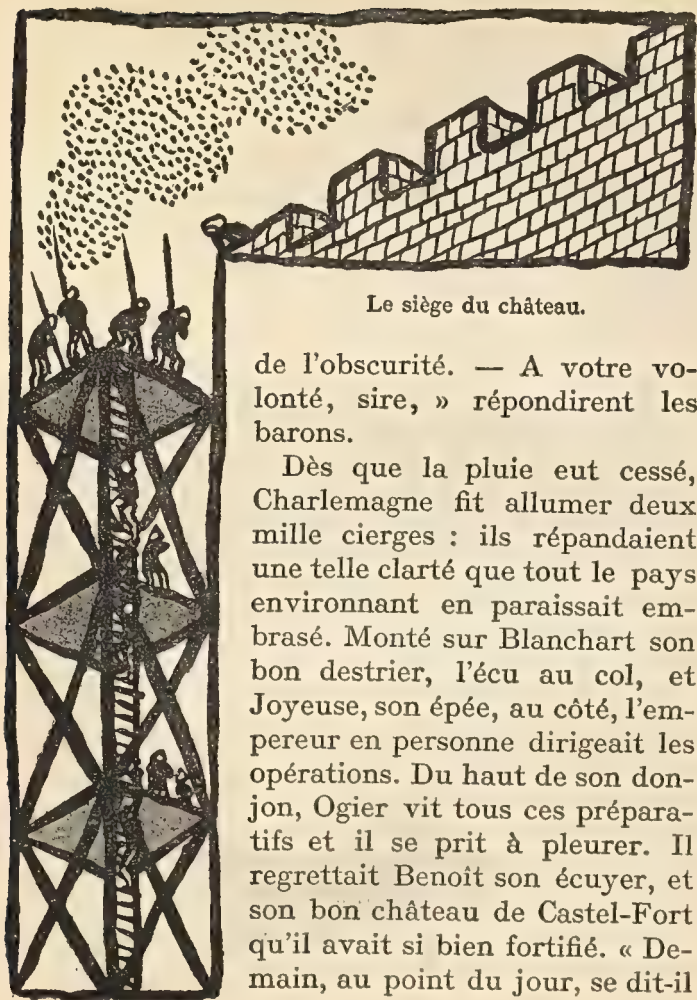
Toute l'armée s'occupe donc à abattre les aunes, les saules et les buissons qui se trouvent dans le marais. Bientôt le fossé est comblé et on peut atteindre sans peine le pied du mur. Ogier en est épouvanté; il se recommande à Dieu et se prépare à repousser l'attaque qui ne peut tarder. Il fait grande provision de pierres, de madriers, de poutres, et les entasse sur le chemin de ronde; puis, du haut de son donjon, il guette les événements. Lorsqu'il voit dresser la première des grandes échelles, il va attendre les assaillants, il précipite sur eux d'énormes pierres et de lourdes poutres, il les fait trébucher et les renverse l'un sur l'autre; en un clin d'œil, une centaine d'hommes armés gisent pêle-mêle au pied du mur. « Montjoie ! Montjoie ! hurle Charlemagne furieux; à l'assaut ! seigneurs, sans tarder. Cents marcs d'or fin et d'argent clair à celui qui le premier entrera dans le château ! Pour Dieu ! prenez-moi ce Danois qui nous a tué nos meilleurs guerriers. »

Alors on amena les béliers et on dressa contre les murailles deux mangonneaux (1) et deux pier-

(1) Machine de guerre qui lançait des traits et des pierres.

riers (1); au bout de quelques heures, la muraille commença à fléchir, enfin elle s'écroula sur une longueur de deux toises. Derrière la brèche se tenait le Danois, l'épée nue au poing; il avait l'air si fier et si résolu que les ennemis hésitèrent à pénétrer dans la place. « A l'assaut! seigneurs, » criait Charlemagne. Les hommes d'armes se ruèrent donc sur Ogier, mais il trancha la tête aux premiers et les fit rouler sur ceux qui venaient derrière; en un clin d'œil, ils furent vingt qui gisaient en tas et les autres se retirèrent pour réfléchir. La nuit tombait, un gros orage venait d'éclater : la pluie, le vent, les éclairs, le tonnerre faisaient rage, comme si ce fût la fin du monde. « Eh! sire Dieu, murmura Charlemagne, ne dirait-on pas que vous me haïssez et me voulez du mal? — Sire, fit Naime, pourquoi vous tourmenter? Ogier sera pris demain avant la vêprée; qu'on garde soigneusement le château cette nuit. » On sonna donc la retraite. Mais Charlemagne appela Girard de Vienne, Guy de Blois, l'Écossais Gilimer et Salomon, le roi des Bretons. « Seigneurs, leur dit-il, allez vous armer; vous veillerez avec moi cette nuit. Faites monter à cheval deux mille hommes en armure; je veux qu'ils fassent des rondes jusqu'au matin tout autour du château, afin que le Danois ne puisse s'échapper à la faveur

(1) Machine de guerre qui lançait des pierres.



Le siège du château.

de l'obscurité. — A votre volonté, sire, » répondirent les barons.

Dès que la pluie eut cessé, Charlemagne fit allumer deux mille cierges : ils répandaient une telle clarté que tout le pays environnant en paraissait embrasé. Monté sur Blanchart son bon destrier, l'écu au col, et Joyeuse, son épée, au côté, l'empereur en personne dirigeait les opérations. Du haut de son donjon, Ogier vit tous ces préparatifs et il se prit à pleurer. Il regrettait Benoît son écuyer, et son bon château de Castel-Fort qu'il avait si bien fortifié. « Demain, au point du jour, se dit-il

enfin, je partirai. Si Broiefort est en bon état, il m'emmènera ; sinon, je m'en irai à pied. Je réussirai tout au moins à tuer encore quelques-uns des amis de l'empereur, peut-être à le tuer lui-même. » Ogier descend donc à l'écurie où il trouve son destrier qui vient de manger un plein setier d'avoine. Broiefort reconnaît son maître, il hennit et gratte du pied pour montrer sa joie. Ogier lui passe la main sur la croupe et sur les flancs : « Cheval, lui dit-il, vous êtes bon et fier, jamais il n'y eut bête semblable à vous ; pourrez-vous secourir votre maître demain ? Si vous me faites défaut, je n'ai plus aucun recours : dans le monde entier, il n'est pas un homme qui m'aime, et là-dehors ils sont plusieurs milliers qui ont juré ma mort. » Le cheval hennit, gratte du pied, lève fièrement la tête, la frotte contre l'épaule de son maître ; on jurerait qu'il l'a compris. Joyeux, Ogier lui met la selle, lui fixe le chanfrein (1) sur la tête et ferme le plastron qui protège le poitrail.

(1) Armure qui protégeait la tête du cheval de guerre.



CHAPITRE X

Le siège de Castel-Fort.



ES coqs chantent, l'aube commence à poindre. Le Danois fait sortir son destrier, monte en selle, prend sa lance et son écu, abaisse sans bruit le pont-levis, puis, se signant et se recommandant à Dieu, il sort des murs. De tous côtés il voit briller des heaumes et des lances; il ne sait quelle direction prendre. Il éperonne donc Broiefort et lui laisse la bride sur le cou; le bon destrier s'élance comme un cerf devant les lévriers. Hélas! Bérard de Montdidier et sa compagnie de quatre cents chevaliers ont aperçu le fuyard. Ils poussent des cris qui alarment toute l'armée. En un instant Ogier est entouré d'une nuée d'ennemis. Il en tue plusieurs, lui-même est blessé, ainsi

que son destrier. Il se défend si désespérément que plusieurs barons pleurent de pitié : il en est qui sont cousins et proches parents du Danois. Dieu lui vient en aide, ses adversaires reculent un instant, Broiefort reprend son élan, Ogier est sauvé.

Broiefort se laisse glisser sur une pente rocailleuse où nul ne peut le suivre, puis il part au galop le long d'une vallée étroite. Dieu ! comme il vole ! Charlemagne sur Blanchart, la lance dressée, le gonfanon au vent, s'élance à la poursuite du Danois, et tous ses barons galopent derrière lui. Vers le milieu du jour, Ogier, qui a pris beaucoup d'avance sur ses poursuivants, s'aperçoit qu'il a d'autres ennemis devant lui et de tous les côtés. « Sainte Marie, murmure-t-il, priez votre fils Jésus qu'il mette aujourd'hui mon âme en paradis, car je vois bien que mon heure est venue... » Puis il ajoute : « Quoi qu'il arrive, je mourrai en combattant. » Il se jette donc sur les chevaliers qui viennent au-devant de lui, et se défend fièrement. Il tue Godefroy de Lusignan, Thiébaud de Blois, Guy l'Allemand et le duc d'Autriche ; les autres reculent. Pour reconnaître où il est, Ogier fait gravir un tertre à Broiefort : alors il voit au loin son château de Castel-Fort qui se dresse sur un haut rocher et il pousse un profond soupir. Reprenant courage, il éperonne son destrier, qui s'élance dans la direction du château, mais la

meute des ennemis qui le poursuivent grandit d'instant en instant; le vaillant duc arrivera-t-il dans sa forteresse?

Seigneurs, je veux vous parler maintenant de l'écuyer Benoît, qui gardait le fief d'Ogier durant son absence.

Benoît monte sur le donjon pour voir si tout est en ordre dans les environs. Il aperçoit à des lieues à la ronde des hommes armés qui chevauchent en tous sens; il remarque sur leurs écus l'azur et le blason royal de France; sur les bannières et les pennons qui flottent au vent, les armes de maint baron français. Un peu plus près il reconnaît son maître, monté sur Broiefort lancé au galop. « Dieu! se dit-il, les Lombards sont déconfits et toute l'armée de Charlemagne poursuit le Danois. Sainte Marie, sauvez-le! » Il descend en toute hâte de sa tour : « Chevaliers et sergents, s'écrie-t-il, armez-vous! Si Dieu ne le secourt, notre seigneur est perdu : le roi de France le pourchasse! » Ils sont dans le château trois cents hommes d'armes; cent y restent pour le garder, les deux cents autres sortent sur-le-champ pour sauver leur maître.

Ils aperçoivent Ogier qui s'embourbe dans un marais. « Dieu! se dit déjà le duc, jamais je n'en réchapperai. — Ogier, s'écrie Benoît à très haute voix, je suis là, moi, Benoît, l'écuyer que vous

donna Berron, et ces autres chevaliers, mes compagnons, sont de votre garnison; sire, nous mourrons pour vous, s'il le faut. » A l'ouïe de ces mots, Ogier ressent la plus grande joie qu'il ait eue de sa vie, il cesse de fuir, il s'en vient au-devant de Benoît et lui rend son salut. « Seigneur, dit-il, soyez le bienvenu, j'ai grand besoin de votre secours, tous mes hommes sont morts dans la bataille et les Français me poursuivent depuis trois jours; j'en ai perdu force et courage. » A cet instant il voit surgir parmi les roseaux, non loin de lui, Hernaut de Nantes, Guy de Montaigu et Girard de Vienne, suivis de Charlemagne et de deux cents chevaliers : « Voici l'armée du roi, s'écrie le Danois, je ne fuirai plus, mais je me retournerai contre mes ennemis. — Sire, qu'attendez-vous? disent Benoît et ses compagnons, courons sus aux félons traîtres! »

Ogier éperonne Broiefort; suivi de ses chevaliers, il sort du marais. A la vue de cet obstacle imprévu, Charlemagne est consterné. Le Danois tire Courtain de son fourreau : « Castel-Fort! Sus aux traîtres! s'écrie-t-il. Lâches, je suis le Danois que vous avez tant tourmenté : il se vendra cher. » Chacun des chevaliers d'Ogier choisit son homme et se jette sur lui. L'attaque a été si impétueuse que maints Français tombent. « Dieu, dit Charlemagne, qu'est-ce que ces diables qui me tuent mes hommes? Montjoie! Frappez, Français! »



Castel-Fort.

Charles et ses hommes commencent à faiblir, mais soudain Ogier lève les yeux et voit le gros de l'armée de l'empereur qui débouche d'une vallée; ils sont bien cent mille hommes qui arrivent. Il rallie ses guerriers et chevauche à leur tête dans la direction de son château; quelques barons de Charlemagne le devancent et un combat féroce s'engage autour de l'entrée et du pont-levis. Les cent hommes d'armes restés pour défendre la place en sortent; les coups pleuvent, le sang coule. Enfin Ogier et ses vaillants compagnons réussissent à passer le pont, qu'ils relèvent, et les portes, qu'ils verrouillent soigneusement. Le Danois jure qu'il n'abandonnera point la partie tant qu'on ne lui aura pas démoli sa tour qui se dresse si fièrement sur le haut rocher. Il sait que sa forteresse est imprenable, mais c'est la famine qu'il redoute pour sa petite garnison.

Castel-Fort est situé sur un roc abrupt, à l'entrée d'une étroite gorge. Au pied du rocher s'étend d'un côté un marécage vaseux; de l'autre, un torrent large et tumultueux roule avec fracas ses eaux bourbeuses et profondes. Le mur d'enceinte enclôt un petit bourg au milieu duquel jaillit une source fraîche; le ruisseau qui s'en échappe fait tourner trois moulins qui ne s'arrêtent ni été ni hiver. C'est une position sans pareille : le Danois et ses trois cents chevaliers pourront y tenir longtemps. Charlemagne fait dresser son camp; il est

décidé à prendre son ennemi mort ou vif, dût-il passer plusieurs années à l'assiéger...

L'empereur mande auprès de lui Malrin, le plus habile de ses ingénieurs : « Peux-tu me prendre ce château ? dit-il. Le jour où il se rendra, tu auras mille marcs d'or fin et vingt destriers de prix. — Sire, j'en viendrai à bout ; vous me verrez démolir même la tour carrée, bien qu'elle soit toute de marbre. Qu'on fasse venir les charpentiers ! » On assemble donc les charpentiers ; ils sont au nombre de plus de trois cents, outre les manœuvres lombards dont il y a près de quatre mille. Ils abattent tous les arbres des environs et dressent devant l'entrée de Castel-Fort une immense tour de bois, haute de sept étages. On y monte par un escalier large et commode, elle est couverte d'un toit et bien garnie de claies (1) qui protègent les combattants. Mille chevaliers et cent soixante-dix archers s'y postent : ils dominent de là la cour du château et la place du bourg. Tous ensemble ils tirent sur la garnison d'Ogier ; dès que celle-ci fait mine de bouger, carreaux (2) et flèches obscurcissent l'air. L'ingénieur fait fabriquer du feu grégeois d'après une recette que lui donna jadis un vieux roi sarrasin. Ce feu contient du soufre et du vif-argent ; ni vin, ni eau ne peuvent

(1) Assemblages de branches d'arbres chargées de terre, destinés à protéger les assiégeants, surtout contre le feu grégeois.

(2) Grosses flèches lancées par les arbalètes.



Le feu grégeois.

l'éteindre ; il faut pour cela de la terre humide et du vinaigre, choses dont les assiégés sont mal pourvus. Quand ceux-ci voient les maisons du

bourg en flammes, ils se réfugient dans les souterrains avec leurs destriers; ils laissent brûler tout ce qui est inflammable et ne remontent que lorsque l'incendie s'est éteint faute d'aliment. Castel-Fort fut construit par les Sarrasins : tout le mortier en fut pétri, selon leur coutume, avec du sang bouilli; aussi ne redoute-t-il ni pierrier, ni aucun autre engin, mais l'empereur ne le sait pas.

Les assiégés font des sorties, bien qu'ils soient fortement gênés par les carreaux et les flèches qui, dès qu'ils se montrent, pleuvent sur eux du haut de la tour de bois. Benoît réussit à prendre du feu grégeois que lui lancent les ennemis et à le leur renvoyer; il met le feu à la tour en trois places; comme elle est de bois, elle flambe en un clin d'œil, et beaucoup de Français périssent. Profitant du désarroi de l'ennemi, les assiégés font une sortie, ils tuent un grand nombre de chevaliers et parmi eux l'ingénieur Malrin.

Les mois et les ans passent, le siège dure toujours; de part et d'autre pourtant on en est las. Charles a vu tuer tant de ses hommes! La garnison d'Ogier diminue de jour en jour, mais il continue à tenir bon. Toutefois quelques-uns de ses guerriers commencent à murmurer. Il y a dans le château un jeune gentilhomme de Pavie, nommé Hardré, que le Danois adouba (1) lui-même et qu'il

(1) Arma chevalier.

a comblé de ses bienfaits. Ce félon chevalier vérifie le dicton qui veut que ce soient ceux qui nous doivent le plus qui nous aiment le moins, car il déteste le Danois... Un matin, Ogier donne l'ordre : « Tous aux armes ! francs chevaliers, nous allons faire une sortie. — Volontiers, » répondent ses hommes. Alors Hardré se glisse hors du château et se rend au pavillon de Charlemagne pour lui livrer son maître. « J'attirerai Ogier, lui dit-il, près du défilé qui se trouve au delà de Castel-Fort ; placez-y une compagnie d'hommes d'armes, sire, et tandis que mon maître sera occupé à ferrailer contre ceux-là, attaquez-le par derrière avec le gros de votre armée. — Si nous nous emparons du Danois, dit Charles, vous serez bien récompensé. »

La sortie a lieu, le félon traître Hardré affirme à Ogier qu'il a vu une petite troupe de Français se diriger vers le vallon d'où sort le torrent : rien ne sera plus facile que de les égorger tous. Le Danois ne soupçonne aucune trahison ; il eût pu cependant s'en douter, car après l'avoir si bien conseillé, Hardré demande à être l'un des dix chevaliers qui restent dans le château pour le garder. Ogier s'en va donc livrer bataille aux Français embusqués dans le défilé ; il en trouve mille au lieu d'une poignée. La mêlée est terrible : cependant le Danois et ses guerriers ont le dessus. Mais soudain Benoît tourne la tête et aperçoit derrière lui toute l'armée de Charlemagne : « Nous sommes trahis, »

s'écrie-t-il, et il court se réfugier auprès de son maître, comme l'enfant qui, dans sa frayeur, cherche un recours auprès de sa mère. « Benoît, dit Ogier en pleurant de pitié, notre malheur est trop grand. Toutefois mettons notre confiance en Dieu et défendons-nous à la pointe de notre épée. Tant que je serai vivant, je vous aiderai. »

Ogier et ses guerriers ont beau se défendre comme des diables, comment tiendraient-ils contre plusieurs milliers? Pouce à pouce ils se rapprochent du château, dans l'espoir d'y pouvoir encore rentrer; l'un après l'autre ils tombent transpercés par leur ennemis. Bientôt le Danois n'a plus autour de lui que son écuyer, avec quelques chevaliers. Ogier pleure ses vaillants compagnons : « Mes bons amis, gémit-il, je vous recommande à Jésus; puisse-t-il mettre vos âmes en son paradis! — Ne vous lamentez point sur nos compagnons, sire, dit Benoît, car le même sort nous attend. Voici la mort qui descend sur nous; sachons mourir en preux chevaliers! » La lutte continue, désespérée.

Enfin Ogier se trouve au bord du torrent qu'il a traversé plus haut presque sans s'en douter; sur l'autre rive se dresse son château, au haut de la tour veillent les quelques gardes qu'il y a laissés. S'il pouvait franchir le torrent, il serait en sûreté, mais l'eau est profonde et le courant impétueux. Le Danois est seul, tous ses compagnons

ont péri; il regarde l'eau noire et bruyante qui passe plus rapide qu'une flèche : « Dieu, dit-il, je me recommande à vous, » et il lance son cheval dans la rivière. Broiefort fait quelques bonds énormes, puis il se laisse couler au fil de l'eau. Alors Dieu fait un miracle : l'eau s'apaise un instant; le bon destrier réussit à prendre terre au pied du rocher de Castel-Fort, les gardes descendent en toute hâte de la tour, ils ouvrent une poterne, reçoivent Ogier et le mettent à l'abri. Le noble comte pleure ses vaillants compagnons et son écuyer Benoît, qui lui était très cher; il a tant de chagrin qu'il craint d'en perdre le sens.



CHAPITRE XI

Les traîtres aux fourches.



COUTEZ, seigneurs, la suite de ma chanson ; vous y apprendrez comment le sort accabla le bon Danois, et dans quelle grande misère il tomba...

Charlemagne était fort irrité de n'avoir point réussi à prendre son adversaire, mort ou vif. Un grand nombre de ses meilleurs barons avaient péri dans la lutte, le deuil lui remplissait le cœur, il désirait ardemment se venger. Il fit donc crier un ban dans tout le pays, invitant vilains et manœuvres, tous ceux qui voulaient gagner, à venir rejoindre l'armée. Il en vint plus de dix mille, munis chacun d'une houe ou d'un pic d'acier. L'empereur leur ordonna de creuser de profondes tranchées pour essayer de détourner

la rivière, mais elle coulait dans un lit de roc plus dur que fer ni acier, et cet énorme labeur resta vain. Alors l'empereur, la rage dans l'âme, commanda aux charpentiers de construire de larges et hautes plates-formes montées sur quatre roues, et de les placer dans le marais, afin que les combattants pussent le franchir aisément. Ainsi fut fait et les Français serrèrent Castel-Fort de plus près. Ogier en conçut une grande inquiétude; toutes les nuits il montait lui-même la garde sur ses murailles. De son côté, l'empereur faisait veiller cinq cents chevaliers qui se relayaient et qu'il avait chargés de faire des rondes à la lueur de torches, car il avait grand'peur que le Danois ne lui échappât de nouveau.

Un soir, Ogier, exténué de fatigue, s'apprêtait en soupirant à monter sur les murailles, lorsque Hardré vint à lui. « Sire, lui dit-il, vous ne pourrez plus durer longtemps; allez donc vous reposer, je veillerai. Je vous jure que je ferai bonne garde; mon frère Gontier, Ysoart, Hugues et Bérenger resteront avec moi; il se peut que nos autres compagnons consentent aussi à nous aider. Vous irez dormir, tandis que nous surveillerons étroitement les murailles et les portes. » Il parlait bien et le Danois consentit enfin à aller se coucher; l'infortuné était si las qu'il s'endormit aussitôt. Alors Hardré, le félon traître, et son frère Gontier, qui ne valait guère mieux que lui, réuni-

rent leurs compagnons sur les murailles : « Seigneurs, leur dit Hardré, voici cinq ans que l'empereur nous tient assiégés dans ce château et nos provisions de blé sont presque épuisées. Nous étions trois cents lorsque commença le siège, nous ne sommes plus que dix. Comment cela finira-t-il ? Par notre mort, certes, car il n'en peut aller autrement. Si vous me voulez croire, nous enverrons à l'empereur un messenger : nous lui offrirons de lui livrer le Danois et ce château, à condition qu'il nous laisse la vie sauve. — Votre conseil est raisonnable, répondirent les autres chevaliers, et nous voulons bien le suivre. Il convient de faire le mal, lorsque c'est pour éviter de pires maux. — Seigneurs, reprit Hardré, allons nous emparer des armes d'Ogier et des clefs du château. »

Deux d'entre les traîtres se glissent donc dans la chambre d'Ogier ; ils lui retirent tout doucement Courtain, sa bonne épée, qu'il avait mise sous son oreiller, puis ils prennent son heaume et son haubert qu'il avait placés près de lui et les clefs qui se trouvaient à son chevet. Alors les félons traîtres vont ouvrir la grande porte du château et abaissent le pont-levis. Hardré et Bérenger partent pour se rendre dans la tente de Charlemagne ; ils prennent un étroit sentier qui les mène droit au pied du rocher. Là ils tombent entre les mains des guetteurs français qui les saisissent et les lient étroitement. « Pitié ! seigneurs, s'écrient-ils, ne



Le sommeil de Charlemagne.

nous faites pas de mal, mais menez-nous sans tarder à l'empereur, à qui nous voulons annoncer une nouvelle qui fera bondir son cœur de contentement. »

A l'ouïe de ces paroles, les archers les délient et les mènent au pavillon royal. Là ils trouvent le sénéchal qui les conduit au lit où Charles dort, deux grandes torches à son chevet. Le sénéchal secoue l'oreiller, l'empereur ouvre les yeux et lève la tête, les traîtres s'agenouillent. « Sire, di-

sent-ils, nous sommes venus de Castel-Fort pour vous offrir de vous livrer Ogier : cette fois-ci la chose est certaine, il ne peut vous échapper. Nous ne sommes plus avec lui que dix chevaliers et nous avons tous fait serment de vous remettre le Danois et le château. Nous avons forcé le duc à se coucher ; il dort profondément, nous lui avons ravi son armure et son épée, il ne pourra donc vous opposer aucune résistance. Nous avons laissé ouvertes la grande porte du château et toutes les porternes ; le pont-levis est baissé, nos compagnons y attendent vos hommes et leur serviront de guides. Pour Dieu ! beau sire, faites diligence ! Envoyez un millier de sergents se saisir de la personne de votre ennemi. »

Hors de lui de joie, Charlemagne se lève et se fait vêtir et chausser. Ensuite il mande à sa tente Salomon le Breton, Thierry d'Ardane et Guibert de Rivier, auxquels il donne ses ordres. Il fait armer mille hommes qui les accompagneront, et lui-même s'appareille pour aller avec eux. Puis ils sortent du camp et prennent le chemin de Castel-Fort. Charles est à leur tête ; il jure que le Danois sera pendu avant le jour.

Cependant Ogier dort profondément. Mais voici qu'un songe le tourmente et qu'il s'agite sur sa couche. Il rêve qu'il est à la chasse en un bois sombre et profond. Soudain l'assaillent un millier de sangliers : gueule bée, ils s'approchent pour le

dévorer. En même temps arrive un géant tout bardé de fer, suivi de cinq cents léopards qui se jettent sur le chasseur et cherchent à lui arracher les membres. La peur éveille le bon Danois : « Sainte Marie, venez au secours de votre homme ! » s'écrie-t-il à haute voix. Il se signe par deux fois et met la main sous son oreiller pour prendre son épée. Ne la trouvant pas, il saute à bas de son lit, s'habille à la hâte et cherche son armure, mais heaume et haubert, éperons et boucliers se sont évanouis ! « Dieu ! que s'est-il passé ? » dit le duc. Il court à l'écurie pour s'assurer si son destrier n'a pas disparu, lui aussi. Broiefort est sain et sauf.

Il y avait dans l'écurie une petite fenêtre qui ouvrait sur la campagne, et qui n'était point fermée. Ogier dresse l'oreille : il entend nettement un piétinement de chevaux et un cliquetis d'armures. La lumière jaillit dans son esprit : il est trahi ! Il arrache du mur une grosse poutre et s'élance vers la grande porte qu'il trouve ouverte ; il voit ses chevaliers, les félons traîtres, debout des deux côtés, et les Français qui déjà s'engagent sur le pont-levis. « Trahis ! Trahis ! » s'écrient ceux-ci en apercevant le Danois. La rage au cœur, Ogier fait tourner son levier et court sus aux traîtres. Ysoart tombe le premier, puis c'est le tour de Hardré et de Gontier. Il se jette alors sur les Français avec une telle violence qu'il en abat plu-

sieurs. Devant ce forcené, les autres reculent épouvantés.

Alors Ogier relève le pont et ferme la porte, puis il se tourne contre les sept traîtres qui demeurent encore vivants ; avant qu'ils aient eu le temps de revenir de leur surprise, ils sont tous morts. Sans perdre un instant, Ogier dresse des fourches au haut d'une de ses tours, un à un il y hisse les cadavres et les pend tout armés ; les voilà qui se balancent lugubrement au vent et leurs armures sonnent leur glas en s'entre-choquant. Au matin les Français les verront et ils trembleront.



CHAPITRE XII

Seul contre tous.



HARLEMAGNE et ses guerriers retournent tout déconfits à leur camp. Ogier reste seul en son château ; il n'a plus ni écuyer ni sergent, il n'a plus personne pour le secourir, sinon Jésus dans le ciel, et sur terre Broiefort, son bon destrier. Le duc pleure de désolation, mais il ne peut s'abandonner au désespoir ; il faut qu'il travaille pour ne point mourir de faim. Il a dans la cour un puits, une corde, un seau et un treuil ; dans le bourg des moulins, et dans le grenier un peu de blé. Il va chercher son blé. Il le fait moudre, tamise sa farine, pétrit sa pâte, chauffe son four, retourne son pain, le met sur la pelle et l'en-

fourne. Il est aussi son propre maître-queux (1); il met l'eau sur un trépied pour la chauffer, il fait bouillir les herbes qui poussent dans son potager, et rôtir les quelques oiseaux qu'il réussit à abattre au moyen d'un arc et de flèches. Il va chercher le vin dans son cellier, met la table et s'y assoit tout seul. Souvent, après avoir donné à Broiefort sa ration de foin et d'avoine, le duc n'a pas le courage de le quitter, tant la solitude lui pèse.

Cependant Ogier se dit que si les Français viennent à savoir qu'il est seul à leur résister, ils l'attaqueront de façon à rendre la défense impossible. Il prend donc toutes les poutres et tous les madriers qu'il peut trouver; de son épée il les taille de façon à leur donner une forme humaine. Il coupe à Broiefort sa queue et sa crinière, dont il fait des barbes et des moustaches qu'il colle à ses hommes de bois. Il les revêt de hauberts et de heaumes, leur suspend des boucliers au cou, leur met des haches d'armes au poing, et les dresse sur la muraille. Quand les Français les aperçoivent, ils en sont tout émus : « Dieu ! s'écrie Charlemagne, quel diable a envoyé ces renforts au Danois ? On m'avait dit qu'il avait perdu tous ses hommes et qu'il était seul dans son château, mais voilà de robustes guerriers qui doivent avoir de bons bras. » L'empereur appelle ses archers : « Prenez,

(1) Cuisinier en chef.



Ogier allumant son feu.

leur dit-il, vos flèches les plus acérées et tuez-moi tous ces hommes d'armes! » Les archers tirent à maintes reprises, mais carreaux et flèches paraissent n'avoir aucun effet sur les chevaliers d'Ogier : ils demeurent immobiles à leur poste.

« Ils sont fiers et courageux, les hommes du Danois, s'écrie l'empereur; ils n'ont pas bougé sous la grêle de traits. Qu'on m'apporte mes armes; je veux les aller regarder de plus près. » Charles enfourche son destrier et s'en va jusque devant la porte du château. « Barons, dit-il en élevant la voix, vous êtes bien hautains de ne point daigner me répondre; savez-vous que je suis le roi de France? Je suis puissant, je puis vous donner des châteaux, de riches bourgs, de grands honneurs, tandis que votre seigneur ne peut rien pour

vous. » Les hommes de bois ne soufflent mot, et Charles s'en retourne à sa tente fort marri. « Qu'ont répondu les barons du Danois, lui demande Naime, se rendront-ils? — Ils me méprisent, Naime, ils n'ont pas sonné mot, ils n'ont point abaissé par courtoisie leurs grandes haches. Mais ils ne m'empêcheront pas de m'emparer du Danois. Dussé-je rester ici sept ans encore, je le pendrai au haut de sa tour! — Maudit soit cet Ogier! » murmurent les Français.

Le siège continue, il y a déjà sept ans qu'il dure. Le jour vient enfin où le Danois n'a plus un poisson dans ses viviers, plus une herbe dans son potager, plus un fromage dans ses caves, plus un animal dans ses étables et ses écuries, hormis Broiefort, son noble destrier. Le duc demeure quatre jours sans boire ni manger; il a si grand-faim qu'il en est pâle et défait. Il regarde piteusement ses armes. « Il ne me reste qu'une chose à faire, se dit-il, c'est de mourir fièrement. » Ogier tire son épée du fourreau : « Courtain, fait-il, ma bonne épée, la meilleure du monde entier, aujourd'hui à la vêprée, dès qu'il fera nuit, je me rendrai à la tente de Charlemagne pour le tuer si je le puis. Sergents et écuyers m'assailliront sans doute, nous verrons si vous saurez en venir à bout. »

Il vient à Broiefort et lui soulève l'un après l'autre les quatre pieds, pour voir s'il est bien ferré, et il remplace les clous qui manquent. Il lui

donne du foin, le caresse et lui parle longtemps. Remontant dans la grande salle, il s'assied dans l'embrasure d'une fenêtre; il n'a rien à faire, le temps lui dure. Il contemple tristement ses vêtements en lambeaux... Dieu ! qu'il est devenu laid, le fier Ogier ! Il n'a plus que la peau sur les os, ses cheveux sont longs et emmêlés; il porte son haubert sur un pelisson déchiré, ses éperons d'or sont attachés à ses pieds nus, il se sent faible et ses mains tremblent.

Désespéré, il se lève; prenant un épieu à la main et ceignant Courtain à son côté gauche, il descend de la grande salle, ouvre une petite porterne, sort sans bruit et se glisse le long des murailles au bord du rocher abrupt. Il voit le camp des Français qui s'étend au loin, il s'assied sur la pierre et se met à réfléchir tout haut; c'est une habitude qu'il a prise dans sa solitude. « Le roi de France me fait grand'honte, dit-il; naguère il me traqua comme une bête sauvage, et maintenant il me tient ici comme en une prison. J'y vais périr de faim; autant mourir en combattant. J'irai cette nuit à la tente de l'empereur et je le tuerai... Non, j'irai à la tente de Charlot : c'est lui que j'égorgerai. Je vengerai ainsi Baudouinet, et Charlemagne en aura grand deuil. »

Quelques écuyers français étaient venus au pied du rocher chercher de l'herbe pour leurs chevaux. Le roc étant à pic, Ogier ne pouvait les voir, et,

comme ils marchaient nu-pieds dans le marais, aucun bruit ne révélait leur présence; aussi surprisent-ils les paroles du Danois. Épouvantés, ils s'enfuirent parmi le marécage, où tous perdirent leur chemin et s'enlizerent, hormis un seul qui atteignit la tente de Charlot. « Sire, lui dit-il, nous étions plusieurs écuyers qui cherchions au pied du roc de Castel-Fort de l'herbe pour nos chevaux; nous entendimes Ogier le Danois qui regrettait son fils Baudouinet, se plaignait de n'avoir plus de vivres et proférait des menaces contre vous. — Je ne l'en blâme point, dit Charlot; je commis un crime affreux lorsque je m'emportai pour une vétille et que je tuai Baudouin. Barons, apportez-moi mes armes, j'irai parler au duc Ogier; si je le puis, je m'accorderai avec lui, ensuite je lui ferai rendre ses fiefs; mon père lui pardonnera peut-être pour l'amour de moi. »



CHAPITRE XIII

Le serment de l'archevêque Turpin.



GIER rentre dans son château et monte sur ses murailles. Il voit un chevalier merveilleusement armé qui arrive au galop de son coursier et s'arrête devant la grande porte. Le chevalier le hèle : « Es-tu Ogier le Danois ? dit-il. — Je suis Ogier, répond le duc, et toi, qui es-tu, qui as de si belles armes ? Es-tu venu prendre bataille avec Ogier, ou lui rendre hommage ? — Je suis Charlot, le fils de l'empereur. Je sais que tu me hais à cause de ton fils que je tuai naguère par grande folie. J'étais alors jeune et irréfléchi. Je commis un crime en tuant ton fils ; c'est le diable qui m'y poussa. Il ne se passe pas de jour que je ne m'en repente : j'en suis dolent au matin, à la vêprée j'y pense

encore. Par Dieu ! Ogier, ne te montre point impitoyable. J'ai tué ton fils, il est vrai, mais je te ferai amende honorable ; les gens de ton lignage (1) jugeront eux-mêmes de ce qu'il convient que je te donne, puis je supplierai mon père de te rendre tes fiefs et je m'en irai en pèlerinage outre-mer, au Saint-Sépulcre. — Dieu te confonde, Charlot ! s'écrie Ogier, jamais je ne m'accorderai avec toi, car tu m'as fait trop de mal et j'ai juré de te tuer pour venger Baudouinet. — J'en suis marri, Danois. Mais dis-moi, tout à l'heure quand tu sortis de tes murs, qu'avais-tu dans ta pensée ? Foi de Dieu ! ne me le cache pas, je te jure que je ne t'en accuserai point à Charlemagne et que ma tente n'en sera pas mieux gardée.

— Quel diable t'a conté cela ? fait Ogier. Puisque tu me promets de ne point me trahir, je te dirai ce que j'ai résolu. Charlot de France, je ne puis supporter ta vue ; tu me rappelles la mort de Baudouinet mon fils, l'enfant de ma chère dame, Béatrix au clair visage. Je ne puis rester en ce château, car je n'ai plus de vivres. Voici donc ce que je décidais tandis que j'étais assis au pied de mes murs. Je me disais que j'irais t'égorger cette nuit pendant ton sommeil, lorsque tu reposerais sur ton lit, dans ta tente dont je cherchais à reconnaître la position d'après ta bannière. Si je

(1) Ta famille.

ne te trouve point, Charlot, c'est Charlemagne que je tuerai, car l'un de vous mourra pour mon fils avant que je quitte ce monde. »

Charlot s'en retourne tout penaud au camp des Français et Ogier va s'étendre sur sa couche jusqu'à la nuit, afin d'oublier, si possible, la faim qui le tenaille. Charlemagne voit venir son fils et se rend au-devant de lui. « Que dit le Danois? demande l'empereur. Se rendra-t-il? — Sire, non, il nous hait à mort, et son courage est indompté. » Fidèle à sa promesse, Charlot ne dit rien du projet d'Ogier. Il regagne sa tente et se met à table avec ses chevaliers, mais il ne mange rien. Peu à peu la nuit vient : « Seigneurs, dit Charlot à ses compagnons, couchez-vous, je vais me reposer, moi aussi. »

Or Charlot ne savait point que l'écuyer avait entendu Ogier proférer des menaces précises et que ses chevaliers étaient résolus à passer la nuit sous les armes autour de sa tente. Le fils de Charlemagne tremble, il croit sa dernière heure venue. « J'ai la fièvre, dit-il à son chambellan, préparez-moi deux lits, afin que j'en puisse changer si je ne dors point. » On lui apprête donc deux lits et Charlot se couche dans l'un des deux. « Il se peut, songe-t-il, que le Danois frappe l'autre et que j'échappe, mais je n'ai guère d'espoir. » Soudain il entend les guetteurs qui sonnent du cor : ont-ils aperçu le Danois? Bientôt une grande rumeur

tout près de sa tente l'avertit que des hommes armés veillent sur lui ; il reprend courage.

Cependant Ogier selle Broiefort et achève de s'appareiller, puis il ouvre la porte et passe le pont-levis. Alors il se retourne pour jeter un dernier regard sur son beau château : « Castel-Fort, dit-il en soupirant, je te recommande à Dieu, le roi de gloire. Que celui qui te tiendra désormais n'éprouve jamais disette ni pauvreté ! Qu'il ne soit point malheureux dans tes murs, comme je l'ai été !... » Le Danois pique Broiefort de ses éperons ; le bon cheval est si content de se retrouver en pleine campagne qu'il fait un saut de treize pieds en l'air. Grâce à la merveilleuse allure de son destrier, Ogier évite le guet, élude les chevaliers qui se précipitent sur ses traces alors qu'il est déjà fort loin, arrive à la tente de Charlot, enfonce son épieu à plusieurs reprises dans le lit vide qu'il croit occupé, et prend la fuite en s'écriant de toutes ses forces : « Te voilà mort, Charlot, et mon fils est enfin vengé ! »

Mais tout le camp a été alarmé par les cors des guetteurs, cinq cents barons sont déjà lancés sur les pas de Broiefort qui court comme un cerf ; leur nombre s'accroît d'instant en instant. « A l'aide, seigneurs, hurlent-ils, à l'aide ! C'est le Danois qui est venu assaillir Charlot dans son lit. S'il nous échappe, nous serons à jamais déshonorés. » Ogier trouve la rivière sur son chemin, Broiefort



Ils franchissent la rivière.

la franchit d'un bond. Les Français ne peuvent la passer, ils sont obligés de suivre la rive, ils ne trouvent pas de gué : leur ennemi est en sûreté. Charlemagne tord ses poings et tire sa barbe, sa colère et son chagrin font peine à voir. « Seigneurs, dit-il après avoir chevauché longtemps, nous n'atteindrons pas le Danois, je ne sais où le chercher. — C'est un diable, répondent les barons. — Seigneurs, nous ne sommes pas loin de l'église où se trouve en ce moment le saint Vou ; allons l'invoquer. — Volontiers, beau sire. »

Les Français se dirigent donc vers Lucques. Le saint Vou était un crucifix de bois, de très grande dimension. Les yeux du crucifié, largement ouverts et faits en cristal, lui donnaient un aspect terrible. On l'habillait et le déshabillait comme on voulait ; dans les grandes cérémonies, on le couvrait de riches étoffes et de pierres précieuses.

Charles lui offre une pièce de soie magnifique et trente marcs d'or fin et d'argent, et il le supplie d'envoyer grande honte au Danois. L'empereur et ses chevaliers regagnent alors leur camp. « Seigneurs, dit Charlemagne, il y a trop d'années que dure cette guerre; allez retrouver vos femmes et vos enfants. Mais n'oubliez point Ogier le Danois. Si j'ouïs dire que l'un de mes barons l'a vu et ne s'est point emparé de lui pour me le livrer, ce baron sera pendu ou écartelé. » Les Français s'en retournent donc en France et chacun se rend dans son fief.

Après avoir chevauché longtemps, Ogier arriva dans la plaine de Saint-Ajose, qu'il reconnut. Il la vit toute couverte de tombes et il pensa à Berron, son compagnon, et à tous ses chevaliers. Il n'avait rien mangé, sa faiblesse augmentait, il ne pouvait plus se tenir en selle; Broiefort, le bon destrier, était las, lui aussi. Le Danois mit pied à terre auprès d'un petit ruisseau qui coulait dans un paisible vallon. Il enleva le frein à Broiefort et le laissa paître en liberté, puis il délaça son heaume et retira son haubert. Alors, s'étendant sur l'herbe, il s'endormit profondément; lorsque le cheval eut bien brouté, il s'endormit aussi.

Leur sommeil dura de longues heures. Dans l'après-midi, une compagnie de chevaliers passa dans le vallon. C'était Turpin, l'archevêque de Reims, qui avait quitté Charlemagne pour se rendre à Rome chez l'apostole, avant de retourner en



Ogier et Broiefort dorment.

France. Il aperçut le destrier, puis le chevalier endormi au milieu du pré, ses armes à son côté. « Seigneurs, dit-il, c'est là Ogier le Danois, contre lequel nous guerroyons depuis tant d'années. Heureusement pour nous qu'il est désarmé et que son merveilleux destrier dort comme lui. Nous allons nous emparer du Danois et le lier. S'il tenait Courtain, son épée, il nous mettrait tous en pièces, fussions-nous au nombre de trois mille! » Les chevaliers descendent de leurs chevaux, s'approchent sans bruit d'Ogier, lui enlèvent en tremblant ses armes, passent de fortes entraves autour des pieds de Broiefort et se mettent en devoir de ligoter son maître. Mais celui-ci s'éveille; il se voit environné d'une nuée d'ennemis, saute sur ses pieds, abat d'un coup de poing le premier chevalier qui le touche, puis il arrache à un cheval sa selle et, s'en servant comme d'une massue, il tue plusieurs hommes. Toutefois les compagnons de Turpin sont trop nombreux, ils l'entourent de toutes parts : affaibli par le jeûne, Ogier ne peut plus leur tenir tête; ses ennemis le jettent à terre et le lient fermement.

« Dieu! dit Turpin, que j'aurais voulu ne point trouver Ogier sur mon chemin! Si je ne le rends à Charlemagne, l'empereur me fera pendre, mais c'est un bon chevalier et il a été trop maltraité; je voudrais pouvoir le sauver. » Ogier reconnaît Turpin et se traîne jusqu'à lui : « Sire, demande-

t-il, allez-vous me livrer au roi? Lorsqu'il me tiendra, il me fera écarteler; rien au monde ne m'en pourra garantir. J'aimerais mieux que vous me fissiez mourir tout de suite. — N'ayez pas peur, Ogier, dit Turpin, je vous mènerai droit à Reims et je vous mettrai dans ma prison. » On hissa donc le Danois sur un sommier, on lui attacha les pieds sous le ventre de sa monture et, renonçant au voyage de Rome, toute la compagnie prit la route de France. Arrivé à Reims, Turpin fit river des chaînes aux pieds de son prisonnier et le garda en son palais. Puis il dépêcha un messenger à Charlemagne pour lui annoncer la capture de son ennemi. Plein de joie, l'empereur manda à l'archevêque qu'il eût à lui envoyer le Danois, afin qu'on le fit écarteler. Mais Turpin eut pitié d'Ogier : « J'irai moi-même parler au roi à Paris, » dit-il, et il se mit en route sans tarder.

« Sire archevêque, fit l'empereur en le voyant venir, soyez le bienvenu. Où est Ogier? » Turpin se jeta aux pieds de Charles : « Sire, dit-il, il est à Reims, octroyez-moi de l'y garder. Je le tiendrai étroitement emprisonné en un sombre cachot, il n'aura pour sa ration de chaque jour que le quart d'un pain, un morceau de viande et un hanap (1) d'eau mêlée de vin. Il avait l'habitude de manger comme quatre, il ne supportera

(1) Une grande coupe.

donc pas longtemps ce régime; il s'affaiblira peu à peu, il finira par mourir, et vous serez débarrassé de votre ennemi sans vous être déshonoré en le faisant périr. — Je vous l'octroie, bien qu'à contre-cœur, répondit Charles; mais jurez-moi qu'il sera traité comme vous venez de le dire. — Je vous le jure, sire.»

De retour à Reims, l'archevêque se mit à réfléchir aux moyens de tenir son serment sans affamer Ogier. Il réunit les orfèvres de la ville, leur confia tout l'argent qui se trouvait dans son palais et leur donna l'ordre d'en faire un immense hanap de la contenance d'un setier. Puis il ordonna aux boulangers de pétrir chaque jour un pain dans lequel ils mettraient un setier de froment, et aux bouchers de couper les bœufs en quatre et les porcs en deux. Ogier ne risquait donc point de mourir de faim. Les chevaliers de Reims allaient tous visiter le Danois dans son cachot, et Turpin jouait aux échecs avec lui pour le distraire. Il menait si joyeuse vie qu'il engraisait à vue d'œil.

Sept années passèrent lentement. Ogier était toujours enfermé dans la prison de l'archevêque; ses cheveux et sa barbe blanchissaient, mais sa force n'avait point diminué, et malgré ses fers il s'exerçait souvent à manier la lance et l'épée.

CHAPITRE XIV

Charlemagne aux abois.



EIGNEURS, ma chanson va laisser Ogier le bon Danois pour vous conter les malheurs qui fondirent sur la douce France...

Il y avait en ce temps-là un émir sarrasin du nom de Bréhier, qui possédait Damas, Babylone et tout le nord de l'Afrique. Ayant appris qu'Ogier le Danois, le terrible guerrier, était mort, — car ce bruit s'était répandu parmi les Sarrasins, — il jugea que le moment était venu de reprendre l'offensive contre les Français. Il réunit une armée innombrable et mit à sa tête le vieux Ténèbre, le fier Braidimant, Clariant, Embron, Faussaron, Corban et une trentaine d'autres rois. Ils étaient bien quatre cent mille

païens qui envahirent les États de l'empereur. Ils mirent l'Allemagne à feu et à sang, puis ils pénétrèrent en France, l'attaquant sur plusieurs points à la fois, dévastant la Normandie, ne laissant debout ni tour, ni donjon dans toute la Lorraine, et entrant même à Aix-la-Chapelle. Ce fut en vain que les Français accomplirent des prodiges de valeur, rien n'arrêtait la marche victorieuse des Sarrasins et bientôt toute la chrétienté se prit à trembler.

Un jour, Charlemagne entendit deux Français qui causaient à voix basse près de sa tente : « Si nous avions au milieu de nous Ogier le Danois, disaient-ils, jamais les païens n'oseraient nous traiter comme ils le font. » L'empereur fronça le sourcil et il resta sombre durant de longues heures. Un autre jour, un messager se présenta devant lui et se jeta à ses pieds. « Sire, dit-il, vos barons vous supplient de rappeler à la cour Ogier le Danois, car s'il était ici nous aurions la victoire. » L'empereur entra dans une violente colère : « Dorénavant, s'écria-t-il, tous ceux qui prononceront devant moi le nom du Danois seront écartelés ou pendus aux fourches. »

Peu de jours après, trois cents écuyers entourèrent la tente de l'empereur et se mirent à crier en chœur : « Ogier ! Ogier ! Ogier ! » Charles pâlit de rage : il ne pouvait les faire pendre, car ils étaient trop nombreux. « Sire, lui dit Naime, je viens

d'entendre prononcer un nom que je n'ose répéter. Il est certain que si ce fier guerrier était dans notre camp, les Sarrasins repasseraient la mer. — A quoi bon ces paroles, puisque le Danois est mort? hurla Charlemagne. — Sire, reprit Naime, je ne crois pas que le vaillant duc soit mort. Turpin l'avait encore en sa prison, il y a peu de temps...» A l'ouïe de ces mots, Charlemagne se lève vivement : « Si Ogier le Danois vit encore, s'écrie-t-il, je le tirerai de son cachot, je lui accorderai sa grâce et je lui rendrai ses fiefs... Allons à Reims, seigneurs, sans perdre de temps. »

Charlemagne et Naime, accompagnés de vingt mille hommes, se rendirent donc en toute hâte à Reims. Ils n'arrêtèrent leurs montures que devant le palais de l'archevêque. Cependant Turpin accourt au-devant de son suzerain : « Sire archevêque, s'écrie l'empereur sans prendre le temps de le saluer, que fait Ogier? Est-il encore dans vos murs? S'il est mort, la chrétienté est perdue. — Sire, il est affamé à cause de la disette que nous lui avons infligée, mais son courage n'est point abattu. — Menez-moi sans tarder à la prison du Danois, » dit Charles.

Or Turpin, lorsqu'il avait appris la venue de Charlemagne, s'était hâté de faire transférer Ogier dans un cachot étroit et sombre; c'est là que l'empereur le trouve. « Ogier, dit-il en entrant, es-tu vivant? Je suis Charles de France; j'ai promis

bataille en ton nom à Bréhier, l'émir des Sarra-
sins, le roi le plus puissant qu'il y ait sous le ciel.
Si tu es vainqueur, tous tes fiefs te seront rendus,
tu auras désormais la paix avec moi et je te com-
blerai d'honneurs. — Dieu te confonde ! répond le
Danois, empereur maudit qui me chassas de mes
terres. A cause de toi et des tiens, j'ai perdu toute
joie, ma vie n'a été qu'une longue souffrance. Tu
me promets de me combler d'honneurs ; me ren-
dras-tu mon fils Baudouinet ? Si tu ne consens à
me livrer Charlot, afin que je tienne mon serment
de le mettre à mort, je ne consentirai point non
plus à ceindre l'épée pour toi ; j'aime mieux mou-
rir dans cette prison où j'ai passé tant d'années
que mes forces s'en sont allées. »

Une lutte terrible se livre dans le cœur de Char-
lemagne : il est livide et la sueur lui coule du
front. « Franc duc, dit-il enfin, fais ton devoir,
je ferai le mien. — Sire, je ne viendrai point à
bout de ce Bréhier ; il y a trop longtemps que je
vis dans l'oisiveté. Mon corps n'a plus de vi-
gueur. — On te donnera, répond Charles, tant de
gibier apprêté au poivre moulu, tant de volaille
et de vin vieux, que les forces ne tarderont point
à te revenir. »

On fait sortir le Danois de sa prison, on le mène
dans la grande salle voûtée du palais. Il étend les
bras, il s'étire : « Je crois, dit-il, que je pourrai
vaincre Bréhier. — Dieu qui pour nous fut mis



On baigne le Danois.

en sépulture te prête son aide ! » répond Charlemagne. Quand on eut baigné le Danois et qu'on l'eut pourvu de vêtements propres, il apparut presque aussi beau que dans sa jeunesse, gros et dodu, les membres bien moulés. Son regard était fier comme celui de l'aigle. « Seigneurs, dit-il aux barons, je n'irai point combattre Bréhier si l'on ne me rend ma bonne épée Courtain, et Broiefort mon destrier. — Pour ce qui est de vos armes, vous les aurez, dit Turpin, je les ai serrées avec soin dans mon trésor ; quant à Broiefort, je ne sais ce qu'il est devenu ; il doit être mort depuis longtemps. — Hélas ! s'écrie Ogier, c'était le meilleur cheval du monde entier, » et il mène tel deuil sur son destrier que les barons sont remplis de pitié.

« Roi Charles, reprend Ogier, si je ne trouve un cheval auquel je puisse me fier, je n'entreprendrai pas cette bataille. — J'ai ici, répond l'empereur, Morel, le beau destrier que je pris naguère à l'émir Baligant. — Montrez-le-moi, fait Ogier. » On lui amène le destrier ; il appuie lourdement le bras sur la croupe de l'animal, qui tombe à terre. « Par Dieu ! s'écrie le duc, il ne vaut rien, votre cheval. — Ogier, dit Naime, vous aurez un bon destrier : c'est Pennevaire, le coursier que Bertrand prit au roi Didier. » On l'amène : c'est un animal plein de feu et qui a superbe mine. Le duc saute en selle, le cheval fléchit sous le poids ; il s'en faut de peu

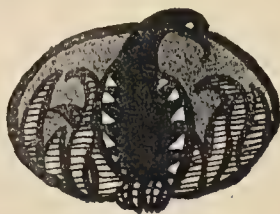
qu'il ne tombe à terre. « J'irai à pied, dit Ogier tristement, puisque j'ai perdu Broiefort... Or ça, mes armes ! »

A cet instant, un chanoine s'avance vers Turpin. « Sire archevêque, dit-il, je ne crois pas que Broiefort soit mort. J'étais avec vous quand vous fîtes prisonnier le Danois sur le chemin de Rome et je remarquai son destrier, à cause de sa grande taille et de sa force miraculeuse. Il y a quelque temps, me trouvant à Meaux, en l'abbaye de Saint-Faron, je vis un roussin attelé tout seul à un fardier chargé de blocs de marbre pour le moutier qu'on y construit ; je fus si ébahi de sa force et de sa ressemblance avec Broiefort que je questionnai son maître. Celui-ci m'apprit que la bête lui avait été donnée par vous il y a plus de sept ans. M'est avis, sire, que vous devriez faire venir ce cheval à Reims. »

Naime, Turpin et cent chevaliers partent sur-le-champ pour Meaux. Ils arrivent à l'abbaye. Naime aperçoit Broiefort qui tire une lourde charge de moellons, et il le reconnaît, bien que le pauvre coursier soit tout pelé et que sa queue n'ait plus de crins. Malgré sa vieillesse, Broiefort est plus vigoureux que trois chevaux ordinaires. L'abbé rend volontiers le roussin à l'archevêque Turpin, et les barons se remettent en route, emmenant Broiefort.

Dès que le Danois aperçoit son vieil ami, il se

jette à son cou et le baise, tout marri de le voir en aussi piteux état. Il pose le bras sur la croupe de l'animal et s'y appuie fortement : le cheval ne fléchit pas. De son beau blier de soie, Ogier frotte les flancs pelés de son destrier. « Ha ! Broiefort, lui dit-il, vous souvenez-vous des jours où nous luttions seuls, vous et moi, contre nos ennemis ? » Broiefort hennit de joie, il gratte le sol du pied, il frotte sa tête contre l'épaule de son maître, puis il s'agenouille devant lui comme pour lui rendre hommage. Charlemagne et tous les barons pleurent d'attendrissement. On étrille Broiefort, on lui met un frein en or, une selle ornée de pierres, un riche caparaçon, et il reprend fière mine malgré sa vieillesse. Bientôt le destrier et son maître sont prêts à partir ; ils accompagnent l'empereur et ses barons à Laon, et de là tous se rendent au camp que les Français ont établi près d'Étampes.



CHAPITRE XV

Le combat interrompu.



ENTRE Paris et Étampes, ils trouvent tout le pays dévasté, les villes et les bourgs en ruines, les châteaux fumant encore; enfin, ils aperçoivent une vaste plaine couverte d'une nuée de tentes : c'est le camp des Sarrasins. A peu de distance, les Français ont établi le leur. Les chevaliers et les sergents reçoivent le Danois avec de grands cris de joie, seul Charlemagne est dolent; il vient à Ogier et lui passe familièrement le bras autour du cou : « Beau sire duc, lui dit-il, à quoi pensez-vous? — Sire, retirez votre bras, je n'ai point oublié mon fils Baudouin, ni le serment que j'ai fait de le venger en tuant Charlot. » Le roi se désole, ses barons ne savent quel conseil lui donner. Enfin Naime

s'avance tout en pleurs : « Sire, dit-il, ayez pitié de votre peuple, qui est dans une grande détresse. Si Ogier ne combat pour nous, Bréhier vous mettra à mort, vous et toute votre famille; Charlot n'échappera point au massacre, il mourra donc dans l'un comme dans l'autre cas. — Je vous obéirai, Naime, » dit le vieux roi en sanglotant.

L'empereur fait mander son fils. Jamais Charlot n'a paru plus beau, son clair sourire découvre ses belles dents, ses yeux brillent, ses cheveux semblent d'or. Lorsque son père lui annonce qu'il doit livrer bataille au Danois, c'est-à-dire aller au-devant d'une mort certaine, Charlot pâlit; mais ce n'est point un lâche, il ne profère aucune plainte. Il se confesse à l'archevêque, qui lui donne l'absolution, puis, dans une petite chapelle des environs, il écoute dévotement la messe. Charlemagne et ses barons pleurent; tout en disant l'office, les prêtres pleurent aussi. Lorsqu'ils sortent de la chapelle, l'empereur prend son fils par la main et s'en vient à Ogier : « Beau sire, dit-il, voici votre ennemi qui vient expier sa faute. Toutefois, noble duc, si vous me laissez mon fils, je vous donnerai Chartres, Étampes et Le Mans, le Hainaut, le Brabant et le Vermandois, ainsi que toute la Flandre. » Ogier ne répond mot. Charlot se jette aux pieds du duc : « Sire, dit-il, pour l'amour de Dieu, j'implore encore une fois votre



Charlemagne se jette à terre sur les froides dalles.

pardon. Je vous ai dit naguère que je me repens tous les jours d'avoir tué Baudouinet. Je consens à devenir votre homme lige, sire; j'accomplirai toutes les besognes humiliantes que vous m'infligerez, mais laissez-moi combattre les Sarrasins jusqu'à ce qu'ils s'en retournent outre-mer. » Le Danois reste muet.

Tous les chevaliers se tordent les mains ou battent leurs paumes en signe de deuil; les gémissements et les cris de douleur font tel bruit que le tonnerre même n'eût point été entendu. Les plus hauts barons de France se mettent à genoux de-

vant Ogier ; le vieux Naime de Bavière se fait leur porte-voix : « Pour Dieu ! Ogier, ne persiste point dans ton cruel dessein. Vois, tous les hauts barons de France sont ici à tes pieds ; mains jointes, ils te supplient en pleurant d'épargner le fils de notre roi. Si tu l'égorges, crois-tu que Jésus-Christ, notre père tout-puissant, te pardonne ? Tu mettras le deuil en notre douce France, tu feras le bonheur des Sarrasins nos ennemis. Souviens-toi, Ogier, de Dieu qui par pitié pour nous naquit de la Vierge, vécut pauvre et souffrit une mort horrible. Au nom de sa miséricorde, je te somme de te montrer miséricordieux. — Je n'en ferai rien, » répond le Danois, les dents serrées.

Le combat commence ; désespéré, l'empereur s'enfuit pour ne point le voir. Il court se réfugier dans la petite chapelle ; il se jette à terre sur les froides dalles, devant l'autel : « Beau sire Dieu, roi puissant, dit-il en pleurant, gardez mon enfant ! Doux Jésus, notre Seigneur, à la naissance de qui les bêtes et les oiseaux se réjouirent de grande joie, vous qui fûtes couché en une crèche, tandis que le bœuf qui y prenait sa pâture s'inclinait humblement devant vous et doucement vous couvrait de paille, vous qui pardonnâtes à Marie-Madeleine ses péchés et fîtes sortir Lazare du tombeau, pardonnez-moi si jamais j'ai fait quelque chose qui vous fût contraire, et gardez mon enfant ! Que le Danois ne me le tue point, sire ! » Par trois



Ogier et Bréhier se défient.

fois l'empereur se pâme; à chaque fois, lorsqu'il revient à lui, il se remet à prier.

Cependant le combat tourne contre Charlot; bientôt Ogier brandit son épée et s'apprête à le frapper à mort. Soudain, la foudre du ciel descend

des nues, comme un feu ardent, entre Ogier et Charlot, mais ni l'un ni l'autre ne ressent de mal, car c'est un ange qui la manie. Les barons reconnaissent saint Michel et se jettent à genoux. L'archange saisit l'épée par la poignée : « Ogier, dit-il, tu ne tueras point le fils de ton roi, car Dieu te le défend. Donne-lui un seul coup du plat de ton épée et Dieu te tiendra pour délié du serment téméraire et fou que tu fis naguère. Aujourd'hui même sera couronnée en paradis l'âme de ton enfant. Prends tes armes et va combattre le païen mécréant; vas-y hardiment, Dieu le roi tout-puissant t'aidera. »

Le saint ange remonte au ciel et le duc Ogier donne à Charlot un coup qui le fait tomber à la renverse; Charlot remercie Dieu de l'avoir garanti de la mort, les barons rendent grâces au Ciel. Entendant les cris de joie, Charlemagne accourt. « Danois, fait-il, octroie ton pardon pleinement et entièrement à mon fils. — Je le lui octroie, beau sire roi; désormais je le tiendrai quitte de la mort de mon enfant, et je vous servirai fidèlement. Je vous pardonne tout le mal que vous m'avez fait; à votre tour, sire, pardonnez-moi de vous avoir tué tant de vos chevaliers. » Devant tout le baronnage, l'empereur et Ogier s'embrassent. La joie règne dans l'armée des Français.

A cet instant retentissent dans le camp des Sarasins des injures contre les lâches ennemis qui

ne trouvent pas de champion à envoyer contre Bréhier. Le champion des païens s'avance presque jusqu'aux tentes des Français et Ogier peut le contempler tout à loisir. Il est de taille géante et aussi laid que grand ; on ne saurait le voir sans trembler et le Danois lui-même se trouble. Il répond pourtant aux insultes du païen en le défiant à son tour.

Charlemagne et Naime arment Ogier ; on lui amène son destrier, si couvert de fer qu'on n'y peut toucher, et Naime lui tient l'étrier. « Hé ! Broiefort, dit Ogier, je dois vous avoir cher pardessus tous ces barons, vous m'avez tiré de tant de mauvais pas ! Si Dieu nous donne d'échapper au Sarrasin, je vous mettrai au repos, vous ne traînerez plus de fardeaux, vous serez bien nourri et bien logé... » Il ne sait pas, le bon Danois, qu'il ne ramènera point son cheval vivant : le félon païen Bréhier le tuera... Ogier est prêt à partir, il vient à Charlemagne : « Sire, donnez-moi la permission de partir, et vous, allez prier pour moi. — Ogier, dit Charles en levant la main pour faire sur lui le signe de croix, que celui qui a toute puissance sur la terre vous donne le pouvoir de venger mon honneur et de sauver la chrétienté, et qu'il vous fasse revenir sain et sauf. »

CHAPITRE XVI

Ogier le Danois délivre la France.



OGIER monte sur la colline. Sous un grand sapin à l'orée de la forêt, il trouve le champion sarrasin occupé à prendre des oiseaux au piège, pour passer le temps. « A qui appartient ce bois ? demande-t-il au païen. — A moi, sire, ainsi que toute la France. J'ai nom Bréhier, je suis roi des Saxons, émir de Babylonie, et d'Espagne, et de toute l'Afrique. D'Aix-la-Chapelle au Mont-Saint-Michel j'ai dévasté le pays de Charles, et j'y ai détruit toutes les églises. Si l'empereur et son peuple ne renient leur Dieu pour embrasser la loi de Mahomet, je les ferai pendre ou écarteler. Je n'ai aucune crainte d'eux, puisque le Danois est mort... Et toi, qui es-tu ? — J'ai nom Ogier ;

je suis fils de Godefroy le Danois. Tu as bien appris à mentir ! Mais, sache-le, jamais tu ne t'empareras de douce France, jamais tu ne pendras, ni ne rendras récréants les Français !... Quels beaux oiseaux tu as pris là ! L'empereur te mande par moi qu'il veut les avoir, les noirs et les blancs ; notre maître-queux les plumera et les fera rôtir, nos barons les mangeront avec plaisir. — Tu te moques de moi, chevalier. Mais je suis ébahi : es-tu vraiment le Danois ? Allemands, Lorrains, Bretons, Normands, tous m'ont affirmé qu'il était mort il y a trois ans. — Ils te l'ont dit sans doute en manière de plaisanterie. Je serai mort lorsque tu m'auras tué, pas avant ; va prendre tes armes. — Je te combattrai volontiers, mais certes je te croyais mort. — C'est toi qui le seras bientôt ! Avant la vêprée, la douce France sera débarrassée de toi. — Luttons tout de suite, Français ! J'ai ici ma lance et mon épée, je n'ai nul besoin d'armure. — Bien fou serais-tu de ne point t'armer, tu ne sais pas comment frappe le Danois ! »

Bréhier va donc revêtir son armure et monte sur Baucent, son destrier. Il n'oublie point de se munir d'une petite boîte remplie d'un onguent merveilleux qui vaut bien tout l'or d'un pays, car il guérit sur l'heure les blessures les plus cruelles. Le géant sarrasin revient alors et trouve Ogier qui l'attend tranquillement dans un grand pré au pied du tertre. « Tu es fou, Danois !

s'écrie-t-il. Comment ton Dieu, qui fut mis à mort par les Juifs, peut-il te défendre? Toute sa puissance ne vaut pas deux deniers. — Païen, répond Ogier, tu as tort de médire du digne roi Jésus; c'est en son nom que je te défie : je me fais fort de confondre aujourd'hui ta croyance et de t'envoyer droit en enfer. — Je ne te prise pas un fétu, ni ton Dieu non plus, » dit Bréhier.

Les deux combattants s'éloignent pour prendre du champ, puis ils tournent bride et fondent l'un sur l'autre avec une telle impétuosité que leurs lances volent en éclats, mais Ogier sent que Broiefort a fléchi sous le choc. Les coups pleuvent, les deux champions se battent comme des lions. Enfin Bréhier est désarçonné : il tombe à terre grièvement blessé. Alors il tire de son aumônière sa petite boîte d'onguent et s'en enduit; le sang cesse de couler, la blessure se ferme, se cicatrise et guérit. Le Sarrasin remonte en selle, les champions recommencent la lutte. Cette fois-ci Ogier frappe son adversaire d'un coup tel qu'il fend le haubert du haut en bas; les entrailles du païen se répandent sur l'arçon de la selle. Le Danois s'attend à le voir tomber mort, mais Bréhier prend ses entrailles et les remet en place, puis il se frotte avec son onguent et le voilà de nouveau plein de santé! « Ogier, dit-il, tu vois bien qu'il est impossible de me faire périr par fer ou par acier. — Dieu te confonde! » répond le Danois.



Bréhier s'étend sur l'herbe et s'endort.

Pendant de longues heures les deux vaillants guerriers luttent avec acharnement. Chaque fois que le Sarrasin est blessé, il oint sa plaie du mer-

veilleux onguent qui le guérit tout aussitôt. « Ogier, dit-il enfin, tu vois que tu ne peux me vaincre, mais j'ai si grand sommeil que j'ai peine à me tenir à cheval. Daignerais-tu m'accorder une trêve? Je t'en récompenserais en te donnant de mon onguent pour fermer tes plaies qui saignent vilainement. — Je ne veux rien te devoir, répond le Danois, je veux te vaincre par mes seules forces, sinon tes gens se vanteront que c'est grâce à ta magnanimité que j'ai remporté la victoire. Mais dors en toute sécurité, je veillerai sur ton sommeil. » Bréhier s'étend sur l'herbe et s'endort tout de suite. La bouche ouverte, il ronfle; il a la tête plus bas que les pieds et semble en proie à un grand malaise. Ogier regarde autour de lui, il aperçoit à une certaine distance une immense pierre plate qu'un roussin ne réussirait point à traîner; il l'apporte dans ses bras et la met sous la tête de son adversaire.

Au bout d'une heure Bréhier s'éveille, la lutte reprend de plus belle. Bientôt le païen tue Broiefort, le bon destrier. « Ha ! Bréhier, s'écrie Ogier, que je suis dolent ! Tu m'as tué le meilleur cheval du monde entier, le coursier qui me tira naguère de tant de dangers. — Il ne valait rien auprès du mien que je vais laisser paître dans ce pré, répond le Sarrasin. Combattons à pied; si tu m'abats, tu prendras mon cheval. » Bréhier oublie que sa boîte d'onguent se trouve dans son aumônière qui pend

au pommeau de sa selle. Prompt comme l'éclair, Ogier tranche le lien qui retenait l'aumônière et s'en empare. Cela fait, il attaque le païen avec plus d'audace. Que lui importe d'être blessé? Il enduit la plaie d'onguent et sera guéri. Au bout de peu de temps, le Sarrasin perd son sang par d'effroyables blessures; il s'affaiblit d'instant en instant.

Alors il imagine une ruse qui est une trahison : il prend son épée et la pose sur l'herbe, il s'agenouille et joint les mains pour la rendre au Danois : « Ogier, dit-il, noble et généreux duc, je vois que c'est ton Dieu qui est le plus puissant. Mène-moi dans la chapelle de Charles et je me ferai chrétien, mais donne-moi de mon onguent ou je mourrai avant d'y arriver... Las! si je péris sans avoir reçu le baptême, mon âme sera perdue. — Dieu! dit le duc, il faut empêcher à tout prix que cette âme aille à sa perte. »

Il passe donc à son adversaire la boîte d'onguent, et tandis que le Sarrasin s'en frotte, il se détourne pour délayer son heaume, puis il enlève son haubert et pose Courtain à côté de lui dans l'herbe. Dès que Bréhier se sent de nouveau fort et vaillant, il se dresse sur ses pieds, empoigne son épée et frappe Ogier dans le dos; si l'épée n'eût glissé, le Danois était mort. Hors de lui de colère, Ogier prend Courtain, se retourne et, d'un seul coup, fait voler la tête du félon traître au milieu du champ. Alors, saisissant Baucent par

la bride, il saute en selle et rentre au camp des Français, où il est reçu à grand honneur. Néanmoins les Sarrasins refusent de se tenir pour battus, ils attaquent l'armée de Charles : grande est la mêlée et le combat terrible...

Ces événements se passaient au mois de mai; l'églantier était fleuri, le merle chantait à gorge déployée et, le soir, le rossignol emplissait les bocages de ses plus douces chansons. Mais Français et Sarrasins, le cœur gonflé de rage, se faisaient une guerre à mort. Les Français avaient Ogier pour les conduire, tandis que les païens avaient perdu leur chef; aussi ces derniers furent-ils enfin mis en déroute; abandonnant tout leur butin, ils s'enfuirent, — ceux du moins qui n'avaient point perdu la vie, mais ils étaient en petit nombre.

Charlemagne et ses guerriers rentrèrent à Laon au son des cloches. Le clergé de la ville se rendit en procession au-devant d'eux; bourgeois et dames descendirent dans les rues pour leur faire honneur. Ils s'arrêtèrent à la porte du palais, et Charles et Charlot accoururent pour tenir l'étrier à Ogier et l'aider à descendre. « Seigneurs, dit le Danois, il paraît que je suis bien déchu! Il faut qu'on me trouve vieux et vénérable, puisque le roi de France croit devoir me tenir l'étrier. — Non, répondit l'empereur, mais le roi de France peut et doit servir le meilleur guerrier de son pays, le sauveur de la chrétienté. »

Charles rendit à Ogier ses fiefs et lui donna en outre le Hainaut et le Brabant. Le Danois se fit craindre et redouter d'un bout à l'autre de la douce France, mais il se fit aimer aussi. Car, s'il se plaisait à punir les traîtres et les méchants, il secourait les orphelins, nourrissait les mendiants, dotait les jeunes filles sans fortune, et jugeait tout le monde avec justice. Si un homme honnête et loyal tombait dans la pauvreté, Ogier lui rachetait ses terres.

Il vécut aussi longtemps que le voulut Dieu et mourut rassasié d'honneurs; on l'enterra à Meaux en l'abbaye de Saint-Faron, où on lui éleva un magnifique tombeau, et le corps de Benoît, son écuyer qu'il avait tant aimé, fut ramené de Lombardie et enterré à ses côtés.

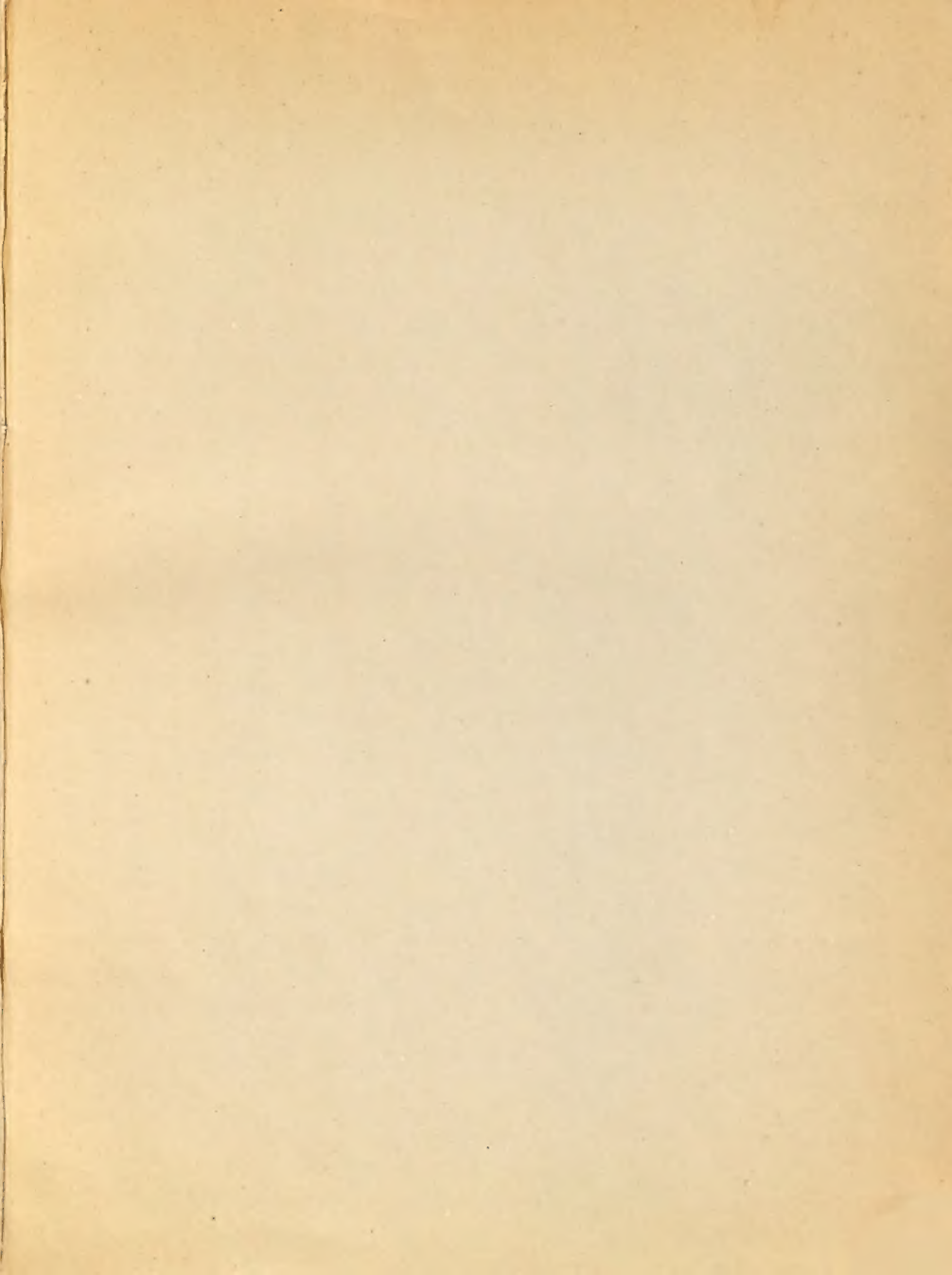
Seigneurs, j'ai terminé ma chanson. Je vous rends grâces de l'avoir écoutée avec patience et je vous prie de ne point oublier le nom de Raimbert de Paris, l'humble jongleur qui vous l'a contée.

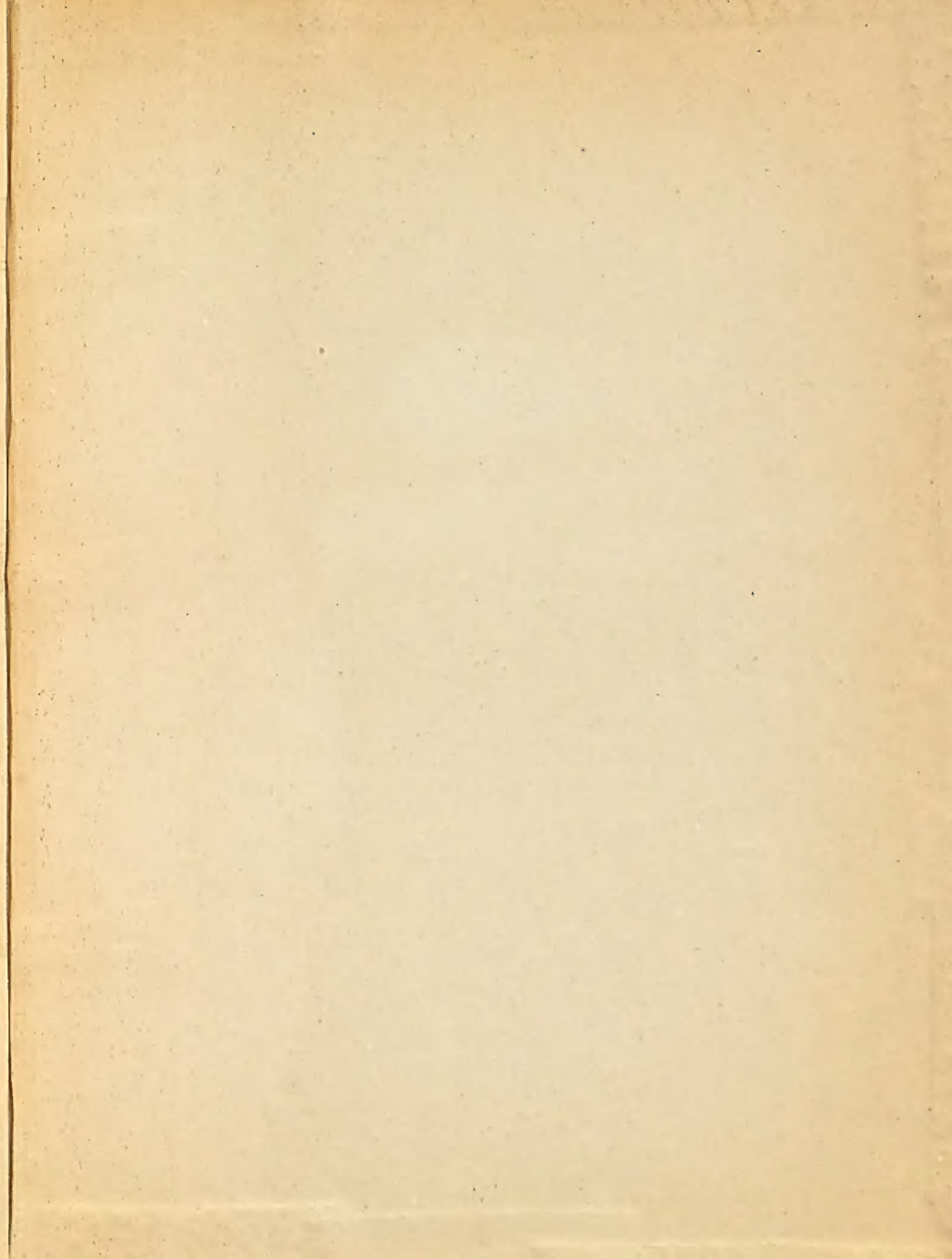


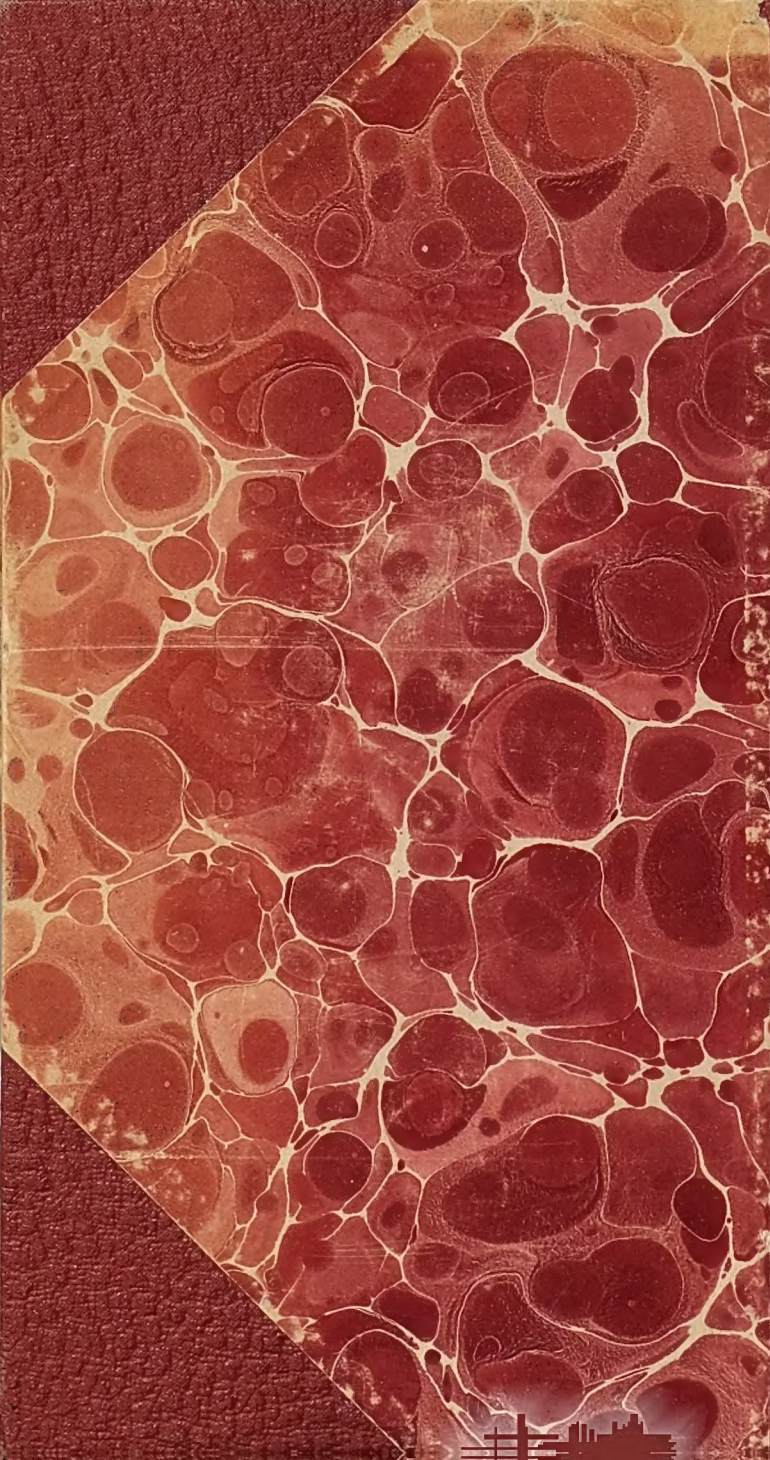


TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
CHAPITRE PREMIER. — Charlemagne à la rescousse . . .	7
CHAPITRE II. — L'oriflamme en péril	16
CHAPITRE III. — L'orgueil amène toujours de grands maux	26
CHAPITRE IV. — La double joute	34
CHAPITRE V. — Le loyal Carahaut perd sa fiancée. . .	40
CHAPITRE VI. — Ogier conquiert Broiefort, le merveil- leux destrier.	46
CHAPITRE VII. — Le coup d'échiquier	53
CHAPITRE VIII. — Charlemagne franchit les monts. .	62
CHAPITRE IX. — La terrible chevauchée.	74
CHAPITRE X. — Le siège de Castel-Fort	85
CHAPITRE XI. — Les traîtres aux fourches.	96
CHAPITRE XII. — Seul contre tous	103
CHAPITRE XIII. — Le serment de l'archevêque Turpin.	109
CHAPITRE XIV. — Charlemagne aux abois	119
CHAPITRE XV. — Le combat interrompu	127
CHAPITRE XVI. — Ogier le Danois délivre la France.	134







PQ 1520 B88

Roland le vai

con



3 0081 001 412 786